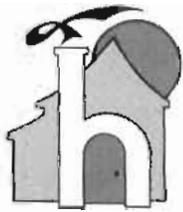


HENRYVILLE...  
175 ans  
de vie!

HENRYVILLE...  
175 ans de vie!



---

*À tous ceux et celles  
qui ont aimé et qui aiment  
Henryville*

*Nos hommages et nos salutations*

*Nous sommes fiers de fêter  
nos 175 ans d'existence*

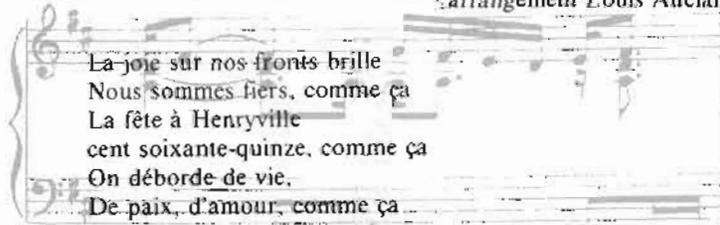
---

# CHANTE !

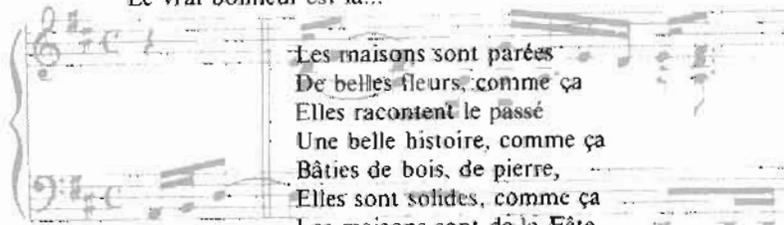
## Chant-thème des Fêtes - Henryville 1985

(air dans le Rang St-Dominique)

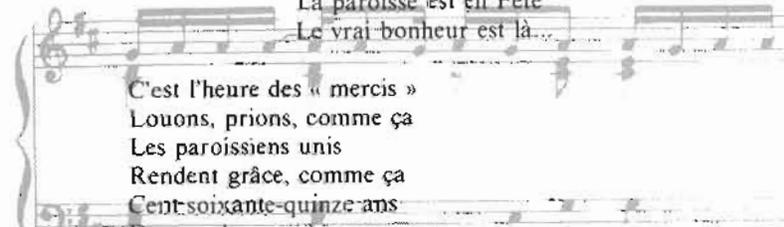
arrangement Louis Auclair



La joie sur nos fronts brille  
Nous sommes fiers, comme ça  
La fête à Henryville  
cent soixante-quinze, comme ça  
On déborde de vie,  
De paix, d'amour, comme ça  
On chante, on danse, on rit,  
Tout le monde s'amuse, comme ça  
On chante, on danse, on rit. (ter)  
Le vrai bonheur est là...



Les maisons sont parées  
De belles fleurs, comme ça  
Elles racontent le passé  
Une belle histoire, comme ça  
Bâties de bois, de pierre,  
Elles sont solides, comme ça  
Les maisons sont de la Fête  
Les gens heureux, comme ça  
Les maisons sont de la Fête (bis)  
La paroisse est en Fête  
Le vrai bonheur est là...



C'est l'heure des « mercis »  
Louons, prions, comme ça  
Les paroissiens unis  
Rendent grâce, comme ça  
Cent soixante-quinze ans  
De grands progrès, comme ça  
Les villageois d'antan  
De braves gens, comme ça  
Avec amour, longtemps (bis)  
Soyons reconnaissants  
Le vrai bonheur est là...

## à propos...

*Vouloir décrire 175 ans de vie à Henryville est un défi et une expérience extraordinaires. C'est surtout vouloir connaître et apprendre à vivre avec nos voisins, nos amis et nos concitoyens de partout, la fierté et l'idéal que nous avons ressentis, nous du Comité des Fêtes — Henryville 1985 Inc., depuis plus d'un an et demi.*

*Nos ancêtres ont créé un coin de pays; ils y ont vécu; ils ont établi un milieu familial, commercial et agricole important; ils ont formé des générations qui ont participé, de façon marquée, à la construction et l'évolution de notre pays. Nous devons apprendre ces faits et les diffuser. Nous devons sensibiliser les jeunes et les adultes à la richesse de notre patrimoine culturel, architectural, historique, social et commercial. La vie, dans le grand Henryville d'autrefois, était d'une intensité surprenante. Elle est aussi notre fierté aujourd'hui puisque nous y participons tous. Elle continuera à l'image de notre implication actuelle parmi les générations futures. C'est le défi que tous les Henryvillois et les Henryvilloises doivent accepter de relever.*

*Merci aussi à mes parents pour l'amour des gens qu'ils m'ont donné et surtout d'être revenus s'établir dans ce coin de pays où nos ancêtres Archambault, en 1838, s'étaient déjà installés.*

*Nicole Archambault, présidente  
Comité des Fêtes — Henryville 1985 Inc.*

## l'oeuvre des générations

*Connaître l'histoire de Henryville m'a toujours fasciné. Lorsque Nicole Archambault me parle du 175e et me propose la responsabilité du Comité d'Histoire, j'accepte de relever le défi, puisqu'il répond directement à certaines de mes aspirations profondes.*

*Le but de notre publication, **Henryville...** 175 ans de vie n'est pas de vous présenter un document historique mais de sensibiliser les gens de tous les âges à notre passé. Des liens très profonds nous unissent, gens d'ici, ceux des paroisses voisines et vous tous qui aimez Henryville. C'est ensemble que nous avons travaillé sur ce thème: «Les vieilles maisons de 75 ans et plus». À travers l'histoire de nos maisons, nous avons découvert le travail acharné de nos ancêtres, leurs coutumes, leurs moeurs et leur fierté.*

*Nous réalisons que certaines erreurs, omissions ou imprécisions peuvent s'être glissées dans notre travail; nous nous en excusons mais sachez que nous y avons consacré le meilleur de nous-mêmes.*

*Nous avons en tête un objectif bien précis: rendre hommage à ceux et celles qui nous ont précédés et qui ont bûché, avec les moyens du temps, surmontant les difficultés sans compter les efforts et les heures de travail afin de nous enseigner que les échanges constructifs et l'union des forces sont la base de la réussite.*

*Vous étiez aussi invités à raconter nos industries et commerces, à parler de nos édifices publics, de nos institutions sociales et religieuses.*

*Merci à mes parents pour ma vie à Henryville; merci à mon mari Guy pour sa compréhension; merci à l'équipe du Comité d'Histoire.*

*Je vous lègue ces pensées;*

*Dans la complicité: « Notre Force »,  
d'un geste noble et humble,  
nous vous laissons ces pages de notre histoire,  
qui fut, qui se déroule et qui continue.*

*Chaque être dans un lieu,  
Parmi l'espace et le temps,  
Laisse au passage une trace,*

*« telle est la résonnance des actions  
entreprises »*

*Micheline Giguère  
vice-présidente*



*Ont collaboré à cette publication:*

*Nicole Archambault, présidente, Comité des Fêtes — Henryville 1985 Inc.*

*Micheline Meunier-Giguère, vice-présidente et responsable du Comité d'Histoire;*

*André Charbonneau, historien;*

*Claude Auclair, chercheuse;*

*Blanche-Alice Coupal-Tougas, rédaction des textes;*

*Laurette St-Hilaire-Labonté, rédaction des textes;*

*Guy Bédard, illustrations;*

*Paul Raymond, photographies;*

*Claude et Noella Charbonneau, Jean-Paul et Gertrude Samson, souscriptions;*

*et vous tous.*



### PHOTO DU CENTENAIRE

Sifroy Fortin, bourgeois  
 Fridolin L'Écuyer, huissier  
 Dr. T. Phénix

Rév. P.C. Boulay, ptre curé

Léon Bénard, commerçant  
 Théodule Coupal, épicier  
 Adrien Houle, marchand  
 J.H. Boutin, sacristain  
 Edouard Dupont, conseiller

C.H. Thimineur, maire

Maurice Leclair, maçon  
 Noël Dussault, hôtelier  
 Jos Comeau, conseiller

Hercule Larocque, commis

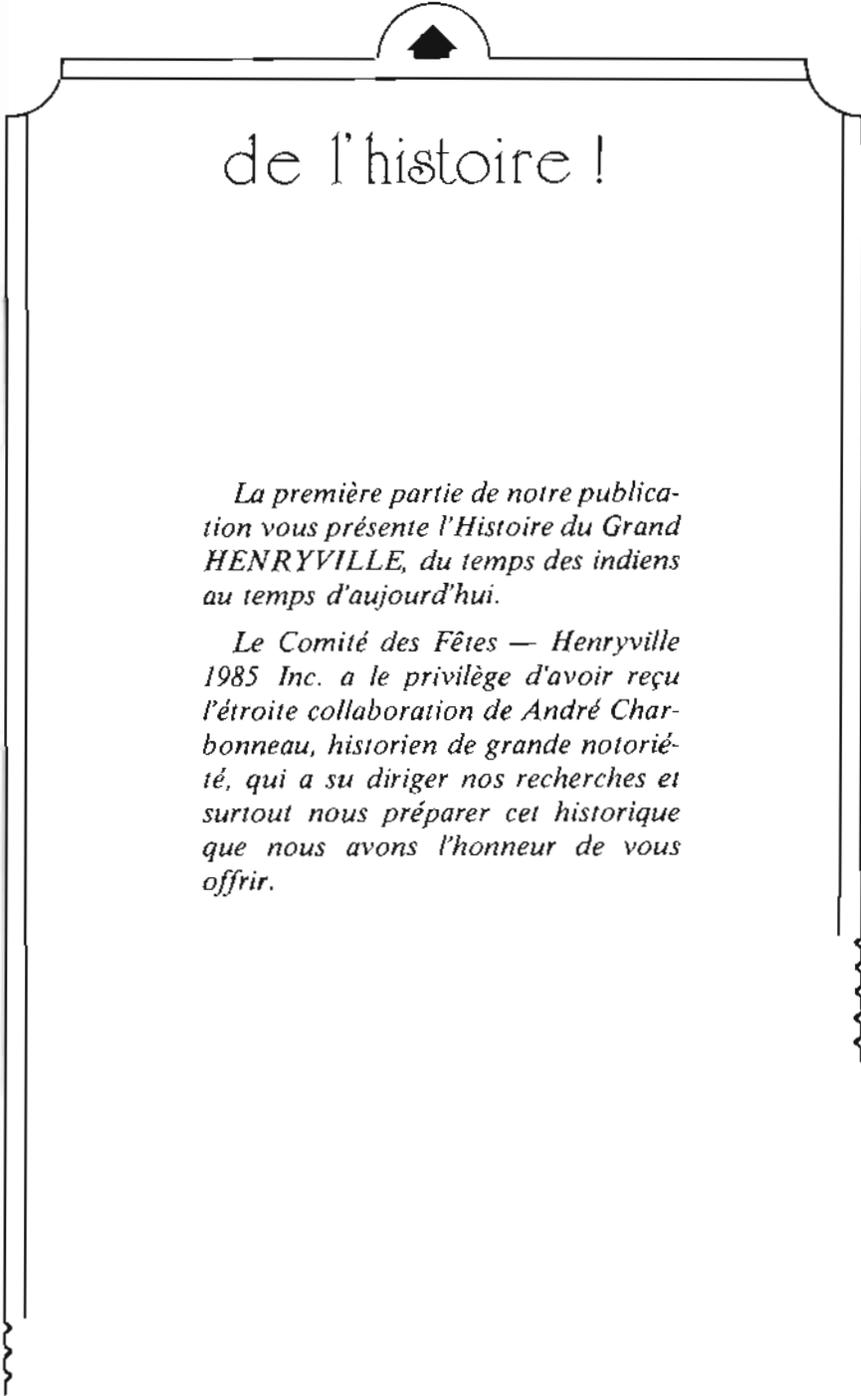
Jean Trudeau, commis  
 Premias Grégoire, plombier  
 Alcide L'Écuyer, maître-cantonnier  
 Ernest Sylvestre, agent Q.M.S.R.

Aimé Lemieux, marchand  
 Noël Brosseau, juge de paix  
 Max Frédéric, professeur

Jos A. Dupuis, entr. et voiturier  
 Édouard Brosseau, marchand  
 Arcade Coupal, beurrier  
 Alcide Rathé, marchand  
 Docithé Morin, conseiller

Arthur Morin, boucher  
 Léandre Gosselin, hôtelier  
 Anselme Poissant, conseiller

Emeri Larocque, commis  
 Omer Rainville, forgeron  
 Joseph Leclair, maçon  
 Geo. Aimé Boutin, contremaître



de l'histoire !

*La première partie de notre publication vous présente l'Histoire du Grand HENRYVILLE, du temps des indiens au temps d'aujourd'hui.*

*Le Comité des Fêtes — Henryville 1985 Inc. a le privilège d'avoir reçu l'étroite collaboration de André Charbonneau, historien de grande notoriété, qui a su diriger nos recherches et surtout nous préparer cet historique que nous avons l'honneur de vous offrir.*

*Le Territoire d'Henryville:  
un aperçu historique*

complété par André Charbonneau,  
mars 1985.

## **Le territoire d'Henryville: Un aperçu historique**

Introduction.....	23
Le contexte géographique.....	23
La présence amérindienne.....	26
Les premiers seigneurs.....	26
L'importance militaire du territoire d'Henryville.....	29
L'arrivée des Loyalistes.....	31
Vers la fondation du village.....	32
La paroisse anglicane de St. George's.....	35
La paroisse catholique de Saint-Georges.....	36
Le morcellement du territoire.....	38
Conclusion.....	39

Retracer l'origine et l'évolution du territoire d'Henryville pose un double défi à quiconque s'y intéresse. À l'instar de beaucoup de municipalités au Québec, les limites du territoire d'Henryville ont été modifiées à plusieurs reprises. S'ajoute à cela la difficulté créée par l'existence sur ce même territoire, et souvent au même moment, de plusieurs entités ou juridictions civiles, municipales, religieuses ou scolaires, ne portant pas toujours les mêmes limites. On associe facilement aujourd'hui au nom d'Henryville les municipalités du village et de la campagne qui comprennent des limites très bien définies. Au XIXe siècle, la situation n'est pas aussi claire et, à un certain moment, les limites d'Henryville débordaient largement le territoire actuel.

À Henryville, au XIXe siècle, correspond évidemment le petit village seigneurial créé en 1815-1817. Quelques années plus tard, de larges portions des seigneuries de Noyan et de Sabrevois, deviennent partie intégrante d'Henryville; alors que d'autres sections de ces mêmes seigneuries appartiennent au nord à Saint-Athanase (Iberville), et au sud à Caldwell Manor (Clarenceville et Noyan). Le problème des limites territoriales se complique davantage avec l'apparition des entités religieuses. Par exemple, les paroisses catholique et anglicane, portant le même patronyme, Saint-Georges et St. George's Parish, et étroitement associées à l'histoire d'Henryville, ne couvrent pas le même territoire.

En somme, l'histoire du territoire d'Henryville ne se limite pas à la paroisse actuelle. Elle couvre également de vastes tranches des municipalités telles Sabrevois, Saint-Alexandre, Notre-Dame de Stanbridge, Pike River et Saint-Sébastien qui, au rythme de l'évolution de la colonisation, ont été découpées à même le territoire d'Henryville au XIXe siècle.

À la question de l'étendue du territoire, se juxtapose la dimension chronologique. Si les années 1815-1817 évoquent l'origine de l'appellation d'Henryville, l'activité humaine sur ce territoire remonte bien avant cette époque. Les événements qui se sont déroulés avant cette date, appartiennent eux aussi au patrimoine historique d'Henryville et leur connaissance demeure fondamentale pour la compréhension du territoire et des populations qui y ont vécu.

### **Le contexte géographique**

Tout au long de son histoire, les caractéristiques géographiques d'Henryville constituent l'élément moteur de son évolution. Le paysage physique du territoire d'Henryville est fortement associé à celui du Haut-Richelieu en général, malgré certaines particularités. S'étendant depuis la

frontière américaine jusqu'aux rapides de Saint-Jean, ce Haut-Richelieu fut longuement considéré comme le prolongement septentrional du lac Champlain, à cause notamment d'une plus grande largeur de son bassin à cet endroit que dans la partie inférieure de la rivière et de la facilité de navigation qu'il offre. (Illustration 1)

Jusqu'au début du XVIIIe siècle, avant l'apparition des premiers centres de peuplement, le littoral du Haut-Richelieu et du lac Champlain présentait le même portrait de végétation forestière mixte, densément rempli de feuillus et de conifères. Tout ce territoire contenait à l'origine de vastes réserves de bois de construction. Plusieurs voyageurs, à cette époque, ont observé la qualité du bois de la région, dont le grand pin et le chêne qui, par leurs dimensions, constituaient une ressource importante, notamment pour la construction navale. La richesse de cette ressource attira l'intérêt des premiers seigneurs et incita les premiers colons à y solliciter des concessions.

L'histoire du peuplement du Haut-Richelieu, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles et cela est vrai pour les seigneuries de Noyan et de Sabrevois, dénombre d'ailleurs plusieurs spéculateurs forestiers.

Si, à l'origine, les terres du Haut-Richelieu sont associées à la richesse forestière, la nature du sol et les particularités du climat en font davantage une région propre à l'agriculture. À l'exception des secteurs les plus bas et marécageux qui longent les abords immédiats des cours d'eau, la formation géologique de la région d'Henryville déposa à la surface une couche de limons argileux et sableux qui offre des possibilités intéressantes pour la production de certaines cultures. S'ajoutent à cela les avantages d'une plus longue saison végétative, qui caractérise le climat de la vallée du Richelieu.

Ainsi, après les premiers défrichements, l'intérêt des colonisateurs se porte naturellement vers l'exploitation agricole qui croit rapidement au XIXe siècle à cause de la qualité du sol de la région. D'abord concentrée dans la production céréalière, dominée par le blé, l'agriculture du Haut-Richelieu glisse, au XIXe siècle, vers l'exploitation de fourrages dont le foin. L'industrie laitière et les facilités de commerce ont favorisé ce changement. Encore aujourd'hui, la vocation agricole du territoire d'Henryville est bien présente dans l'image projetée par la culture du maïs faite sur une grande échelle.

Autre caractéristique géographique d'Henryville et du Haut-Richelieu, toute la région se situe en bordure d'un axe commercial important, la rivière Richelieu; ceci devient un atout considérable pour le

développement du territoire. Depuis le début de la colonie, le couloir Richelieu-lac Champlain et la rivière Hudson au sud, constituent la route naturelle pour les premiers échanges commerciaux caractérisés par la traite des fourrures. À chaque extrémité du couloir, les deux grands concurrents, les Anglais d'une part et les Français d'autre part, encouragent ce commerce et tentent chacun d'établir leur zone d'influence, en affirmant leur présence le long du littoral. Le commerce des fourrures devient donc le motif des premières concessions seigneuriales sur le lac Champlain et dans le Haut-Richelieu.

Une fois la colonisation de la région amorcée, la proximité de cet axe commercial favorise le développement rapide des seigneuries de Noyan et de Sabrevois. La rivière Richelieu offre la perspective de pouvoir écouler plus facilement vers les centres peuplés de Montréal au nord et de la Nouvelle-Angleterre au sud, la production annuelle de blé. Elle assure, par la suite, un débouché pour la culture des fourrages qui caractérise subséquemment l'agriculture de la région. Au XIXe siècle, particulièrement sur le territoire d'Henryville, plusieurs quais sont construits en bordure de la rivière Richelieu, aux confluent des routes de concessions. Ils témoignent du stimulant économique que constituait la rivière Richelieu pour l'agriculture de la région.

Enfin la situation géographique particulière d'Henryville se veut un dernier facteur important de l'évolution historique de la paroisse. Sa situation, à la limite sud-est du Haut-Richelieu, à proximité de la frontière américaine, favorisera l'immigration d'un grand nombre de Loyalistes, demeurés fidèles au roi d'Angleterre, à la suite de l'Indépendance américaine en 1784. Les Loyalistes figurent donc parmi les premiers habitants d'Henryville. Ils avaient choisi un territoire situé à proximité de leurs anciennes possessions et qui renfermait des ressources économiques intéressantes.

En contrepartie, un siècle plus tard, la proximité des États-Unis devient un facteur de décroissance pour Henryville et les régions avoisinantes. À partir des années 1870 et jusqu'à la fin du XIXe siècle, de nombreux citoyens du Haut-Richelieu sont attirés par les perspectives d'emploi dans les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre.

La fondation du village résulte également de la géographie particulière de ce coin de frontière. Henryville est aménagé à la source même de la Rivière du Sud, qui constitue à l'époque la principale voie de communication avec la baie Missisquoi, au nord du lac Champlain. Avant même la fondation du village, le territoire d'Henryville devient un

axe secondaire au Richelieu pour les échanges avec les populations loyalistes établies en bordure de la baie Missisquoi et de la Rivière-aux-Brochets.

Au centre d'une route d'échanges commerciaux, le village d'Henryville est également situé à la limite des seigneuries de Noyan et de Sabrebois, au coeur même d'une zone de colonisation intensive au début du XIXe siècle. La proximité de la Rivière du Sud procure alors la force hydraulique nécessaire au fonctionnement des moulins à scie et à farine, devenus indispensables pour la transformation des produits des principales activités économiques du territoire à l'époque: l'exploitation du bois et la culture du blé. Enfin la situation centrale du village favorise l'implantation de l'église paroissiale.

### **La présence amérindienne**

Plusieurs sites du Haut-Richelieu témoignent de la présence amérindienne sur le territoire bien avant l'arrivée des Européens. Il est aujourd'hui reconnu que ces populations, plus nomades que sédentaires, revenaient périodiquement pratiquer la chasse et la pêche sur le Richelieu et son littoral, territoire longtemps renommé pour ses richesses fauniques.

La Pointe du Gouvernement, située sur le territoire d'Henryville, à l'embouchure de la Rivière du Sud, constitue un de ces endroits visités et habités par les Amérindiens. De nombreux outils, pointes de flèches et autres artefacts ont été recueillis sur ce site. Des fouilles archéologiques, entre autres en 1937 et 1960, ont confirmé la présence sur plus d'un siècle, de populations de tradition iroquoise. Malheureusement, nous connaissons très mal l'histoire de ces établissements amérindiens.

Après l'arrivée des Européens, la présence amérindienne dans le Haut-Richelieu se poursuit pour un certain temps, favorisée par le commerce des fourrures. Les Amérindiens en furent chassés lors des guerres iroquoises au XVIIe siècle. Rappelons qu'à cette époque la Rivière Richelieu s'appelait la rivière des Iroquois.

### **Les premiers seigneurs**

Henryville, même dans ses limites actuelles, s'est développé sur le territoire des seigneuries de Noyan et de Sabrebois. Celles-ci furent une première fois concédées en 1733, au moment où le roi de France décide d'affermir son autorité sur les terres du lac Champlain et du Haut-Richelieu, jusqu'alors inhabitées. Par ce geste, il voulait empêcher les Anglais des colonies du sud de s'y implanter et de bénéficier

exclusivement du commerce des fourrures. Le roi autorise donc le gouverneur et l'intendant, ses représentants en Nouvelle-France, à diviser et concéder en fiefs et seigneuries les rives du lac Champlain et du Richelieu supérieur. Les riches réserves de bois y attirent les premiers seigneurs. (Illustration 2)

Ainsi, en avril 1733, le gouverneur et l'intendant accordent à Charles de Sabrevois de Bleury, officier dans les troupes de la Marine, une seigneurie de deux lieues\* de front sur trois de profondeur, à l'est de la rivière Richelieu. Son frère, Clément, marchand de bois, obtient au même moment la seigneurie de Bleury plus au nord. Toujours à la même date, Pierre-Jacques Payan de Chavoy de Noyan, obtient les titres d'une autre seigneurie, à l'est du Richelieu et au sud de la concession de Sabrevois. Tout comme la précédente, la seigneurie de Noyan s'étend sur deux lieues de front sur trois de profondeur. Le titre de concession établit la seigneurie de Noyan de part et d'autre de l'embouchure de la Rivière du Sud, soit 1 3/4 lieues au sud et 1/4 au nord. Font également partie de la seigneurie de Noyan, l'Île-aux-Noix, l'Île-aux-Têtes (Île d'Ash) et d'autres petits îlots situés vis-à-vis dans la rivière Richelieu.

De telles concessions comportaient pour le seigneur l'obligation de tenir « *feu et lieu* » (c'est-à-dire d'y habiter durant un certain temps de l'année) et surtout d'y établir des colons dans un délai raisonnable. Or, comme les nouveaux seigneurs étaient davantage intéressés par l'exploitation du bois que par la colonisation de leurs terres, ils perdent leurs titres en 1741, tout comme plusieurs autres seigneurs du Richelieu et du lac Champlain. Les seigneuries de Sabrevois et de Noyan sont alors réunies au Domaine du Roi.

En juillet 1743, le sieur de Noyan obtient un nouveau titre pour sa seigneurie. Il signale alors au gouverneur et à l'intendant qu'il fait construire une maison seigneuriale afin d'y établir son domaine. Il faudra cependant attendre une dizaine d'années avant de voir les premières concessions de terres dans la seigneurie de Noyan. En avril 1753, Noyan concède 7 lopins de 3 arpents de front sur 40 de profondeur, qui sont distribués depuis la limite sud de la seigneurie. En 1755, au moins 19 lots sont arpentés. (Illustration 3) Les premiers censitaires du nom de Parent, Bertin, Larivière, Lagarde et Legardeur de Croisille ont, semble-il, habité la seigneurie d'une façon temporaire. Tous, en 1765, perdent leurs concessions, puisqu'ils n'ont pas encore élu domicile dans la seigneurie. Quelques-uns d'entre eux y ont du moins exploité le bois.

(1 lieue = 84 arpents)

Quant à la seigneurie de Sabrevois, Charles de Sabrevois en recouvre le titre en 1750. Nous ignorons cependant s'il tente d'établir des familles à cette époque. Quoi qu'il en soit, il se rend alors en France pour obtenir, en février 1751, la sanction royale pour sa seigneurie.

Quelques années après la Conquête du Canada par les Britanniques, les seigneuries de Noyan et de Sabrevois deviennent la propriété de seigneurs anglophones. Le lieutenant-colonel Gabriel Christie, officier dans les troupes britanniques et Moses Hazen d'origine américaine, acquièrent en commun, au mois d'août 1764, les seigneuries de Sabrevois et de Bleury, qu'ils achètent des frères Sabrevois. D'abord propriété indivise, administrée par Hazen, Christie devant s'absenter de la colonie à cause de sa carrière militaire, les deux seigneuries sont partagées en 1770. Suite à une mésentente entre les deux propriétaires, un jugement de la cour des « *Plaidoyers communs* » accorde en exclusivité à Christie toute la seigneurie de Sabrevois et la partie nord de celle de Bleury; Hazen obtient la partie résiduelle de Bleury. Le jugement partage aussi les propriétés communes de Christie et Hazen situées à Saint-Jean, dans la baronnie de Longueuil. Notons que la chicane entre Christie et Hazen se poursuit même après le jugement. En 1784, les poursuites judiciaires, de part et d'autre, témoignent de la prétention de l'un sur la propriété de l'autre. Christie réussit à faire saisir les biens de Hazen en 1785, biens que celui-ci racheta de la cour quelques années plus tard.

Pour acquérir la seigneurie de Noyan, ce même Christie s'associe, en mars 1764, à un autre officier des troupes britanniques, John Campbell. Dès 1768, ils concèdent quelques terres de 6 arpents sur 25 en face de l'Île-aux-Noix et donc sur le territoire d'Henryville. Une de celles-ci est concédée à Robert Pettygrew le 17 août 1768. Après quelques années d'administration commune, les deux seigneurs se partagent également la propriété en 1772. (Illustration 4) Au nord, Christie reçoit les 21 premiers arpents (soit 1/4 de lieue) qui s'étendent depuis la limite du sud de la seigneurie de Sabrevois, près de la baie McGillivray jusqu'à l'embouchure de la Rivière du Sud. À partir de là, la portion réservée à Campbell s'étend sur une lieue (84 arpents) de front en direction sud. Christie obtient la portion résiduelle au sud de la seigneurie, soit quelque 60 arpents (3/4 de lieue). Les deux seigneurs se partagent aussi l'Île-aux-Noix en deux parties égales. Finalement, Christie achète en août 1797, la propriété de Campbell, décédé depuis 1795.

Ainsi ce même Christie, général depuis 1798, possédait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle toute l'étendue des seigneuries de Noyan et Sabrevois, qu'il avait acquises en co-proprieté. Il étendit son empire sur les deux rives du

Haut-Richelieu. À l'est, depuis la frontière américaine jusque vis-à-vis Saint-Jean, seule la seigneurie de Foucault (Caldwell Manor) au sud de Noyan, lui échappait. À l'ouest, outre les terres possédées à Saint-Jean, il avait acquis les seigneuries de Lacolle et de Léry; en novembre 1796, il complétait son empire par l'achat de la seigneurie de Chambly. Christie s'appropriait d'autres terres à l'extérieur du Richelieu, entre autres à Repentigny et à Lachenaye. Enfin il fit de nombreuses requêtes pour obtenir des concessions dans les Cantons.

Somme toute, Gabriel Christie, militaire de carrière, fait partie de la nouvelle aristocratie foncière qui remplace un bon nombre d'officiers français après la Conquête en 1760. Ses investissements dans les seigneuries manifestent évidemment des visées économiques. Il s'intéresse grandement à l'exploitation des réserves forestières sur ses seigneuries. L'arrivée massive des Loyalistes au lendemain de l'Indépendance américaine, développe chez Christie un engouement pour la colonisation de ses terres: ceci se traduira par une augmentation substantielle de ses revenus provenant de la perception des droits seigneuriaux. Enfin la commercialisation des produits agricoles ne pourra qu'être bénéfique au seigneur de par les droits que lui confère le régime seigneurial.

### **L'importance militaire du territoire d'Henryville**

Le couloir navigable de la rivière Richelieu et du lac Champlain est reconnu également pour sa valeur stratégique. Cette voie de pénétration joue d'ailleurs un rôle important dans la plupart des conflits impliquant le Canada, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. En effet, que ce soit lors des guerres iroquoises, ou lors de conflits opposant la France et l'Angleterre sur le continent nord-américain, ou encore durant les luttes armées entre le Canada et les États-Unis, le Richelieu et le lac Champlain sont constamment le théâtre d'opérations militaires de premier plan. Deux conflits majeurs au XVIII<sup>e</sup> siècle, la guerre de Conquête (1759-1760) et la guerre d'Indépendance américaine (1775-1783), auront des répercussions sur le territoire d'Henryville.

En 1759, les officiers de l'armée française décident de fortifier l'Île-aux-Noix, appartenant au seigneur de Noyan. À cause de sa situation au milieu de la rivière, l'Île-aux-Noix devenait, aux yeux des Français, l'endroit par lequel ils escomptaient bloquer le passage de la flotte anglaise provenant du sud du lac Champlain. Pour cela, il fallait y construire des batteries et des retranchements. L'Île-aux-Noix offrait également l'avantage de pouvoir être plus facilement ravitaillée, depuis Saint-Jean et Montréal, que les forts français construits sur le lac

Champlain, tels Carillon (Ticonderoga) et Saint-Frédéric (Crown Point). En 1759 et 1760, l'Île-aux-Noix devient donc le poste militaire le plus important de la frontière du Richelieu-lac Champlain.

Par rapport à l'Île-aux-Noix, la Rivière du Sud, dont l'embouchure se situe en aval, constitue à la fois un avantage et un inconvénient pour la stratégie française. Navigable à l'époque sur la majeure partie de son parcours, la Rivière du Sud ouvrait une communication presque directe avec la baie Missisquoi, moyennant cependant un petit portage. Cette voie fournit donc à l'ennemi la possibilité de contourner l'Île-aux-Noix, en communiquant du lac Champlain à la rivière Richelieu par une avenue secondaire. Aussi durant les opérations militaires des années 1759 et 1760, les officiers français se soucient constamment d'y faire camper des patrouilles de soldats chargés de surveiller les mouvements ennemis de ce côté. En contrepartie, cette même Rivière du Sud permet aux Français de communiquer rapidement dans la partie nord-est du lac Champlain pour y effectuer des missions de reconnaissance sur les postes ennemis.

Sur le plan défensif, outre les fortifications érigées à l'Île-aux-Noix, les Français fortifient l'embouchure de la Rivière du Sud. Ils amorcent, en 1759, la construction d'un petit retranchement en forme de redoute sur le côté nord de la rivière. (Illustration 5) Bourlamaque, l'officier responsable de l'Île-aux-Noix en 1759, compte de plus établir plusieurs petits postes de défense distribués tout le long de la Rivière du Sud, afin de s'opposer à toute avance de l'ennemi de ce côté. La tactique française prévoyait aussi la présence de petites embarcations naviguant sur la Rivière du Sud.

En 1760, les troupes anglaises, commandées par Haviland, assiègent l'Île-aux-Noix depuis les terres d'Henryville. Les Anglais débarquent d'abord aux environs de la Pointe Hillman. De là, ils avancent parallèlement à la rivière Richelieu sur la pointe de terre qui sépare celle-ci de la Rivière du Sud, et qui aboutit à la Pointe du Gouvernement. Sur ce terrain marécageux, les Anglais installent leurs batteries de canons, orientées vers les fortifications de l'Île-aux-Noix. Après un siège de 12 jours, les Français se rendent et les Britanniques prennent possession de l'île.

Après une accalmie de quelques années, la guerre d'Indépendance américaine de 1775 à 1783, ramène l'activité militaire dans le Haut-Richelieu et de nouveau sur le territoire d'Henryville. Comme c'était le cas en 1759-1760, à cause de la Rivière-du-Sud, le territoire d'Henryville est constamment patrouillé. Cette fois, il s'agit d'éclaireurs britanniques

en garnison à l'Île-aux-Noix, à l'affût des mouvements des rebelles américains. Ceux-ci construisent d'ailleurs une route qui conduit depuis la rivière Connecticut à l'est, jusqu'au nord de la baie Missisquoi, à l'embouchure de la Rivière-aux-Brochets. Arrivés à cet endroit, les Américains peuvent donc emprunter le petit portage menant à la Rivière-du-Sud, pour ensuite se rendre directement à Saint-Jean, évitant ainsi d'affronter les soldats postés à l'Île-aux-Noix. Comme en 1759-1760, le territoire d'Henryville devient le théâtre d'opérations militaires.

Durant ces années de guerre également, des artisans militaires viennent s'approvisionner en bois autour de la baie Missisquoi et sur le territoire d'Henryville pour la construction de nouveaux ouvrages défensifs sur l'Île-aux-Noix. Le seigneur Christie adresse d'ailleurs au gouverneur Haldimand, en 1784, des réclamations pour le paiement des bois coupés sur ses terres lors de la guerre.

### **L'arrivée des Loyalistes**

Au lendemain de la guerre d'Indépendance américaine, bon nombre de familles loyalistes, fidèles à la couronne britannique, quittent leurs établissements dans les colonies du sud pour venir s'installer dans la province de Québec. Le gouvernement britannique, par l'intermédiaire de ses représentants au Canada, prend alors en charge ces fidèles sujets et tente de les fixer sur des terres vacantes situées à la limite des seigneuries.

Les terres du Haut-Richelieu et le territoire adjacent à la frontière intéressent plusieurs Loyalistes. Plus particulièrement, l'étendue non concédée en seigneuries, au nord-est de la baie Missisquoi, à l'embouchure de la Rivière-aux-Brochets et au sud de la rivière Yamaska, figure parmi les espaces convoités par les nouveaux arrivants. (Ce secteur deviendra subséquent le canton de Stanbridge). Plusieurs de ces familles recherchaient un établissement situé à proximité de leurs anciennes possessions dans les états américains avoisinants. Elles désiraient s'installer sur des terres non seulement riches en ressources, mais aussi prometteuses d'un marché intéressant pour l'écoulement de la production agricole. Le Haut-Richelieu et son arrière-pays offraient ces avantages.

Le gouverneur Haldimand, puis son successeur Dorchester, ne voient pas la chose du même oeil. Ils préfèrent plutôt installer les Loyalistes dans de nouveaux « Townships », préparés à cet effet, à l'extérieur du territoire seigneurial, au nord du Saint-Laurent et du lac Ontario. Dans l'esprit des gouverneurs, le territoire du Haut-Richelieu longeant la frontière, doit demeurer inoccupé afin d'accentuer la barrière

entre les Américains et les habitants de la province de Québec, demeurés fidèles au roi d'Angleterre. Une colonisation éventuelle de ce territoire susciterait des échanges entre deux populations appartenant à des pays étrangers et alors ennemis.

Cette politique ne rallie pas un bon nombre de Loyalistes, fortement intéressés à ce territoire. En outre, les seigneurs Caldwell pour la seigneurie de Foucault et Christie pour la seigneurie de Noyan, voyaient dans l'arrivée des Loyalistes une occasion intéressante pour développer leurs concessions et augmenter par le fait même leurs revenus.

Ainsi à partir de 1784, des familles loyalistes outrepassent la volonté des gouverneurs de la colonie et occupent des terres non concédées au nord-est de la baie Missisquoi. Certains s'installent même aux chutes de la Rivière-aux-Brochets, zone ultérieurement comprise dans les limites d'Henryville. D'autres Loyalistes profitent des offres de Christie et de Caldwell. On dénombre alors plusieurs concessions de terres en bordure des rivières Richelieu et du Sud ainsi qu'autour de la baie Missisquoi. D'ailleurs la plupart des concessions se concentrent dans la seigneurie de Foucault et dans la partie sud de la seigneurie de Noyan, étendue communément appelée à l'époque Caldwell Manor et Christie Manor. Plusieurs lots appartenant à Christie sont d'ailleurs arpentés entre 1784 et 1786.

Quant au futur territoire d'Henryville, on y relève quelques concessions; entre autres trois familles, vraisemblablement des Loyalistes, habitent la seigneurie de Sabrevois en 1790 (Redicker, Ord et Burrows). Durant cette époque, une première route traverse une partie du territoire d'Henryville, depuis le nord de la baie Missisquoi, près de la Rivière-aux-Brochets jusqu'à la rivière Richelieu, au nord de l'embouchure de la Rivière du Sud. (Illustration 6) D'autres témoins de l'époque confirment l'existence du portage routier conduisant à la Rivière du Sud, ce qui permet ensuite de naviguer jusqu'à Saint-Jean.

### **Vers la fondation du village**

C'est durant la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les concessions sur le territoire d'Henryville se feront plus abondantes, grâce entre autres aux efforts du seigneur Campbell, en vue de coloniser sa partie de la seigneurie de Noyan. Ce dernier charge l'arpenteur Z. Watson, en octobre 1794, de lotir et d'arpenter l'ensemble de sa propriété. (Illustration 7) Trois terres sont déjà possédées par le dénommé Jean Le Roy et John Shaw. À la même époque, on y dénombre 7 maisons et un

petit chemin longe toute la rangée de concessions au nord-est de la Rivière du Sud. D'autres concessions s'ajoutent en 1796 et 1797. Par exemple, le lot n° 4 de la première rangée de concessions au nord-est de la Rivière du Sud est attribué à James Scott.

Au début du XIXe siècle, la colonisation du territoire d'Henryville se poursuit toujours, bien qu'à un rythme plus lent. Napier Christie Burton, hérite à la mort de son père en janvier 1799, de l'entière propriété des seigneuries de Noyan et de Sabrevois. Jusqu'en 1815, il n'effectue que très peu de concessions. En 1805, il engage Z. Watson pour arpenter les lots de la première rangée de concessions le long de la rivière Richelieu dans la seigneurie de Sabrevois.

À la veille de la fondation du village d'Henryville, plusieurs chemins sillonnent le territoire de la seigneurie de Noyan. Certains d'entre eux parcourent une partie de la future paroisse d'Henryville. En plus du chemin reliant le nord-est de la baie Missisquoi à la rivière Richelieu, en aval de la Rivière du Sud, une autre route longe le front des seigneuries de Foucault et de Noyan depuis cette rivière jusqu'à la frontière américaine. (Illustration 8) D'autres routes de concessions traversent la partie sud de la seigneurie de Noyan et aboutissent à différents endroits sur le bord de la Rivière du Sud, que l'on appelait à l'époque Mandigo's et Mitchell's Landing, Danford et Scotch Point. Il est probable aussi qu'une petite route traversait la première rangée de concessions dans la seigneurie de Sabrevois, depuis l'arpentage de ce secteur en 1805.

L'année 1815 constitue une date importante pour l'histoire du territoire d'Henryville: elle marque le point de départ d'une colonisation substantielle et soutenue qui s'échelonne à ce rythme jusque vers 1850. Le seigneur Napier Christie Burton confie alors au notaire Edme Henry, de Laprairie, la responsabilité du développement de ses terres. Celui-ci ne ménage aucun effort pour attirer à Henryville et dans le Haut-Richelieu, un grand nombre d'Anglais et d'Irlandais, de même qu'une population sans cesse croissante de Canadiens-Français. Il profite d'ailleurs des importants courants d'immigration qui caractérisent l'histoire du Canada au début du XIXe siècle.

En effet, à partir de 1815, des difficultés économiques en Angleterre amènent au Canada une immigration massive de familles anglaises à la recherche d'un emploi. Au même moment, une famine sans précédent chasse un grand nombre d'Irlandais de leur territoire; le Canada devient alors pour eux une terre d'accueil de prédilection. Enfin vers 1850, les vieilles seigneuries du Bas-Richelieu et du fleuve Saint-Laurent commencent à montrer des signes de surpopulation; elles ne peuvent plus

absorber les besoins de terre de la population canadienne-française toujours croissante. Par conséquent, durant le deuxième quart du XIXe siècle, se dessine un mouvement de migration des familles canadiennes-françaises, en direction des seigneuries moins peuplées du Haut-Richelieu. Le notaire Henry peut donc bénéficier d'une demande accrue de terres de colonisation pour accélérer le développement des seigneuries de Napier Christie Burton.

La conjoncture aidant, Edme Henry hâte l'arpentage et le lotissement de la seigneurie de Sabrevois et de la partie nord de Noyan. Entre 1815 et 1825, il effectue un grand nombre de concessions. Pour la seule portion de Noyan faisant partie du territoire d'Henryville, on relève durant cette période plus de 120 concessions, dont près de 70 sont attribuées à des anglophones. Ces chiffres, bien que non exhaustifs, témoignent du sérieux des efforts de colonisation du notaire Henry et illustrent le cachet anglophone d'Henryville à ce moment.

Edme Henry intensifie son travail de colonisation par la création de villages à différents endroits sur les seigneuries de Christie Burton. Entre 1815 et 1817, il fonde les villages d'Henryville, Christieville (Saint-Athanase) et Napierville. Rappelons que la création d'un village, à l'époque, stimulait le développement des seigneuries. Outre les revenus supplémentaires que rapportaient au seigneur les lots de village, les petites agglomérations permettaient de centraliser les services essentiels à l'exploitation agricole, tels le moulin, le magasin général, etc. Le village devient un moteur pour l'économie locale et permet de diversifier les activités; il attire l'hôtelier, l'artisan, le notaire, le commerçant, etc. Enfin l'église vient couronner cette entité qui marque le lien entre la campagne et la ville.

À Henryville auquel il donne son nom, le notaire Henry suit ce modèle de développement. L'emplacement choisi, en bordure d'une voie principale de communication (entre Saint-Armand près de la baie Missisquoi et Christieville, face à Saint-Jean), et à la croisée des routes de concessions, consacre la double vocation initiale d'Henryville: l'exploitation agricole et les échanges commerciaux.

Pour former le village, Henry détache des concessions originelles, à la limite nord de la seigneurie de Noyan, 40 lots répartis de part et d'autre du chemin public (Illustration 9) Les plus grands lots mesurent 2 arpents sur 4. Henry réserve de plus deux lots pour la construction éventuelle des églises anglicane et catholique et un troisième pour la bâtisse d'une école.

En 1818, seulement deux francophones, Nicolas Guindon et Jérôme Girard possèdent des emplacements dans le village.

De cette époque également date la configuration actuelle du réseau routier d'Henryville. Par exemple le tracé du chemin public entre Saint-Armand et Christieville est officialisé en 1818 et sa largeur fixée à deux perches (36 pieds).

### **La paroisse anglicane de St. George's**

Les premières démarches en vue de l'établissement de la paroisse anglicane de St. George's remontent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que les premières familles loyalistes installées principalement dans la seigneurie de Foucault (Caldwell Manor) et dans la partie sud de la seigneurie de Noyan (Christie Manor), deviennent de plus en plus nombreuses. D'ailleurs ce n'est qu'au mois de juin 1794 que le diocèse anglican de Québec est créé. L'année suivante, en novembre 1795, les quelque 60 familles de religion anglicane établies à Caldwell et à Christie Manor s'adressent à l'évêque anglican de Québec pour qu'il érige une paroisse sur leur territoire. Cette première requête ne rapporte pas les fruits escomptés. En 1800, la première église anglicane de la région est plutôt établie à Saint-Armand, à l'est de la baie Missisquoi. On signale alors qu'elle peut desservir la population anglicane établie à l'ouest de la Baie et le long de la rivière Richelieu.

La population protestante des seigneuries de Foucault et de Noyan devra patienter encore quelques années avant d'obtenir satisfaction. Le 10 mai 1822 une proclamation royale établit sur ce territoire les paroisses anglicanes de St. George's et de St. Thomas'. L'une et l'autre s'étendent sur les seigneuries de Foucault et de Noyan; elles sont séparées dans l'angle nord-sud, par la ligne de démarcation entre la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> rangée de concessions dans Noyan, et entre la 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> rangée de concessions dans Foucault. (Illustration 10) La paroisse de St. Thomas' occupe le territoire à l'ouest de cette ligne; à l'est, St. George's s'étend sur une plus grande superficie, jusqu'à la baie Missisquoi et la limite est de Noyan. Cette dernière paroisse couvre donc une large partie du territoire d'Henryville.

L'église de St. George's avait par ailleurs été construite quelques années auparavant, en 1818. Elle était située à la limite sud de la seigneurie de Noyan, sur le lot n° 15 de la 4<sup>e</sup> rangée de concessions; cet emplacement serait aujourd'hui au centre du village de Clarenceville.

À cause du développement rapide de la région à l'époque, notamment dans la partie nord de la seigneurie de Noyan et dans la

seigneurie de Sabrevois à partir de 1815, une mission anglicane, rattachée à l'église de St. George's fut ouverte à Henryville. En 1845, on construit dans le village la petite église anglicane sous le patronyme de St. Mark's. D'abord desservie par le pasteur de St. George's, la mission est occupée par un ministre résident de 1853 à 1856. On signale alors que la mission de St. Mark's s'étendait sur une superficie de plus de 40 milles carrés.

### **La paroisse catholique de Saint-Georges**

Avant la construction de l'église catholique à Henryville, les quelques familles catholiques habitant ce territoire devaient parcourir de longues distances pour obtenir des services religieux. Par exemple, en 1790, toute la partie est du Haut-Richelieu tombait sous la juridiction de Saint-Joseph de Chambly. Peu à peu, au rythme du développement et de la constitution des paroisses, le lieu de culte de la population catholique établie sur le territoire d'Henryville, se rapprochait de leur établissement. Au début du XIXe siècle, les services religieux catholiques étaient disponibles à Saint-Jean.

Peu de temps après la création de la paroisse anglicane de St. George's, la population catholique des seigneuries de Noyan et de Sabrevois requiert, à son tour, l'établissement d'une paroisse catholique sur son territoire. Le 14 mai 1825, une première requête est adressée à Mgr Lartigue, représentant à Montréal de l'évêque de Québec. La réponse se fait attendre principalement à cause du débat politico-religieux de l'époque concernant le chevauchement de paroisses de confessions différentes. En 1829, une nouvelle demande est envoyée à Mgr Lartigue. Cette fois, les catholiques de la seigneurie de Foucault (Caldwell Manor) se joignent à ceux des seigneuries de Noyan et de Sabrevois et demandent que la future église soit située au centre de leur région, soit au village d'Henryville. Cent soixante-quatre personnes signent la requête.

L'évêque répond favorablement. Il délègue, au printemps de 1830, l'abbé Gaulin, de Saint-Jean, afin d'examiner sur les lieux la requête de la population et fixer l'emplacement pour la construction d'une chapelle de bois. Ce dernier arrête son choix sur un terrain situé alors en bordure immédiate du village, offert par le dénommé Jérôme Girard. On songea aussi à un autre emplacement situé à l'autre extrémité du village, sur la propriété de Seth Warner. Mgr Lartigue approuve la démarche de l'abbé Gaulin et statue que la petite chapelle sera dédiée à Saint-Georges, soit le même patronyme que la paroisse anglicane. À l'automne 1831, on concluait une entente pour la construction de la petite chapelle.

Si à partir de 1830, les autorités religieuses acceptent l'idée d'établir une paroisse catholique à Henryville, le problème de la fixation des limites n'est pas pour autant résolu. En 1826, l'évêque de Québec érige la paroisse de Saint-Athanase qui englobe toute la seigneurie de Bleury et la partie nord de celle de Sabrevois. En 1831, il sembla donc acquis que la nouvelle paroisse d'Henryville embrassera tout le territoire compris depuis la frontière américaine jusqu'à la limite sud de la paroisse de Saint-Athanase. C'est du moins l'avis de Mgr Lartigue, en novembre 1831. L'année suivante, son supérieur, Mgr Signay, évêque de Québec, croit plus judicieux d'établir deux paroisses sur le vaste territoire. Une première, celle d'Henryville, comprendrait la partie sud de la seigneurie de Sabrevois et la partie nord de celle de Noyan. Une seconde engloberait la portion résiduelle au sud de la seigneurie de Noyan et la seigneurie de Foucault jusqu'à la frontière américaine. De nouveau, un commissaire est envoyé sur les lieux pour analyser la situation. Il constate rapidement que la population catholique de Foucault n'est pas assez nombreuse pour justifier dans l'immédiat l'érection d'une deuxième paroisse catholique.

En avril 1833, Mgr Signay accepte alors une solution de compromis. Dans un premier temps, seule la paroisse de Saint-Georges serait érigée au sud de Saint-Athanase. Cependant la limite sud de la nouvelle paroisse tiendra compte de l'établissement futur d'une seconde paroisse entre celle-ci et la frontière américaine. Dans l'intervalle, l'évêque suggère que les quelques familles catholiques de la seigneurie de Foucault et de la partie sud de Noyan viennent fréquenter l'église d'Henryville.

Le décret d'érection canonique se fait cependant attendre encore quelques années. En effet une nouvelle loi, sanctionnée le 5 juin 1832, vient réglementer la reconnaissance civile des limites des paroisses religieuses. Ce nouveau bill a pour conséquence de retarder la procédure d'érection canonique de la paroisse Saint-Georges d'Henryville puisque les commissaires civils chargés de statuer sur les limites des paroisses s'affairent, dans un premier temps, à examiner les paroisses ayant reçues leur décret avant la date de sanction de la loi, soit juin 1832.

Ainsi ce n'est que le 4 avril 1835 que l'évêque de Québec, Mgr Signay, autorise le décret d'érection canonique de la paroisse Saint-Georges d'Henryville. Les limites sont fixées au nord, à l'extrémité sud de la paroisse de Saint-Athanase, ce qui correspond au centre du village actuel de Sabrevois. À l'est, la paroisse d'Henryville s'étend jusqu'au canton de Stanbridge. Une portion de Sainte-Anne de Sabrevois, de Saint-Alexandre, de Notre-Dame de Stanbridge et de Pike River était alors comprise dans les limites d'Henryville. Au sud, l'ancienne ligne de

démarcation entre les propriétés de Gabriel Christie et de John Campbell, seigneurs de Noyan, délimite la paroisse de ce côté. Cette ligne correspond aujourd'hui à la limite des comtés d'Iberville et de Missisquoi. La paroisse actuelle de Saint-Sébastien faisait donc entièrement partie du territoire d'Henryville.

Saint-Georges d'Henryville compte alors, en 1833, 1400 habitants de confession catholique. La reconnaissance civile des limites de la paroisse tarde à son tour. En vertu d'une autre loi passée en 1839, les paroissiens devaient adresser une requête à cet effet aux commissaires civils chargés de statuer sur la question. Les paroissiens d'Henryville ne s'exécutent qu'en 1841 et le 16 août 1842, une proclamation confirme le décret canonique du 4 avril 1835. Quelques années après, en 1845, on entreprend les démarches pour la construction de l'actuelle église de pierres, qui est achevée en 1848.

### **Le morcellement du territoire**

La paroisse d'Henryville se développe à cette époque à un rythme effréné. En 1835, William Plenderleath Christie succède à Napier Christie Burton comme seigneur de Noyan et de Sabrevois. Il nomme alors William McGinnis, de Christieville (Saint-Athanase) comme agent officiel de ses terres. Ce dernier, tout comme son prédécesseur, le notaire Henry, ne lésine pas sur les efforts de colonisation des seigneuries du Haut-Richelieu. C'est durant cette période que les Canadiens-Français en viennent à former la majorité de la population.

Le recensement général de 1842 dénombre pour l'ensemble du territoire des paroisses anglicane et catholique de Saint-Georges (et St. George's), une population de 4190 individus, dont plus de la moitié (2204) sont d'origine canadienne-française. On retrouve également sur ce vaste territoire plus de 800 maisons. Malheureusement les données du recensement ne distinguent pas chacune des deux paroisses, qui ne couvrent pas toute la même superficie.

Cependant un tel développement sur un territoire aussi étendu entraîne inévitablement son morcellement. Peu à peu, de petites agglomérations se forment à différents endroits et deviennent, à leur tour, des embryons autour desquels de nouvelles entités religieuses ou civiles seront découpées. Durant ce demi-siècle qui a suivi l'érection canonique de la paroisse de Saint-Georges d'Henryville, on assiste à un fractionnement graduel du territoire: Henryville aura perdu à la fin du XIXe siècle près des deux-tiers de son étendue initiale. (Illustration 11)

Un premier découpage se réalise en août 1845. Une bande de terre à

l'extrémité nord-est de la paroisse est détachée pour former, avec une partie du canton de Stanbridge, la paroisse de Notre-Dame-des-Anges de Stanbridge. La nouvelle division comprend la partie sud-est de la Grande-Ligne et les terres de la 8<sup>e</sup> rangée de concessions dans la seigneurie de Sabrevois, coupée par le chemin communément appelé le « Ridge ». Le 4 avril 1846, la nouvelle paroisse est reconnue civilement.

Quatre années plus tard, le 8 novembre 1850, l'érection canonique de Saint-Alexandre retranche de la paroisse d'Henryville, les terres de l'extrémité nord des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> rangées de concessions de la seigneurie de Sabrevois, soit la partie nord du rang des Irlandais, connue aussi comme rang Sainte-Marie. En janvier 1851, ce nouveau territoire est reconnu civilement.

Le 13 juillet 1864, Henryville perd plus de la moitié de son territoire originel par la création de la paroisse de Saint-Sébastien. Cette nouvelle paroisse comprend dès lors toute la moitié est d'Henryville. La limite décrétée civilement en juin 1865, se développe au nord, à l'extrémité des terres séparant les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> rangées de concessions dans la seigneurie de Sabrevois. Au sud, dans la seigneurie de Noyan, les terres à l'est du rang des Lamoureux appartiennent dorénavant à Saint-Sébastien.

En 1887, un dernier découpage est effectué. On détache alors une fraction du territoire d'Henryville au nord, pour former avec l'extrémité sud de Saint-Athanase, la paroisse de Sainte-Anne de Sabrevois. L'érection civile est proclamée au mois de mars de l'année suivante.

Il faut signaler enfin que l'érection canonique de Saint-Jacques de Clarenceville en 1872, entre la frontière américaine et Henryville, ne réduisit pas davantage le territoire de Saint-Georges. L'église d'Henryville perd cependant un certain nombre de ses paroissiens venant de ce secteur qui, rappelons le, la fréquentaient en conformité avec la décision de Mgr Signay, en 1833, de ne pas créer, à ce moment-là, une deuxième paroisse catholique au sud de Saint-Athanase.

### **Conclusion**

Depuis 1888, la paroisse de Saint-Georges d'Henryville emprunte les limites qu'on lui connaît aujourd'hui. En 1881, donc quelques années avant le détachement de Sabrevois, elle compte 276 maisons habitées par 320 familles. En 1855, une nouvelle loi réhabilite les conseils municipaux paroissiaux entraînant ainsi l'incorporation de la paroisse. La juridiction du nouveau conseil municipal respecte alors les limites paroissiales qui sont reconnues civilement. En 1927, on crée une deuxième municipalité à

Henryville, avec l'incorporation du village. Ce changement ne provoque pas cependant de modifications aux limites de la paroisse.

Dans l'ensemble donc, l'histoire de la formation du territoire d'Henryville se rattache à plusieurs des grands thèmes de l'histoire canadienne. D'abord visitées et habitées par des populations amérindiennes, les terres d'Henryville ne se développent que très lentement sous le régime français. La division seigneuriale en 1733 ne suscite pas, au départ, une colonisation soutenue de ce coin de frontière considéré, à l'époque, trop éloigné du centre de la colonie.

La guerre de la Conquête et subséquemment la guerre d'Indépendance américaine provoquent un changement de situation. Non seulement ces événements permettent de reconnaître l'importance stratégique de la Rivière du Sud, et par conséquent du territoire d'Henryville, mais ils confirment la valeur exceptionnelle de cette région pour la communication avec la baie Missisquoi, le nord-est du lac Champlain et l'arrière-pays seigneurial.

Par après, les Loyalistes forment le premier contingent important de population à s'établir le long de la Rivière du Sud pour d'abord exploiter les richesses forestières et, par la suite, les ressources agricoles du territoire d'Henryville. Plus tard, les Anglais, les Irlandais et les Canadiens-Français grossissent les rangs et poussent la colonisation au nord et à l'est de la Rivière du Sud. Tout en stimulant le développement seigneurial, la création du village vient consacrer le noyau que constitue Henryville au milieu d'une vaste zone de colonisation et où convergent plusieurs voies de communication. L'établissement subséquent de la paroisse confirme cette observation.

Henryville est donc aménagé sur une étendue où s'entrecroisent les entités seigneuriales, municipales et religieuses. Loin de juguler son développement, cette situation témoigne du dynamisme de cette région au XIXe siècle: le développement d'Henryville atteint déjà sa vitesse de croisière vers 1850.

Ce bref propos sur l'histoire d'Henryville ne se veut qu'un jalon, établissant les paramètres de ce que pourrait révéler une étude plus exhaustive sur Henryville et ses occupants. Ce défi sera-t-il relevé un jour?... Les Fêtes actuelles en constituent une étape certaine.

## Orientations bibliographiques

Archives nationales du Québec, Montréal  
— Greffe des notaires.

Archives publiques du Canada, Ottawa  
— Collection nationale des cartes et plans.  
— M.G.8, F, 99, Papiers McGinnis.  
— Recensements

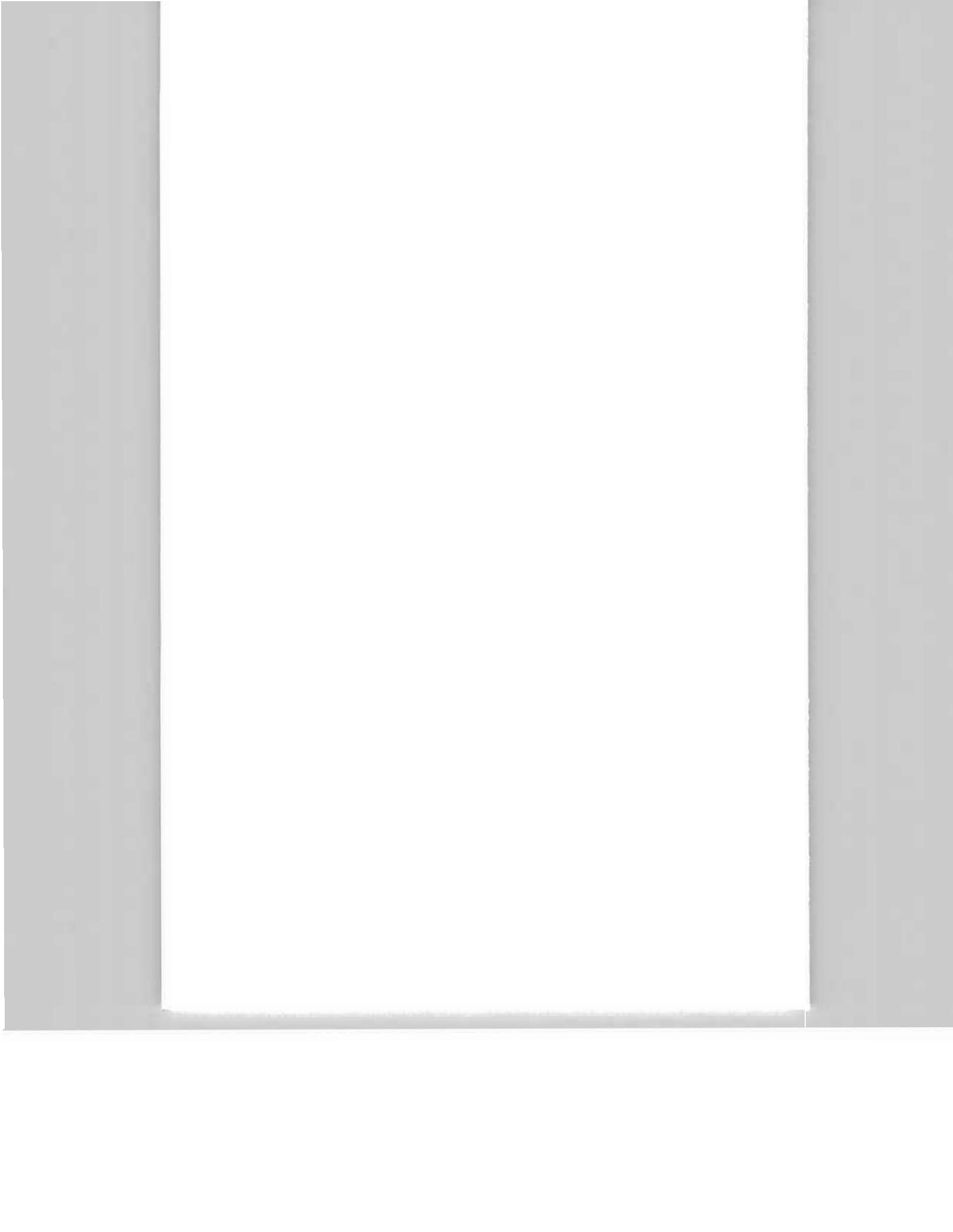
BEAUREGARD, Ludger, *La Vallée du Richelieu*  
Montréal, Université de Montréal,  
Thèse de doctorat, 1957, 349 p.

BROSSEAU, O.P., J.D. *St-Georges de Henryville et la seigneurie de Noyan, Essai de monographie paroissiale*, St-Hyacinthe, 1913, 239 p.

DEMERS, Philippe, *Quelques études sur notre histoire régionale*, Saint-Jean, Éd. du Canada français, (1945), 55 p.

DESCHAMPS, C.E. *Municipalités et Paroisses dans la province de Québec*, Léger, Brousseau, 1896, 1296 p.

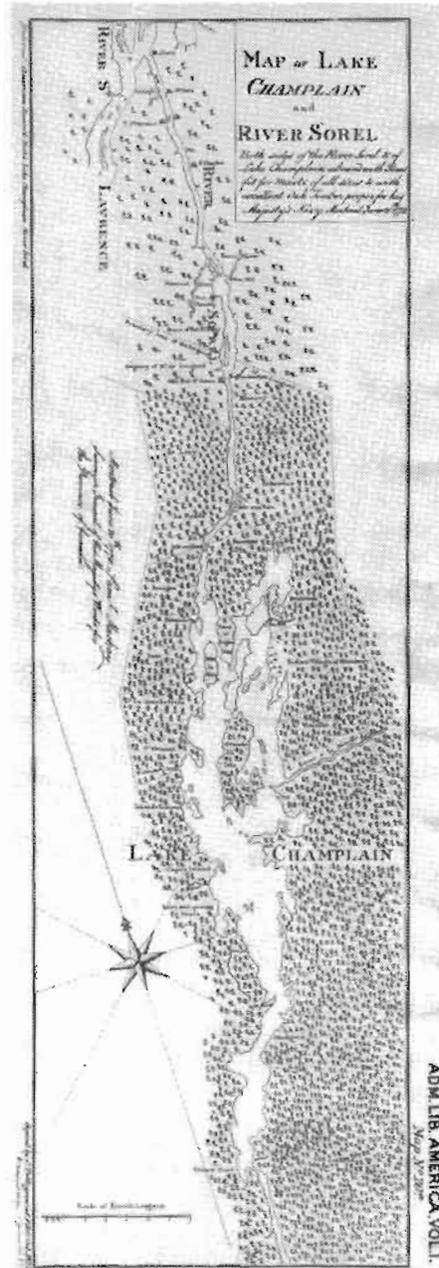
DESNOYERS, Abbé Isidore, *Histoire de la paroisse de St-Georges de Noyan*, étude manuscrite, diocèse de Saint-Hyacinthe 1885, 129 p.  
Ministère de l'Énergie et des Ressources, Québec, Service de l'Arpentage.



*Le lac Champlain et la rivière Richelieu (Sorel) en 1778*

Le Haut-Richelieu fut longtemps associé à la partie nord du lac Champlain. Tout ce territoire renfermait à l'origine de vastes réserves de bois de construction. À noter sur la carte, l'erreur dans la délimitation et l'emplacement des seigneuries. Entre autres, les seigneuries de Noyan et de Sabrevois sont interverties.

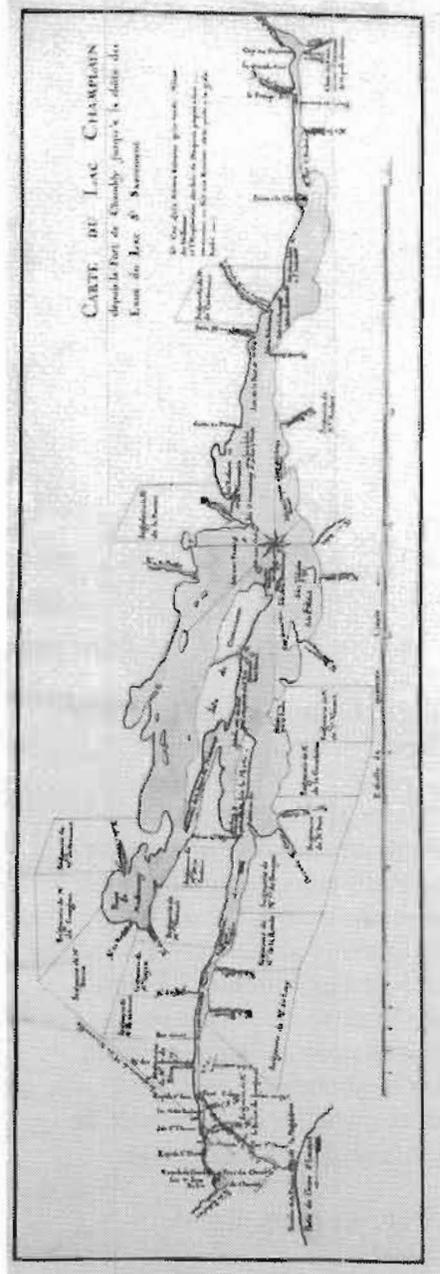
(Archives publiques du Canada)



*Carte des seigneuries du  
« Lac Champlain depuis le  
Fort de Chambly  
jusqu'à la chute des eaux  
du Lac Saint-Sacrement »  
(Lac George)*

En 1733, le Roi de France concède plusieurs seigneuries sur ce territoire jusqu'alors inoccupé. Par ce geste, il veut affermir son autorité sur cette région et empêcher les Anglais d'y trafiquer les fourrures.

(Archives publiques du Canada)



Ligne de concession Intermonoie de Noyan 1753		Parcelle
jean de la parent	n <sup>o</sup> 1	
laude de la	II	
jean de la parent	III	
madame de la	IIII	
jean de la parent	V	
Le nomme La garde	VI	
	VII	
	VIII	
	IX	
	X	
	XI	
	XII	
	XIII	
	XIIII	
	XV	
	XVI	
	XVII	
	XVIII	
	XIX	

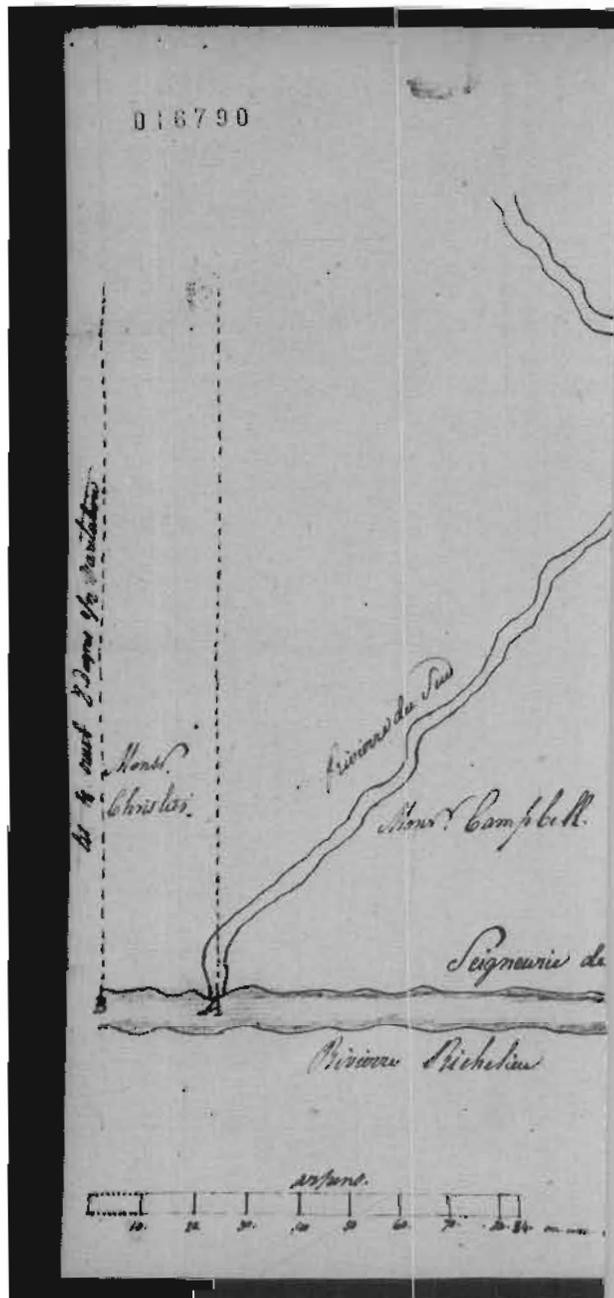
Partie de la seigneurie de Noyan (1753-1755)

Ce plan montre quelques unes des premières concessions faites par le seigneur de Noyan en 1753.

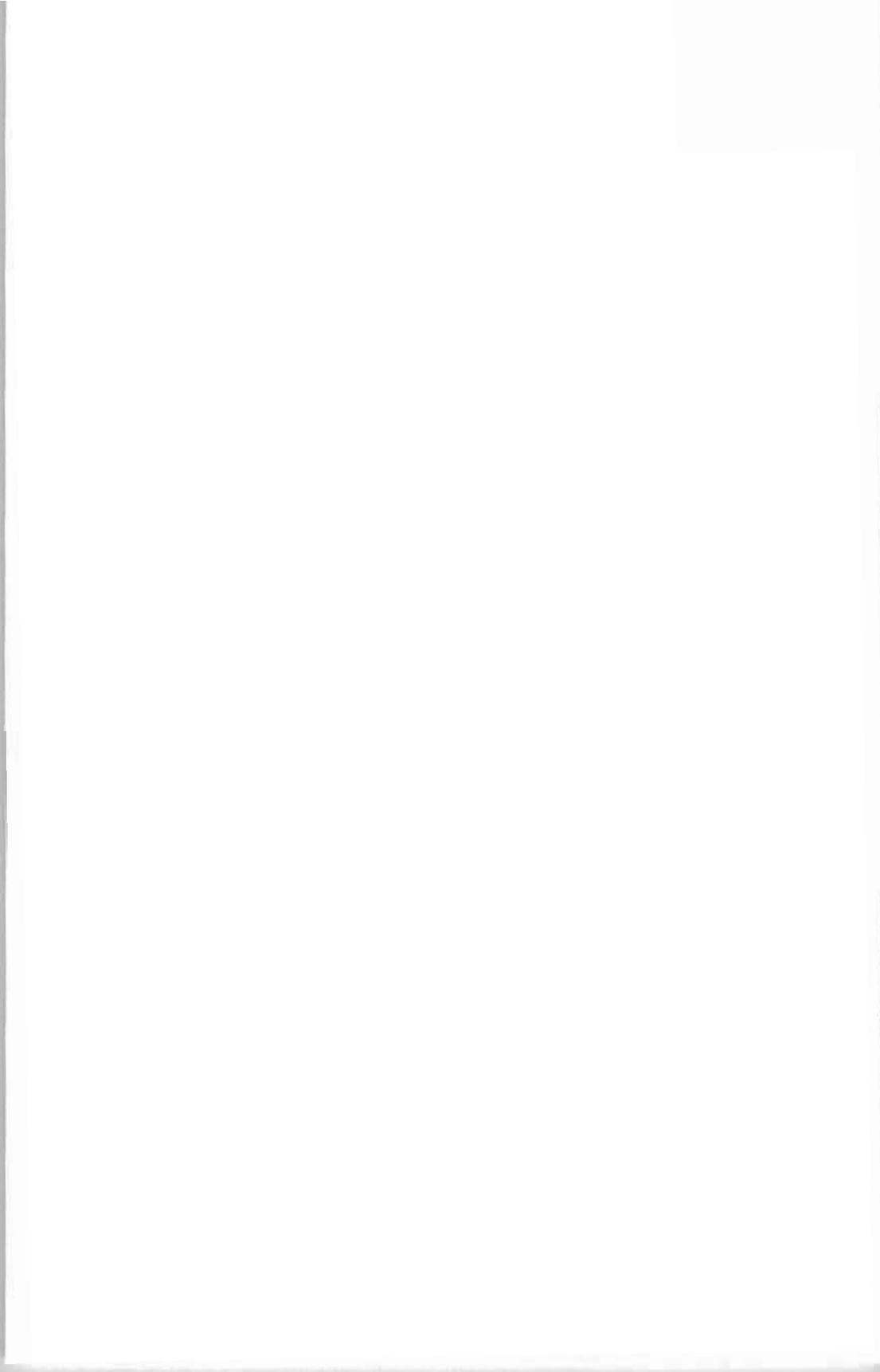
(Archives publiques du Canada)

*La seigneurie  
de Noyan en 1785*

Ce plan montre la division de la seigneurie entre Gabriel Christie et John Campbell, les deux seigneurs à l'époque. Les sections identifiées par les lettres AB et AD sur le front de la rivière Richelieu, de part et d'autre de l'embouchure de la Rivière du Sud, feront partie du territoire d'Henryville. La portion résiduelle au sud, appartenant à Gabriel Christie, sera ultérieurement comprise dans les limites de Clarenceville et de Noyan.



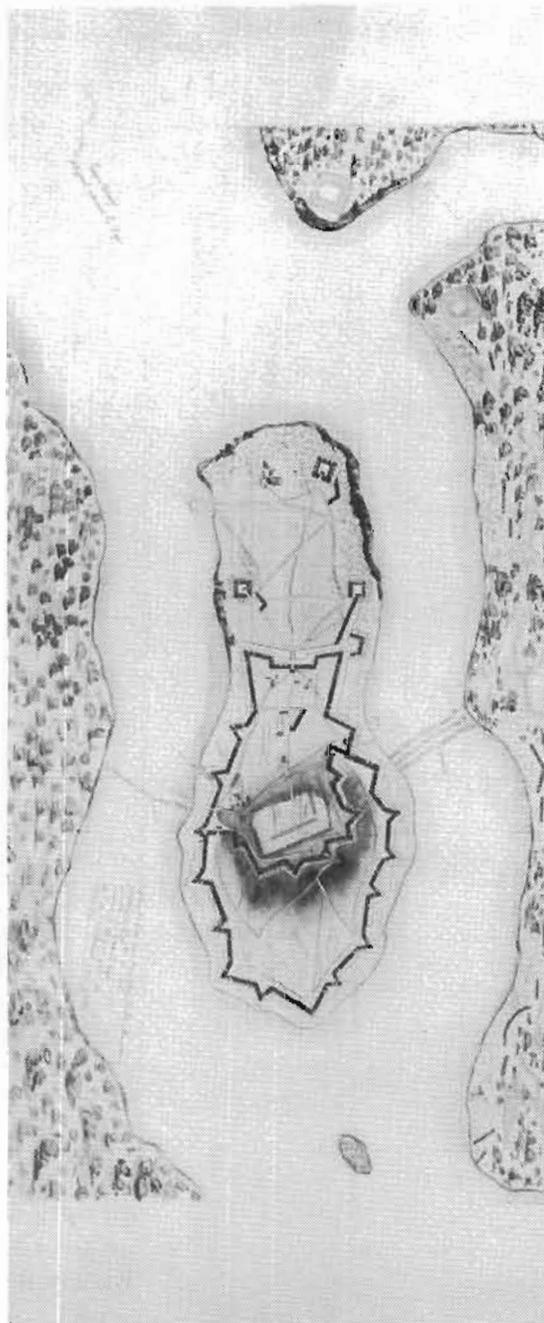




*L'Île-aux-Noix en 1760*

Nous pouvons voir à l'embouchure de la Rivière du Sud, le retranchement, en forme de redoute carrée, débuté en 1759. Le plan illustre aussi les batteries anglaises installées sur la rive est de la rivière Richelieu et donc sur le territoire d'Henryville, en 1760.

(Archives publiques du Canada)



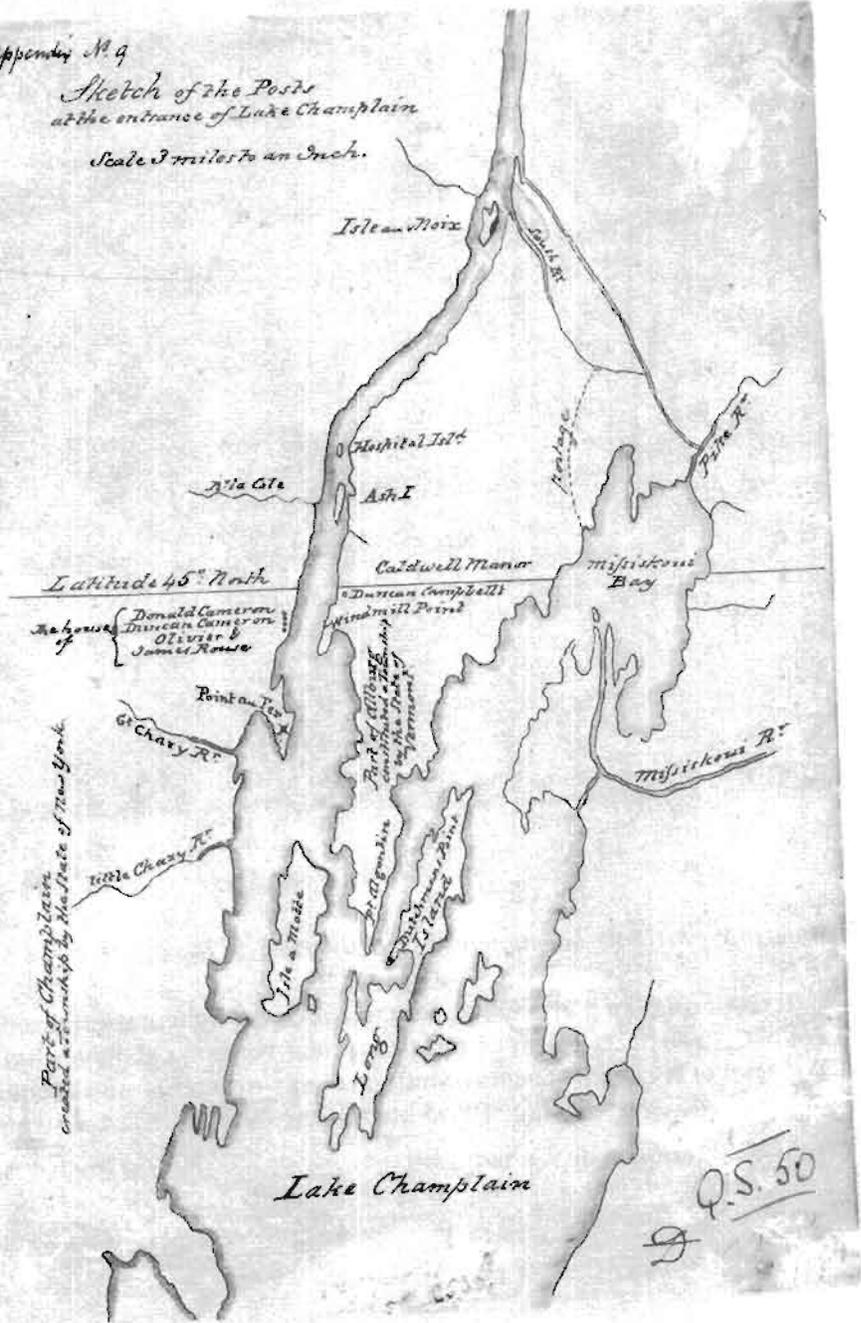
*Le Haut-Richelieu et la partie nord  
du lac Champlain vers 1794*

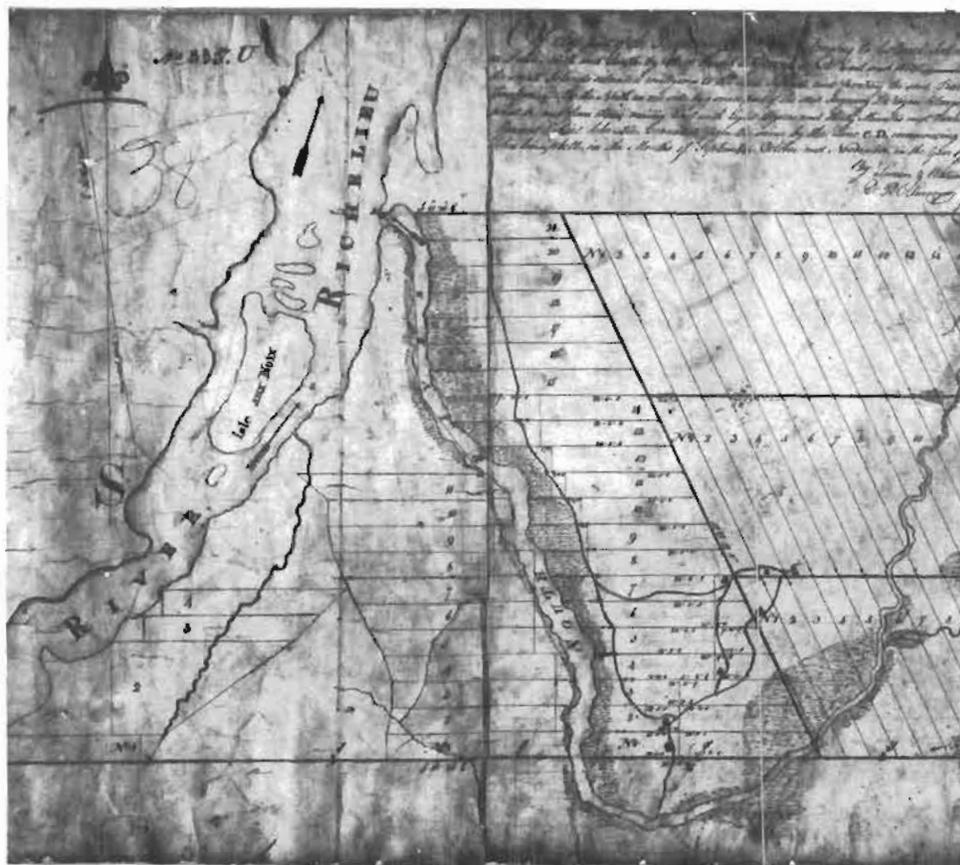
Cette carte montre, entre autre, le chemin qui conduit des emplacements au nord-est de la baie Missisquoi jusqu'à la rivière Richelieu, au nord de la Rivière du Sud.

(Archives publiques du Canada)

94

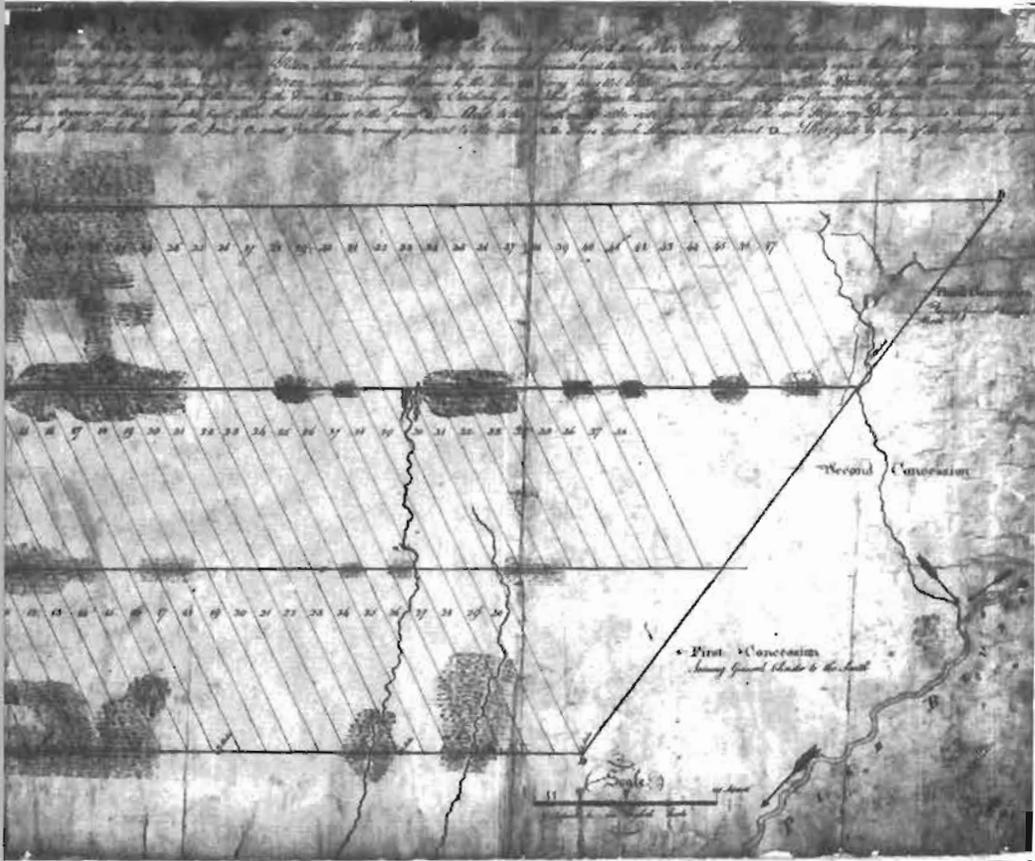
Appendix M. 9  
Sketch of the Posts  
at the entrance of Lake Champlain  
Scale 3 miles to an Inch.





*Plan d'une partie de la seigneurie de Noyan en 1794*

Il s'agit du plan d'arpentage de la partie de la seigneurie appartenant à John Campbell, et qui sera ultérieurement comprise dans les limites d'Henryville. À noter le chemin conduisant aux différents emplacements à l'est de la Rivière du Sud. Plusieurs maisons y sont déjà construites.  
(Archives publiques du Canada)

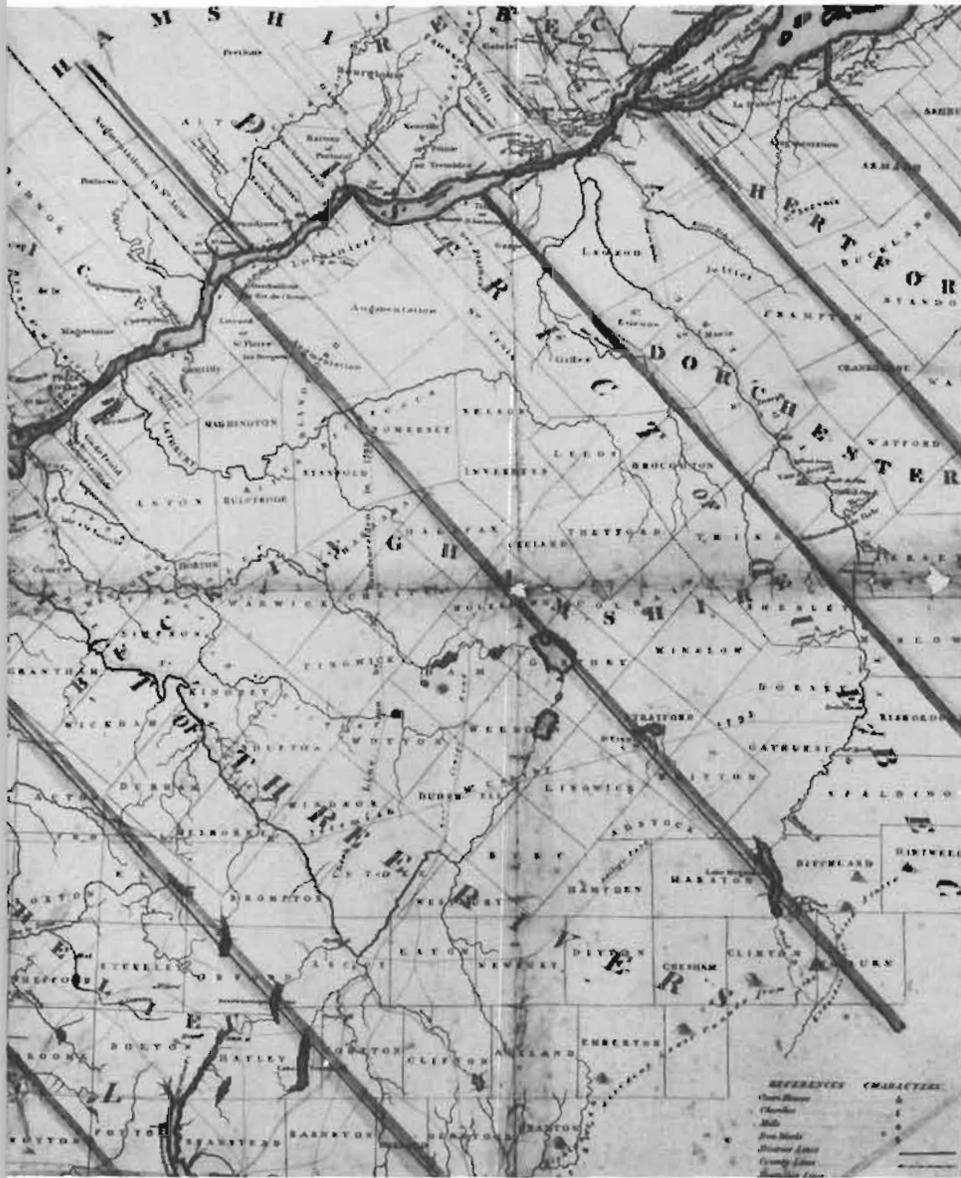




*Carte du Bas-Canada vers 1814*

Plusieurs routes traversent alors la seigneurie de Noyan.

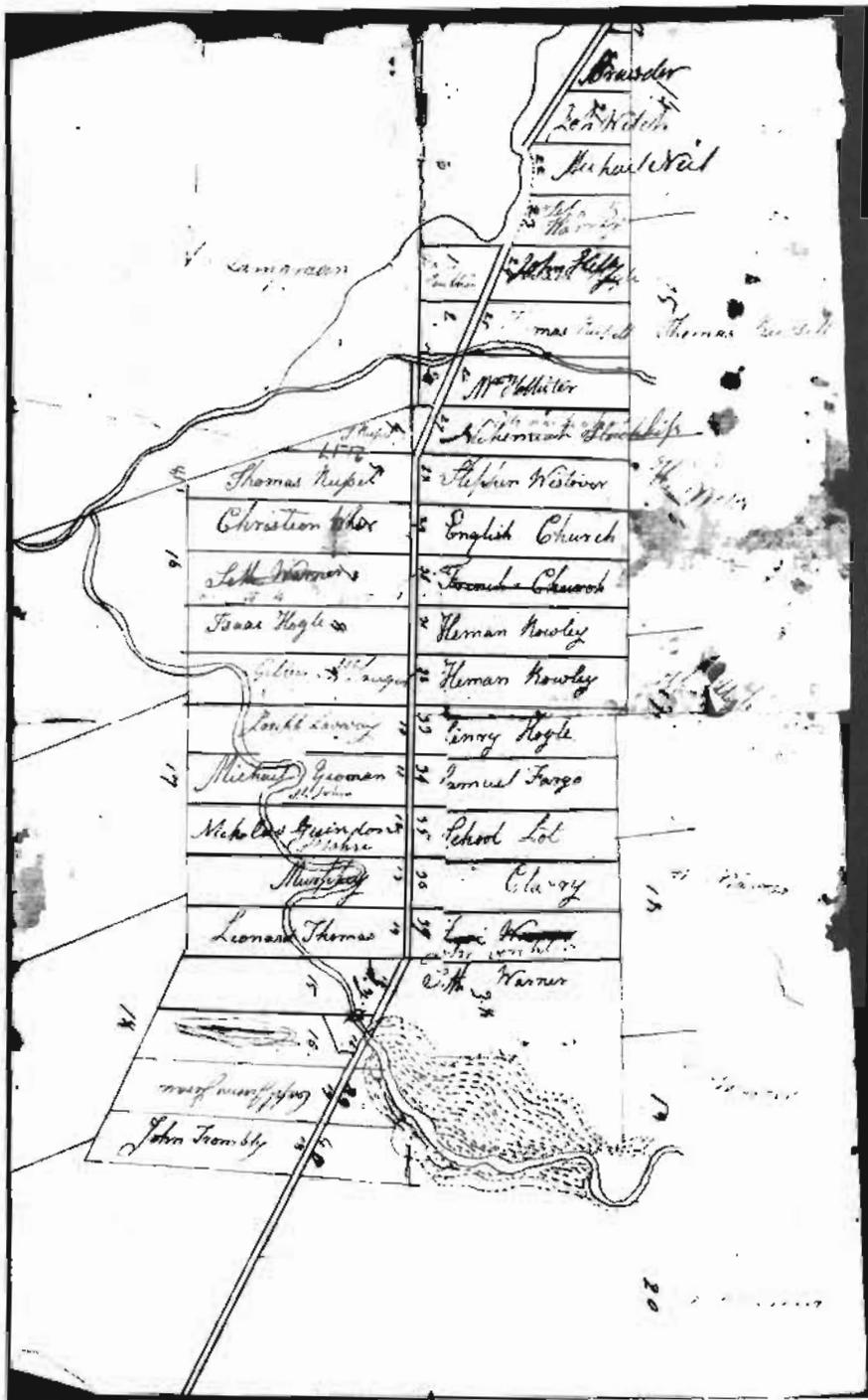
(Archives publiques du Canada)



*Le village d'Henryville en 1818*

Les 40 lots du village sont répartis de part et d'autre du chemin public conduisant de Saint-Armand à Christieville. Rappelons qu'une partie de cette route avait été aménagée à la fin du XVIIIe siècle.

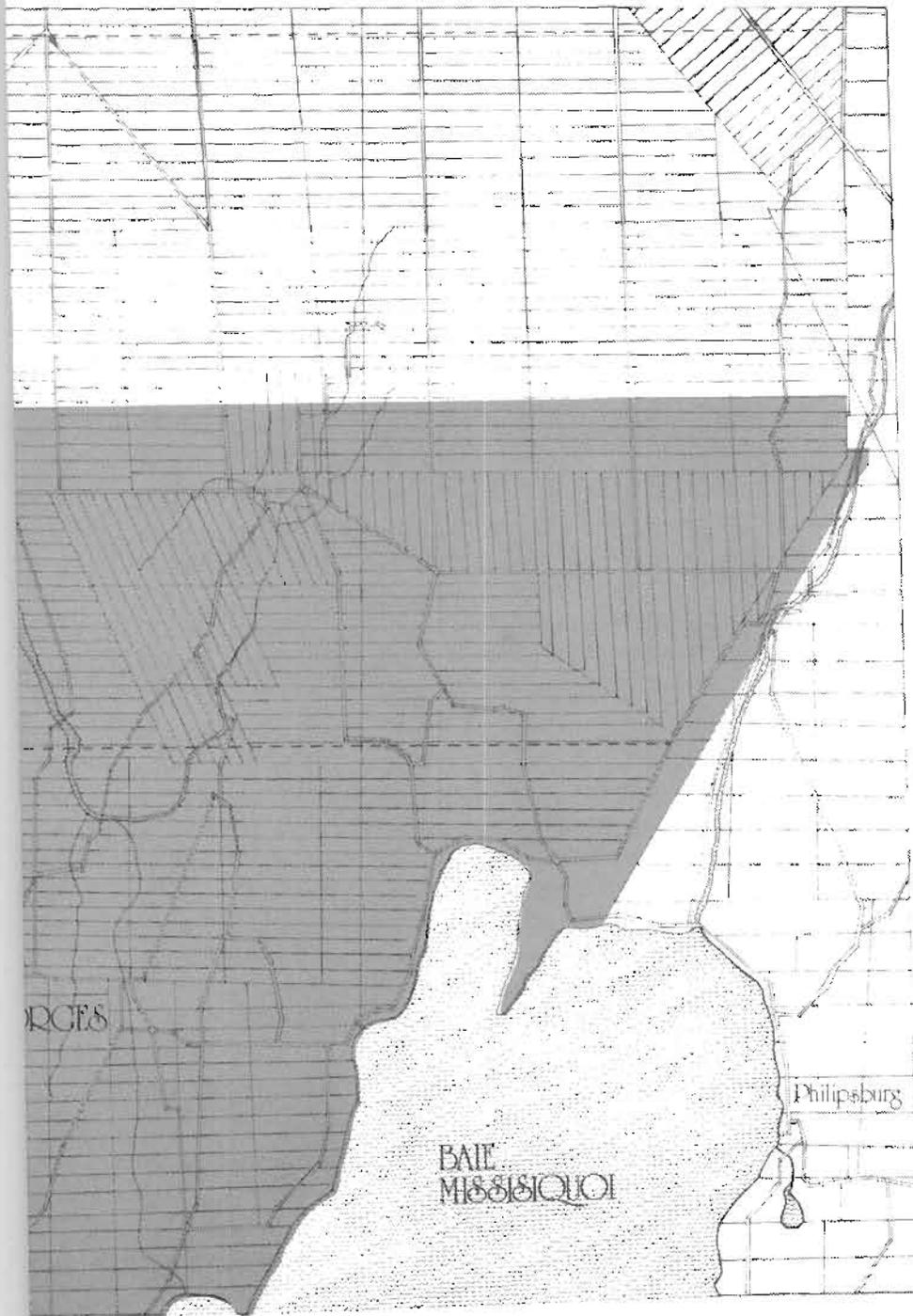
(Archives publiques du Canada)

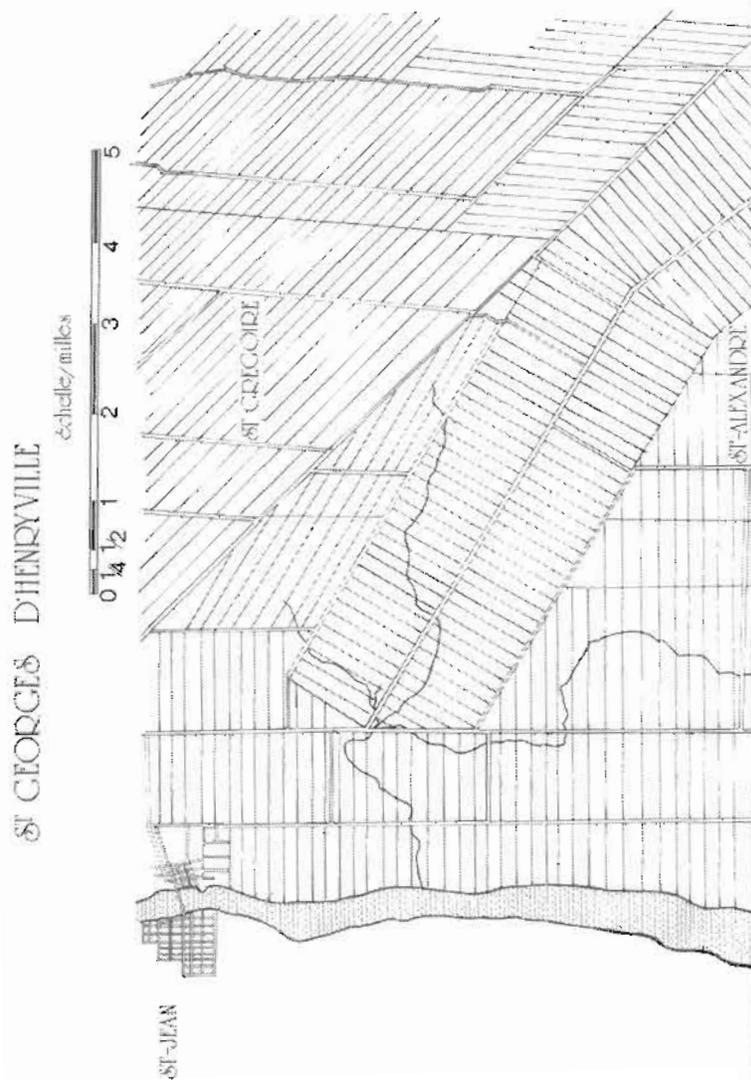


LIMITES DES PAROISSES ANGLICANES DE  
ST GEORGES et ST THOMAS 1864

échelle/milles  
0 1/2 1 2 3 4 5







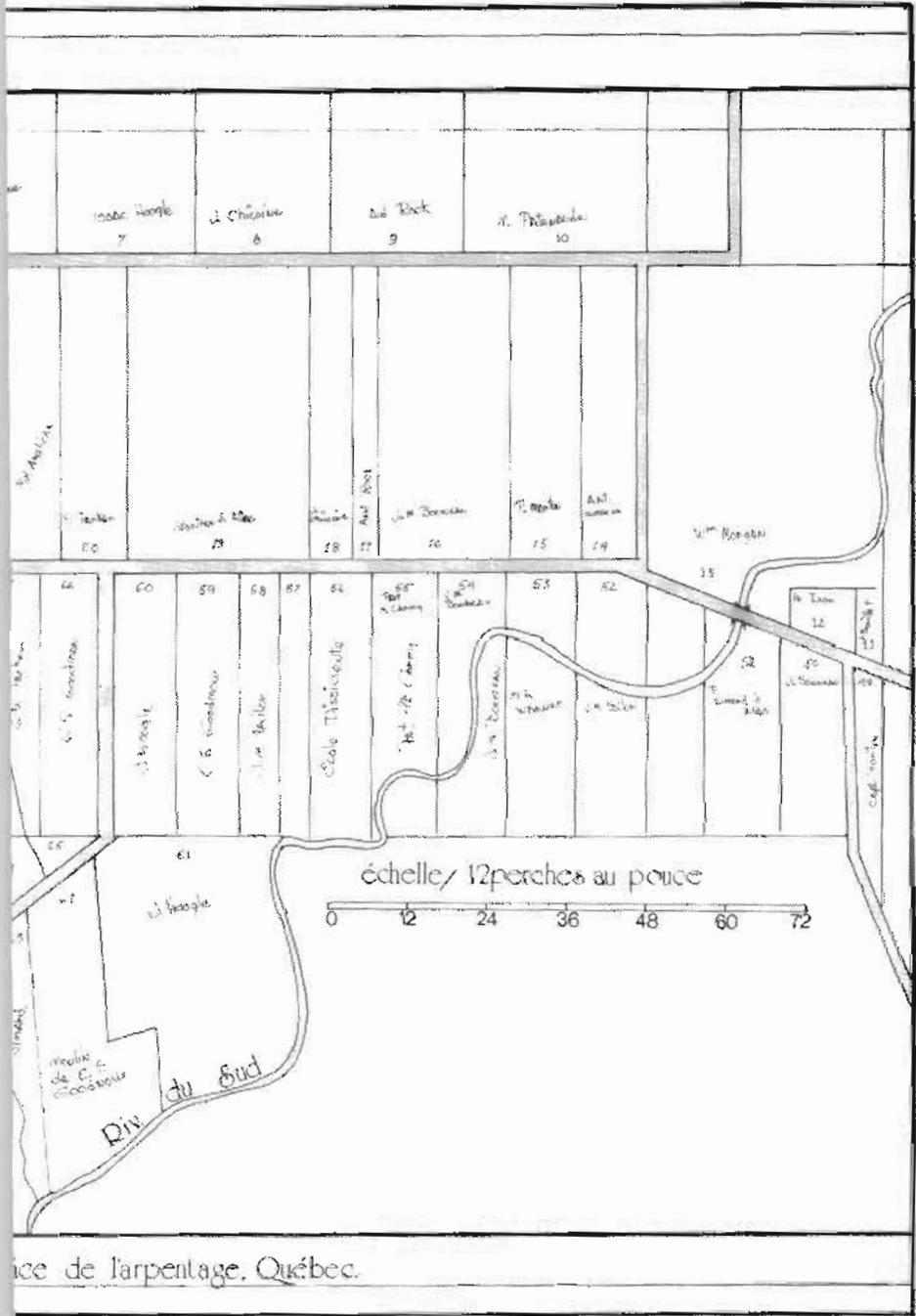
*La paroisse de Saint-Georges d'Henryville*

Ce plan nous montre le morcellement graduel d'Henryville au XIX<sup>e</sup> siècle.

- 1- Section rattachée à Notre-Dame-des-Anges de Stanbridge en 1845.
- 2- Découpage de Saint-Alexandre, 1850.
- 3- Saint-Sébastien, 1864.
- 4- Partie de Sainte-Anne de Sabrevois, 1887.



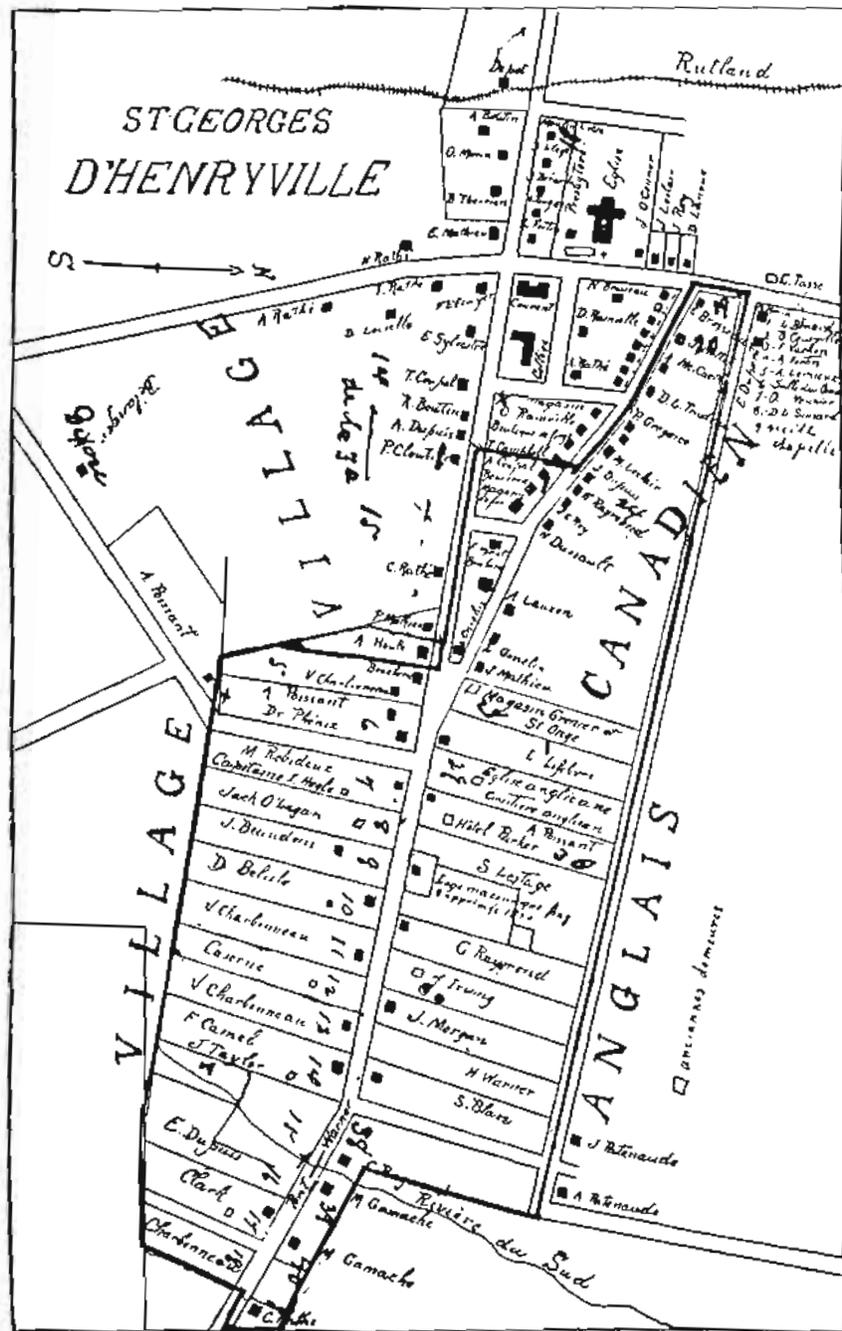


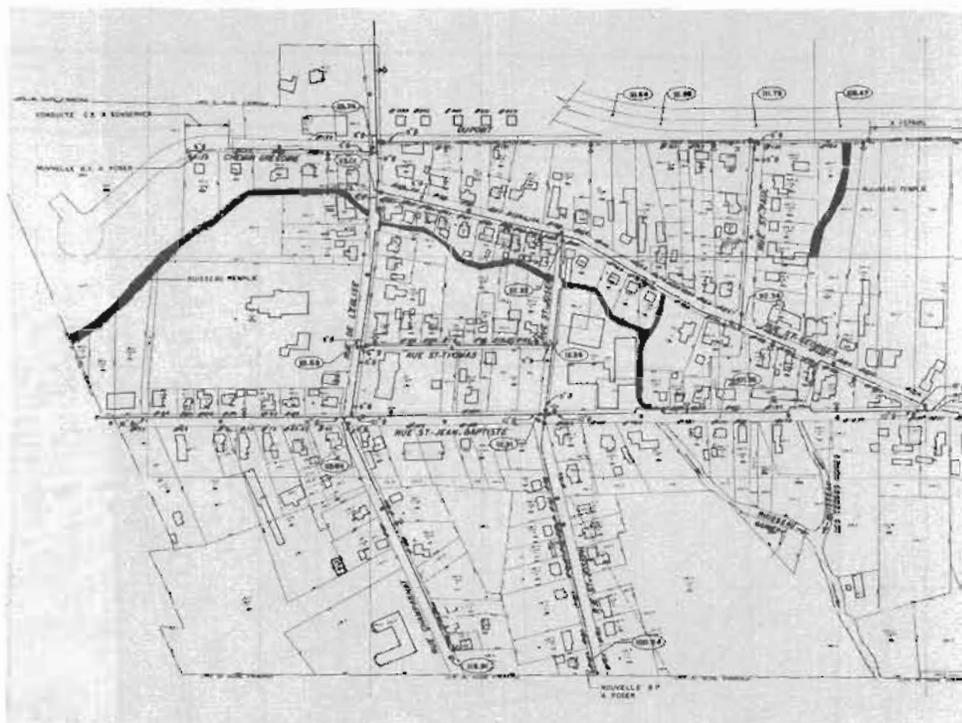




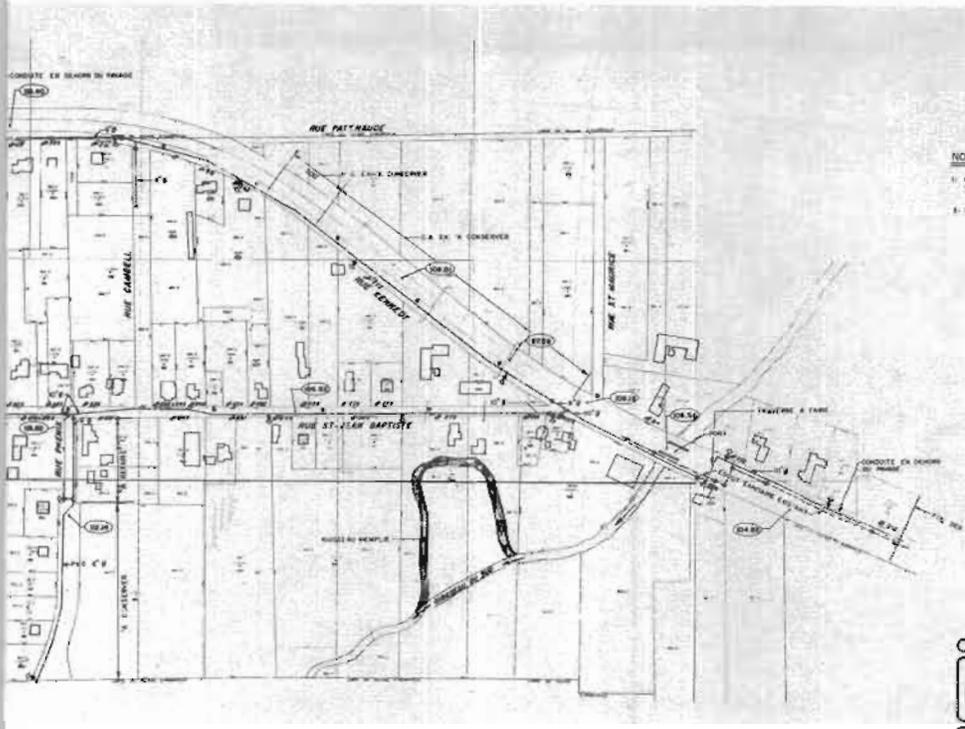


Village vers 1910 d'après Ph. Demers  
"Histoire de la fondation  
du village de Henryville."

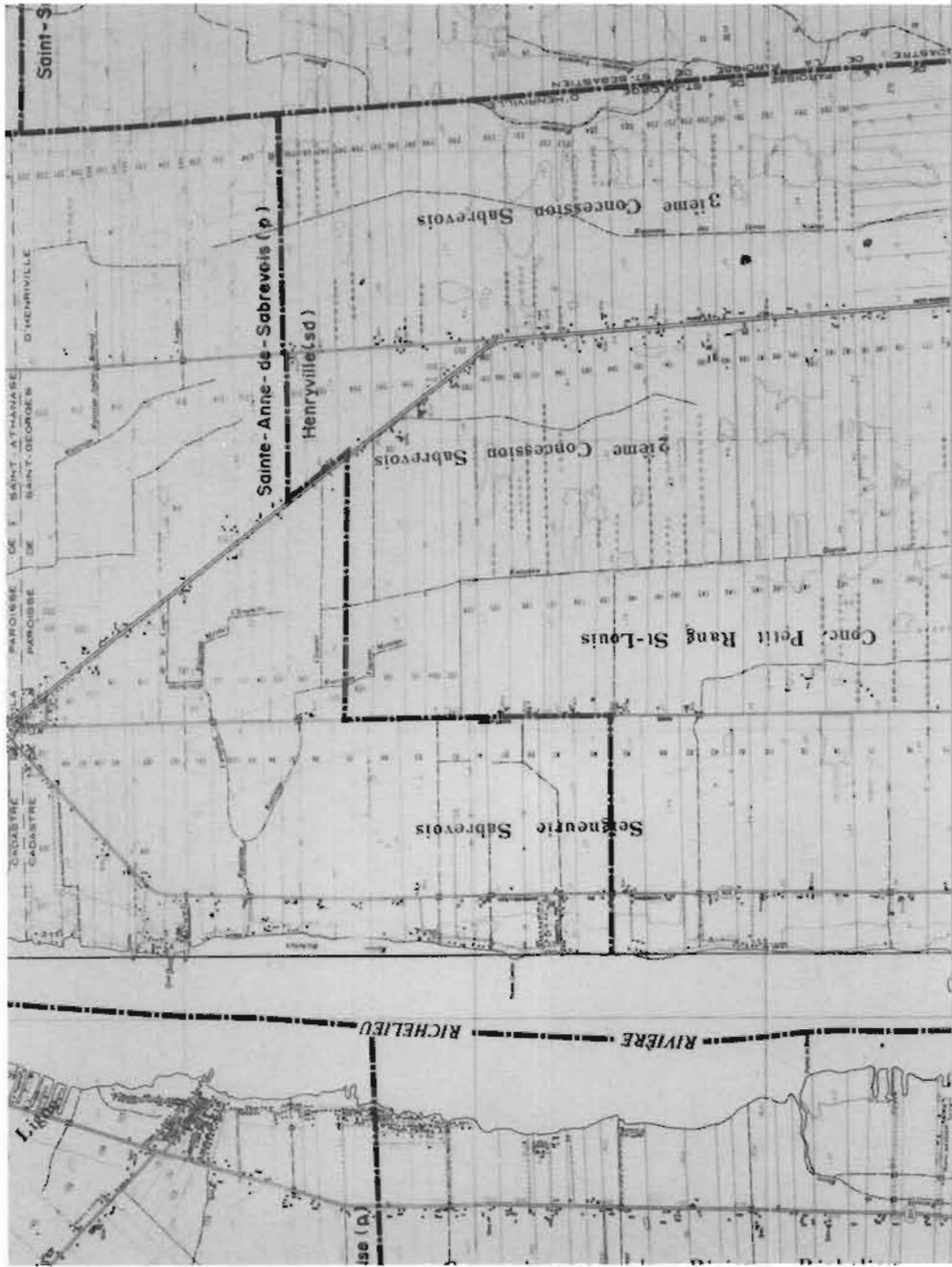




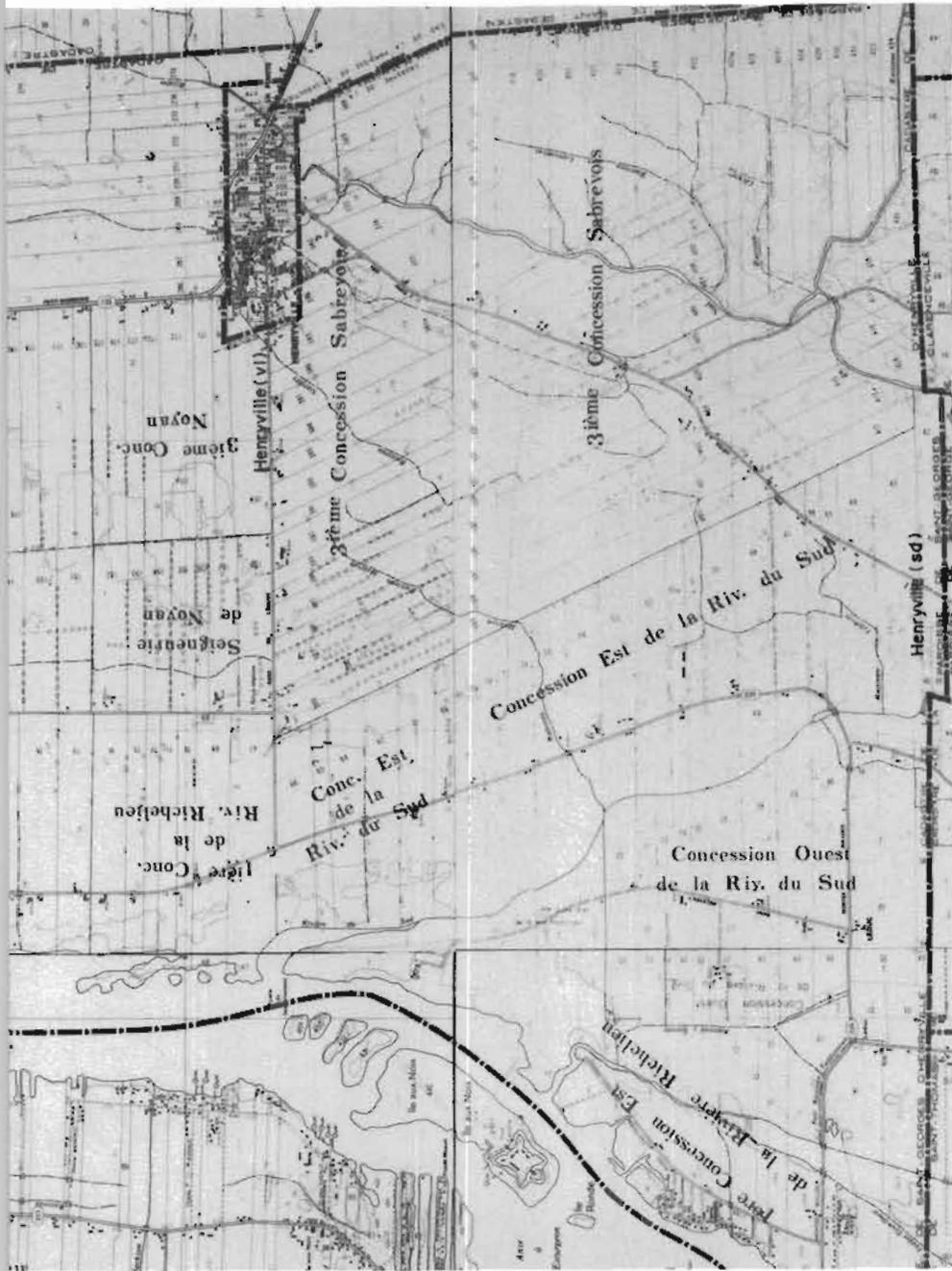
*Carte du Village d'Henryville  
dessinée pour l'aqueduc en 1983.*

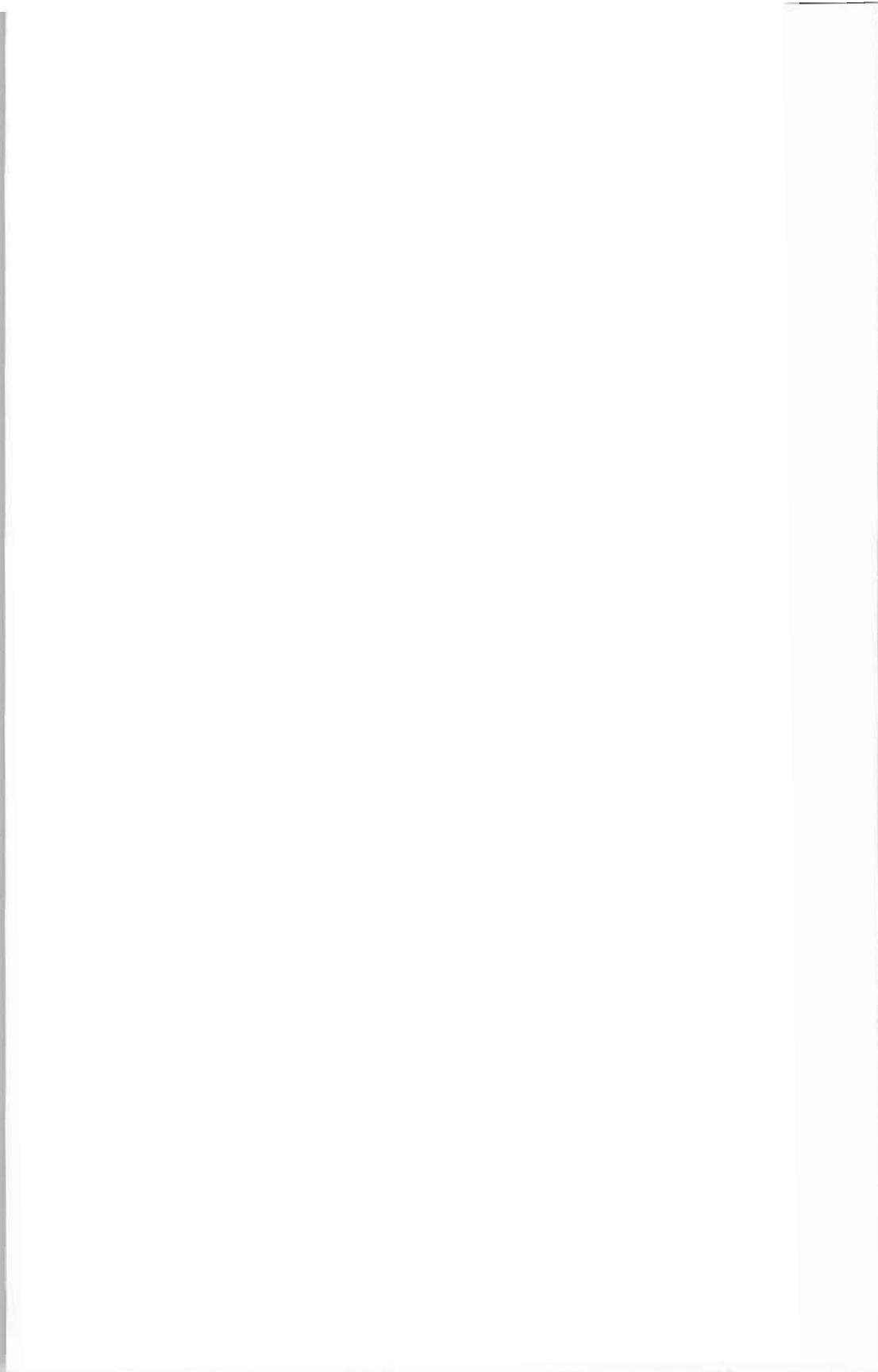


\* Après l'intersection des rues St-Georges et St-Jean-Baptiste, la rue porte le nom de St-Georges.



*Henryville en 1985*







de la cave  
au grenier

*175 ans de vie: cela s'est passé autour  
et dans nos maisons.*

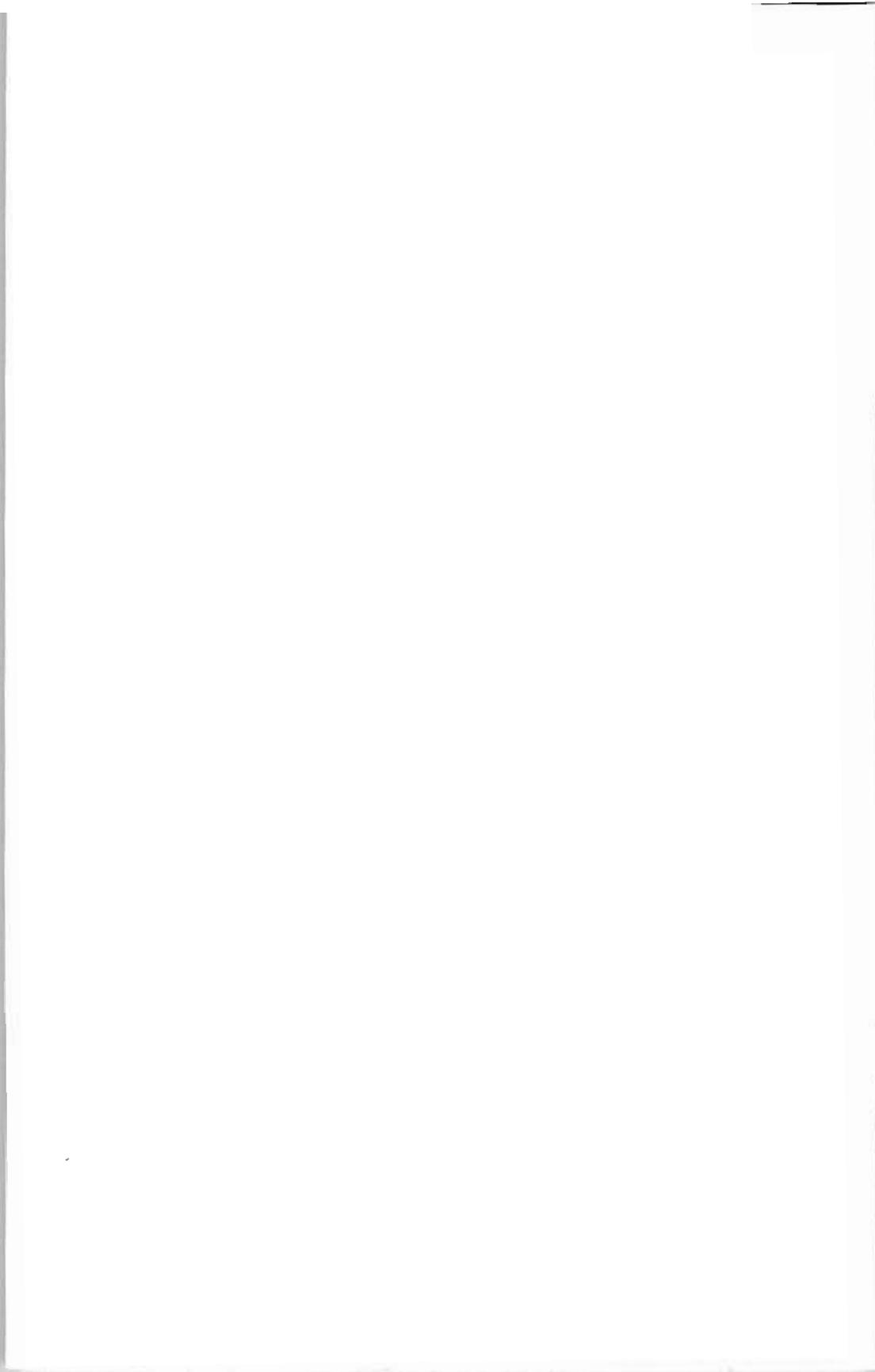
*Raconter notre histoire par nos  
maisons de 75 ans et plus nous  
permettra de connaître la petite et la  
grande histoire d'Henryville.*

*Chaque maison est une image; elle  
représente clairement ses résidents  
autant leur niveau de vie, leurs  
valeurs, leurs priorités et leurs  
intérêts.*

*C'est peut-être une façon différente  
d'apprendre son histoire et nous  
souhaitons qu'elle soit intéressante.*

*Espérons que cette recherche donnera  
le goût à une relève de poursuivre  
notre oeuvre.*





---

La maison de Roger Girard a été construite dans les années 1800. Au début, elle était construite en bois, sur la terre. Maintenant, le toit à deux versants a été modifié, le solage est fait en pierres de champs, recouvertes de ciment. Les poutres sont cachées. L'étage du haut a été refait à neuf.



460, rang Bord de l'Eau

Le premier propriétaire a été James B. McCarthy;  
Achetée par Catherine Ahern en 1884;  
Vendue à Albert McCarthy en 1901;  
Achetée par Louis Girard en 1915. Celui-ci ne l'a jamais habitée;  
Vendue à Euclide Girard en 1927;  
Achetée par Roger Girard en 1955: Celui-ci est né dans cette  
résidence, y demeure depuis cinquante-sept ans et cultive encore la ferme  
paternelle.

Cette maison a donc appartenu à trois générations de Girard.

---

---

Cette superbe résidence de bois a été construite aux environs de 1880. Aucune rénovation importante en a modifié l'aspect. C'est la plus belle place de la campagne selon les dires de plusieurs. À remarquer les détails de construction des corniches et de la galerie.

Le premier propriétaire aurait été W.M. Ryder et celui-ci vendit à Charles McCarthy en 1893. Achetée par R.P. McGinnis en 1908. Vendue à Dalton McCarthy en 1923. Achetée par Jean-Yves Leblanc et Yolande Dupuis en 1980.

M. Émile Desgroseilliers y travailla plus de trente ans.



496, rang Bord de l'Eau

On rapporte que lors des troubles de 1970, des fouilles sérieuses auraient été faites à cet endroit, une partie du solage a été défait, car on présumait que Pierre Laporte ou James Cross auraient pu y être cachés.

---



568, rang Bord de l'Eau

La construction de cette maison aurait été effectuée vers l'année 1880.

Voici une liste des premiers propriétaires :

Charles Lemieux a acheté de Marie-Julie Hélène Darche, en 1898;  
Vendue à J.S. Alfred Lemieux en 1901;  
Achetée par Joseph Bélanger en 1912;  
Vendue à Aimé Lemieux en 1917;  
Achetée par Alfred Lemieux en 1917;  
Vendue à la succession Charles Lemieux en 1933;  
Achetée par J.E. Boivin en 1935;  
Vendue à Aimé Lemieux en 1938;  
Achetée par Gérard Phénix en 1968;  
Vendue à André Phénix en 1974;  
Achetée par M. Govaerts en 1978;  
Vendue à Georges Govaerts et Manon Campbell en 1982.

C'est une magnifique maison de briques avec des détails de construction et d'architecture très intéressants.

Plusieurs personnes de notre paroisse ont travaillé sur cette propriété comme fermiers dont: Léopold Savage, Maurice Patenaude (Lucille), Edouard Desgroseilliers.

La plage Lemieux nous a permis de vivre de nombreux souvenirs de jeunesse.

---



664, rang Bord de l'Eau

L'année de construction approximative serait 1864. Originellement faite de planches de bois, aujourd'hui en planches de pin, cette maison pièces sur pièces, a été agrandie de 14 pieds par 22 pieds du côté ouest; les fondations sont en pierres des champs avec mortier.

Ci-dessous, figure la liste des propriétaires de cette maison sur le lot 80 de la paroisse St-Georges Henryville.

- 1880 M. Michael McCauliff en prend possession;
- 1900 M. James McCauliff lui succède;
- 1923 Le 2 mai, M. Jean Langevin;
- 1924 Le 24 juin, Mme Marie Bombardier;
- 1927 Le 29 juin, M. Jérémie Délisle;
- 1927 Mme Minnie Robert, épouse de M. O.A. Rivet;
- 1934 Le 18 avril, M. Louis Deland prend possession de la maison et de la ferme et vend à son fils le 20 septembre 1945.

M. Armand Deland cultive cette ferme pendant quarante ans; il est maintenant à sa retraite tout en aidant son fils Gilles qui a acheté le fond de terre.

La famille Deland vit dans ce coin de notre paroisse depuis longtemps et y a apporté une contribution importante.



694, rang Bord de l'Eau

Une maison de bois, comprenant dix pièces, qui a toujours su garder son cachet original. Construite dans les années 1900, elle a logé trois générations de familles Campbell soit: Wilfrid, Laurent et Albert. Ce dernier y a demeuré quarante-sept ans.

Le toit de la maison est à deux versants et garni de deux cheminées.

Une galerie, recouverte d'un toit à triangles, orne la devanture de la maison.

- 1908 Thomas McCarthy acquiert la maison par testament;
- 1919 Emma Melaven, veuve de Thomas McCarthy, vend à Louis Wilfrid Campbell.
- 1930 Emma Shéridan, épouse de L.W. Campbell, devient acquéreur par testament.
- 1939 Elle vend à Laurent Campbell.
- 1947 Laurent Campbell vend à Albert Campbell.
- 1965 Albert Campbell vend à Siegfried Hoelader.
- 1967 Siegfried Hoelader vend à Wilhen Greisbach.
- 1977 Wilhen Greisbach vend à René Govaerts.
- 1982 René Govaerts vend à Rosetta Govaerts.
- 1982 Rosetta Govaerts vend à Christian Demunch.

Une autre page de notre histoire à ne pas oublier

---

---

Le rang du « Bord de l'Eau » est très riche historiquement. Petite maison en bois, à deux étages, construite au début des années 1800. D'après les recherches, et les oui-dire, elle a appartenu de nombreuses années aux familles McGee, de pères en fils.

Le toit de la maison est à deux versants et garni d'une cheminée. Une galerie décore bien la façade. Petite maison familiale du temps.

En 1888 Denis McCarthy était propriétaire;

En 1914 John Henry Dalton McGee achète;

En 1934 John Henry Dalton McGee vend à Malvina Mathieu;

En 1959 Dalton McGee vend une partie de terrain à Georges Normandeau.

On nous dit que la succession de la maison n'est toujours pas réglée. On se souvient très bien, à Henryville, du vieux monsieur McGee, homme tout petit, qui venait au village avec son petit tracteur gris. Homme effacé mais qu'on aurait sûrement gagné à mieux connaître. Sa soeur Martha vit toujours; elle est maintenant à la résidence Champagnat à Iberville.



736, rang Bord de l'Eau

---

Petite maison, à deux étages, originellement recouverte de tôle, mais aujourd'hui, en clapboard de bois. Une maison des années 1850, pièces sur pièces; les fondations sont en blocs de ciment.

Cette propriété fut construite par Thomas Cloutier, au rang St-Louis, et elle fut déménagée plus tard à son emplacement actuel.

La famille Barry aurait habité cette maison dans le rang St-Louis, près de 100 ans; par la suite, la famille Trussard s'y installe. Vers 1958, Bernard Barry vend à Georges Normandeau qui déménage la bâtisse au Bord de l'Eau. Maintenant c'est la propriété de Émile Binette.



780, rang Bord de l'Eau



800, rang Bord de l'Eau

Liste des propriétaires du lot 77.

17 octobre 1882	Charles Vézina;
25 juillet 1895	Michel Forget;
6 octobre 1896	Edouard Rathé;
22 avril 1920	Hervé Vézina (père) aurait échangé cette propriété avec M. McGee;
1 décembre 1943	Georges Normandeau;
4 mars 1974	Albert Bentamy.

Une construction de bois recouverte de bardeaux d'aluminium, qui aurait au moins cent vingt-cinq ans. Elle fut huit ans sans être habitée. L'intérieur et l'extérieur ont été refaits.

---



896, rang Bord de l'Eau

Cette maison du rang du Bord de l'Eau, daterait des années 1830 et aurait été agrandie vers les années 1880.

Les propriétaires furent:

- 1887 C.A. Campbell vend à James B. Campbell
- 1887 James B. Campbell vend à Adeline Toupin
- 1900 Adeline Toupin vend à Louis Deland
- 1901 Louis Deland vend à Godfroy D. Huot
- 1947 Godfroy D. Huot vend à Arthur Deland
- 1947 Arthur Deland vend à Ovila Belisle
- 1966 Ovila Belisle vend à Pierre Brossard
- 1971 Pierre Brossard vend à Georges Recklies
- 1973 Normand Recklies vend à Paul Gagnon
- 1980 Carmen Proulx, épouse de Paul Gagnon, vend à Roger Beaudin.

On nous raconte qu'à l'origine les débardeurs du port de mer s'arrêtaient et passaient la nuit dans cette maison.

Cette demeure à pignons d'un étage et demi avait ses murs construits pièces sur pièces de 10½ par 5½ pouces d'épais assemblés en queue d'aronde avec chevilles de bois (aucun clou). Les planchers étaient en madriers 1¼ par 10 à 20 pouces de largeur. Les murs extérieurs et le toit étaient en bardeaux de cèdre et le solage en pierre des champs trois pieds de large.

Vers 1965, le recouvrement extérieur en bardeau d'amiante et la couverture en tôle d'aluminium fut effectué afin de la rajeunir.

On nous rapporte qu'à l'intérieur des murs, on y a retrouvé des bouteilles de whisky servant à insonoriser et des petits barils de poudre.

Quels autres secrets ces murs gardent-ils?



926, rang Bord de l'Eau

La maison de monsieur Josephat Deland fut construite, vers 1900, par monsieur Louis Deland aidé de ses frères. Style canadien français, maison à pignon tout en clapboard de bois.

Cultivateur de père en fils, deux générations de Deland y ont vécu.

Monsieur Louis Deland y demeura cinquante-huit ans. La famille de Josephat Deland cultive la ferme et y réside depuis vingt-sept ans.



962, rang Bord de l'Eau

Cette très belle résidence, construite vers 1870, a été rénovée de façon significative. La partie originale a été conservée et une autre partie a été construite en gardant le cachet original de cette propriété. Une construction en briques et bois avec lucarnes et cheminées.

Voici la liste des propriétaires de cette maison :

Premier propriétaire, M. Louis B. Morin;

Achat par Thomas Morin en 1882;

Vendue à Arthur Létourneau en 1927;

Achetée par Léa Moquin, Mme Stanislas Barry, en 1952;

Vendue à Victor Barry, fils, en 1963;

Achetée par Pierre Brossard en 1968;

Vendue à Jean Lucobé en 1969;

Achetée par L.P. Roberge en 1972;

Vendue à Renzo Viero en 1980.

Un exemple bien réussi de ce qui peut être fait lorsque nous voulons protéger l'architecture de notre patrimoine.



1008, rang Bord de l'Eau

Hercule Larocque compte parmi les pionniers de la paroisse. Citoyen tantôt canadien, tantôt américain, il faisait partie du Conseil lors des Fêtes du Centenaire en 1910. Il possédait une ferme dans le rang du Bord de l'Eau et d'après les archives consultées, ce serait vers 1872, qu'il en serait devenu propriétaire.

Belle maison, style de l'époque, un étage et demi avec lucarnes en bois, murs pièces sur pièces équarries à la hache. Cultivateur à ses heures, Hercule Larocque aimait beaucoup le métier qu'il exerçait à Sissonville, près de Potsdam N.Y., soit la « drave » dans le bois. Il mesurait les billots, ensuite il les acheminait sur la rivière vers le moulin à scie.

Il partageait son temps entre « l'Amérique et le Canada » (expression d'autrefois). La ferme n'était pas négligée malgré l'absence du propriétaire. Il y avait toujours un bon fermier pour cultiver et entretenir la maison et les bâtiments.

Son fils, Arthème, lui succéda, avec l'aide précieuse de sa soeur Léa. Il rénova et améliora cet emplacement d'une façon significative. L'intérieur de la maison, fini en bois avec soliveaux apparents, une grande cuisine avec des planchers en bois verni, une véranda vitrée ajoutée comme salle de repos et de détente complète le tout. Située près de la rivière Richelieu, la chasse et la pêche occupaient avec plaisir les loisirs des résidents. Aujourd'hui dénudée de ses beaux arbres, elle a perdu son charme primitif. En 1953, Jean-Paul Roy est devenu propriétaire et en 1977, Yvan Samson se porte acquéreur.

Considérée parmi les anciennes beautés du « Bord de l'Eau », elle renferme dans ses murs des souvenirs précieux aux descendants de la famille Larocque. Nous avons connu « Grand-père Larocque » dans notre jeunesse, disent Blanche Alice et Georgette Coupal, mais son image, reste gravée dans nos mémoires.

---

Construite aux environs de 1875, cette maison de bois à pignons fut endommagée par un incendie en 1958. Lors des réparations, on fit un toit à quatre versants et le recouvrement extérieur en aluminium.

Les occupants de cette maison ont été les suivants :

M. Euclide Éthier;

M. Calixte Rathé;

M. Eugène Méthé;

M. Jean Méthé de 1949 - 1982.

Charles Petit et Josianne Fabry de 1982 à aujourd'hui.

Deux générations de familles Méthé ont habité cette maison.



1056, rang Bord de l'Eau



1248, rang Bord de l'Eau

Cette belle résidence de bois, à deux étages, a été construite aux environs des années 1870.

Le carré de la maison est l'original. La corniche a été enlevée et la galerie entourée d'un grillage de bois; un balcon fut ajouté sur le côté nord.

Les premiers propriétaires furent :

Louis Gendron

Willie Beaudin

Albert Dupuis

Joseph Dupuis

et Alain Dupuis depuis 1954.



1272, rang Bord de l'Eau

Cette construction de 1860 était une école. Elle a été rénovée depuis de façon significative. Originellement en bois, maintenant elle est en aluminium. Une chambre de bain a été ajoutée ainsi qu'un grand solarium et un garage attenant. Le toit à quatre versants est resté intact.

Lors de la vente de la dite école primaire n° 6 de la Municipalité Scolaire de Henryville à Jules Samson le 13 janvier 1962, la venderesse déclare alors être propriétaire du dit immeuble depuis plus de 100 ans.

M. Jules Samson y vécut onze ans et Mme Samson treize ans. Leur fille Thérèse y vit actuellement.

---

Cette maison a été construite vers 1883. Quelques changements ont été effectués. Au début, elle était en bois, maintenant elle est recouverte en aluminium. Cette résidence possède toujours une très belle rampe d'escalier.

M. James Miller y habitait en 1883.

M. Thomas Miller y a vécu jusqu'en 1909.

Docithée Morin fut propriétaire de 1909 à 1918.

Romuald Vézina de 1918 à 1962.

Normand Samson est propriétaire depuis ce temps.



1446, rang Bord de l'Eau

---

La maison de M. Fabry, habitée présentement par la famille Ross Hislop, a été construite vers 1888. Elle est identique à ce qu'elle était originellement.

Voici les noms des propriétaires :

8 octobre 1888	Louis Samson vend à Thomas Melaven;
20 août 1894	John Melaven en prend possession;
21 janvier 1909	John Melaven vend à Louis Grenon;
13 juin 1942	Louis Grenon vend à Laurette Bissonnette;
25 mars 1952	L. Bissonnette vend à Jean-Jacques Valiquette;
10 mai 1965	Edmond Fabry devient propriétaire.



1506, rang Bord de l'Eau



1662, rang Bord de l'Eau

Cette maison, qui date des années 1860, était à l'époque la propriété de James Devory et Hellen Maria Hopkings. En 1901, elle devient la propriété de Théophile Benoit qui la vendit à son fils, Joseph, en 1936.

En 1972, Jean-Paul Samson devient l'acquéreur et vers 1976, Karl Sellinger.

Maison de bois, à l'origine et aujourd'hui recouverte en clapboard de bois, 4 pouces lapés 2 pouces. La véranda avant a été enlevée. Son intérieur a été rénové tout en gardant son style. Le magnifique escalier en pin rouge orne toujours l'intérieur de la maison.

Les plafonds de tôle et les murs en lattes et mortier sont recouverts de gyproc.

Deux générations de Benoit ont demeuré dans cette maison. Joseph Benoit a fait partie du Conseil de la Caisse Populaire, conseiller municipal, et Fernand Benoit, son fils, est employé de la municipalité du Village de Henryville.

Que de souvenirs se rappellent les familles Benoit en pensant au berceau de leur enfance. Cette maison a son histoire qui est profonde dans la mémoire des gens qui y ont vécue.



2008, rang Bord de l'Eau

Cette maison remonte vers les années 1881.

Petite maison à deux étages, sept pièces. Son toit, à deux versants, possède deux cheminées. Les murs, pièces sur pièces, reposent sur une fondation de pierres sèches. Construite originellement de planches de bois, elle est maintenant recouverte de clapboard d'aluminium. Cette maison n'a jamais été déménagée mais rénovée de façon significative tout en gardant son style original.

Plusieurs Métiviers se succédèrent pour y habiter dont : Hubert, Elie, Maxime, Albert, tous des cultivateurs de métier.

Maxime Métivier a été conseiller et inspecteur des chemins.

- 1881 Hubert Métivier était propriétaire;
- 1886 Mme Mead Dallison;
- 1891 Esther Choinière;
- 1891 Elie Métivier;
- 1931 Mme Métivier;
- 1953 Albert Métivier;
- 1954 Wilfrid Campbell.

Une autre maison qui a entendu l'histoire d'Henryville mais qui ne peut nous la dire.

---



1103, rang Bord de l'Eau

Depuis 1952, Roger Moussali, de nationalité égyptienne, cultivateur, et son épouse habitent cette maison. Rénovée partiellement, le nouveau propriétaire a su lui conserver un cachet antique.

Construite vers 1862, en pierres des champs, style canadien de l'époque, toit à deux versants d'aspect sobre, corniches arrondies, elle est restée solide malgré les intempéries du siècle. On l'appelait autrefois la « Maison de pierres ».

Une cuisine fut ajoutée à l'avant et agrandit la façade. Cette ferme a été cultivée par plusieurs aides-fermiers qui se sont succédés pour l'entretien et la culture à la place du propriétaire Georges Fortin.

Celui-ci l'avait achetée de son père Sifroy, en 1917 et il la cultiva jusqu'en 1925. De 1925 à 1952 ce furent des aides-fermiers qui cultivèrent la ferme, moitié-moitié (selon l'expression du temps) revenus et dépenses partagés. P.E. Fortin, fils d'Edouard, marié à Gabrielle Tougas y travailla de 1940 à 1946.

La vie continue après plus de cent ans, les habitudes ne sont plus les mêmes; les manières d'agir différentes et il faut vivre le présent sans oublier le passé.



1153, rang Bord de l'Eau

Belle résidence remplie de faits intéressants et de souvenirs historiques et située dans le rang « Bord de l'Eau ».

Sifroy Fortin, né en 1848, y demeura jusqu'en 1901. Son fils Edouard, né en 1877, vécut dans cette maison 88 ans. Son fils Gérard lui succède.

Construite en bois, elle a été rénovée de façon importante après l'incendie en 1972. Rebâtie la même année sur les mêmes fondations, mais seulement un étage. L'extérieur, originellement en bois, est maintenant recouvert de clapboard de vinyle.

L'intérieur modernisé rend la vie facile et agréable, Maison paternelle où il fait bon vivre. La génération Fortin excelle en peinture sur toile et autres et fait revivre les couleurs vives ou sombres de tableaux magnifiques.

Longue vie à ces artistes de bon aloi, courageux et sympathiques.



1601, rang Bord de l'Eau

Quatre générations « Samson » ont demeuré à cet endroit depuis cent vingt-quatre ans. Cette résidence fut construite, en bois, vers 1850. Elle fut rénovée en 1975, par Jean-Paul Samson, propriétaire actuel; celui-ci construisit une allonge en arrière.

Un revêtement en aluminium recouvre les murs et les fenêtres furent renouvelées. Une lucarne, alors existante, est demeurée intacte et caractérise le style d'autrefois.

En 1961, Jean-Paul Samson succéda à son père, Jules, propriétaire de 1938 à 1961. De 1904 à 1938, Julien Samson, maire de la campagne, y demeurait avec sa famille. Toujours, les générations se succédèrent de pères en fils.

En 1843, la terre fut divisée en deux parties nord et sud. Le côté nord appartenait à Louis Samson et le côté sud à Jean-Baptiste Hébert et Charles Fortin. Plus tard, en 1860, Louis Samson devint seul propriétaire.

Cette résidence, plus que centenaire, près de la rivière Richelieu a été conservée grâce au travail persévérant de ses résidents, qui ont su y apporter l'attention et l'entretien nécessaire.



1805, rang Bord de l'Eau

Cette maison appartenait autrefois à Maurice Clouâtre, du rang des Lamoureux, et elle fut déménagée vers 1957. A.D. Grégoire, propriétaire d'un lot au Bord de l'Eau, acheta cette bâtisse pour remplacer la maison détruite par le feu; même solage, même charpente; tout arriva pour le mieux.

Construite en bois, elle est maintenant recouverte en aluminium. Jacques Grenon, propriétaire durant environ dix ans, fit une rénovation importante vers 1975. Tout l'intérieur fut complètement redivisé, les soliveaux toujours apparents indiquent approximativement l'âge de cette maison. Une remise neuve apparut en 1977 et la grange fut agrandie en 1978. Tous ces changements ont contribué à l'amélioration des lieux.

Aujourd'hui, Luc Blais et sa famille habitent cet endroit; il continue les travaux entrepris et ne néglige rien pour augmenter la valeur de cette ferme bien aménagée.

---

On nous raconte que cette maison a été la propriété de la famille Smith depuis 1932. Trois générations de Smith y ont vécu : soit Alfred, Aimé et maintenant Raymond.

Maison à deux étages de douze appartements, elle est construite pièces sur pièces et son solage est en pierres des champs avec mortier.

Ces terrains ont certainement été témoins d'événements historiques dont, malheureusement, beaucoup trop peu sont venus jusqu'à nous.



2750, Montée Bullock

---

Nous savons que cette maison est ancienne mais peu de détails précis nous sont parvenus. Cependant, nous savons que :

Monsieur Joseph Asselin y demeura durant seize ans;

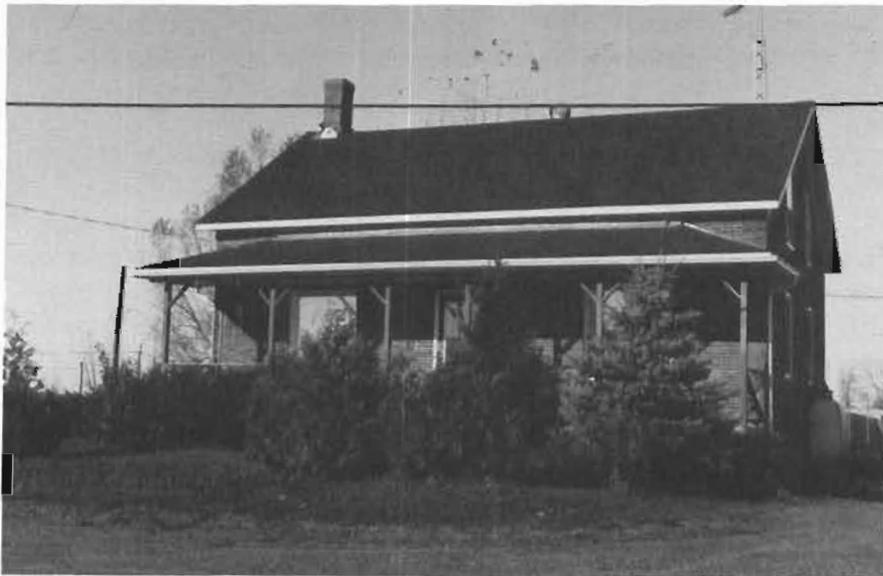
Monsieur Rémi Boudreau y demeura durant six ans;

Monsieur Étienne Prairie y demeura durant neuf ans.

Construite en briques avec un toit en tôle, elle est maintenant en bardeaux. Une galerie, autrefois en bois a été refaite en ciment. Les fenêtres renouvelées, un solarium ajouté en 1980.

Les rénovations ont été faites par Jeannette Asselin pour plus de confort. La grange date de 1915. L'entretien nécessaire, toujours réalisé à temps, lui conserva sa valeur.

Elle mérite d'être mentionnée parmi les anciennes maisons de la paroisse. Les pionniers seraient heureux de retrouver ces antiquités si bien conservées.



2940, Montée Bullock



168, Route 133

Maison de bois, style victorien avec solage en pierres. Une cuisine a été ajoutée à la partie arrière et la maison a gardé le style des années 1900.

Fait typique, cette maison a toujours été habitée par deux générations de même famille.

1909 M. Edouard Roy cède, par donation, à Eugène Roy.

1913 Eugène Roy vend à Arthur Hébert.

1943 Succession Arthur Hébert vend à Antonio Hébert.

1948 Antonio Hébert vend à Jules Vincent.

1963 Jules Vincent vend à son fils André Vincent.

La famille Vincent a été l'une des toutes premières familles belges à s'installer dans notre région, vers les années 1945. Nous voulons témoigner officiellement à tous les Européens, qui ont choisi notre région, notre appréciation pour l'apport social et économique qu'ils ont donné à notre coin de pays.

Leur culture, leur persévérance, leur attachement à des valeurs morales ont été bénéfiques. Ils sont un noyau important de notre région et ils représentent ensemble, une force.

---

Cette maison, inhabitée depuis 1947, pourrait nous raconter plusieurs souvenirs.

Originellement, cette maison a appartenu à David Roy, puis à Omer Dupuis et Armand Tétreault qui l'habita de 1945 à 1947.



266, Route 133

Son solage était en pierres sèches et les murs en bois. On nous raconte que ses murs ont reçu vingt-huit doubles de tapisserie.

Depuis 1947, cette modeste maison a eu beaucoup d'utilité. Elle fut convertie en hangar, en poulailler, en porcherie et en garage à machines.



298, Route 133

Cette maison, construite en bois vers les années 1880, a été rénovée, les ouvertures renouvelées et elle a été relevée d'un étage. De plus, il y a quelques années, l'intérieur était complètement refait afin de mieux profiter de l'espace intérieur et de l'environnement.

Les noms mentionnés ci-après sont ceux des propriétaires :

le 20 mars 1882	Nicolas Masseau vend à Georges Masseau;
le 6 novembre 1902	Joseph Roy;
le 23 juin 1906	Samuel Masseau;
le 28 mars 1938	Ernest Mailloux;
le 17 juillet 1944	René Mailloux;
le 27 octobre 1944	Philippe Hébert;
le 3 janvier 1974	Gérard Moreau, propriétaire actuel.

Il est à noter que Blanche et Philippe Hébert ont fêté, il y a quelques années, leur 60 ans de mariage, entourés de l'amour de leurs enfants et amis. Monsieur Hébert a 85 ans et suit les années, comme on dit.



366, Route 133

Cette maison appartient à la famille Bélanger depuis 150 ans. On raconte que Charles Bélanger, père, avait lui-même déboisé le terrain, pour bâtir la maison vers 1835.

En 1883, il vend à son fils Charles; puis, en 1916 Alcide Bélanger devient propriétaire. Construite en pierres des champs, le même style a été conservé au fil des ans.

Peu de modifications ont été effectuées; une cuisine a été ajoutée; des deux cheminées jadis existantes aux deux extrémités, aujourd'hui, elle n'en possède qu'une à chaque extrémité. La galerie a été enlevée lorsque la grande route est devenue plus large et la circulation plus intense, la route passait beaucoup trop près au goût des résidents.

Trois générations de Bélanger y ont vécu; c'est avec fierté que les plus jeunes s'y retrouvent pour l'admirer. Un tel monument n'a pas de prix; sa valeur primitive demeure; c'est un précieux souvenir de la bravoure, du courage et du travail ardu et constant des ancêtres.

Bravo à ces pionniers!



424, Route 133

Cette maison, construite sur le lot 196, était en planches de bois, ensuite en papier brique et maintenant en stucco. L'intérieur était en lattes et mortier.

En 1965, M. Gunterman a reculé la maison et refait le solage en ciment. Cette résidence a eu une vocation de relais pour voyageurs et on y opérail un hôtel.

Voici les principaux occupants de cette maison :

1896	juillet 16	Marie-Louise Laroche;
1905	mai 30	Edmond Raymond;
1908	septembre 30	Adelphin Simard;
1909	septembre 10	Justinien Loiseau;
1912	août 1	Charles H. Thimineur;
1916	avril 3	Joseph A. Dupuis;
1917	mars 8	Joseph Tremblay;
1919		Joseph Lamarre;
1921	septembre 29	Edmond Raymond;
1921		Georges Rathé y a demeuré 39 ans et il éleva sa famille
1960		J. Maurice Rathé; Laurent Lamothe 2 ans;
1965		M. Gunterman; et puis M. Young; et maintenant Barthélemi Poirier.

---



602, Route 133

Construite vers 1868, cette maison de luxe, pour l'époque, est de style canadien à deux étages avec cave élevée. Elle appartenait vers 1907 à François Lemelin, en 1912 a été vendue à Dieudonné Lamarre. Ensuite Adélarde Tremblay, en 1913, et en 1919, Lucien Lemieux devient propriétaire. Il la cultiva quelques années et en 1927, Alphonse D. Grégoire, propriétaire de la fabrique de conserves, l'acheta.

En 1933, il en fait donation à sa fille Aldina et son époux, Jean St-Aubin. Les « St-Aubin » y ont vécu durant quarante ans. Bien bâtie, solide et pratique, peu de rénovations furent effectuées au cours des ans. En 1962, Jean St-Aubin vend à son fils Gilles et en 1973 à J.O. Lévesque, industriel de Bedford, l'acheta et aménagea une porcherie dont encore aujourd'hui la succession demeure propriétaire.

Le site de cette maison est remarquable; éloignée de la route et du bruit de la circulation, calme et paisible, elle a conservé son cachet primitif au-delà de cent ans.

Fait à souligner Mme Aldina Grégoire-St-Aubin est de la descendance, à la 4<sup>e</sup> génération, de Mère Marie Léonie, canonisée par le pape Jean Paul II en 1984 lors de sa visite au parc Jarry.



660, Route 133

Pierre Bouthillier, cultivateur, « ancien citoyen » était propriétaire de cette ferme du rang St-Jean vers 1881. Il habitait une bonne maison en bois, solage de ciment, style des années 1800 et recouverte de clapboard en bois à deux étages et sept pièces.

Vers 1935, J.P. Meunier, bijoutier de St-Jean, achète cette propriété dans le but d'y aménager un verger; quelques employés sont à son service soit Philius Meunier, père de Germain et M. Leboeuf qui travaillent à la plantation des premiers pommiers. M. Meunier n'a jamais demeuré dans cette maison; elle était réservée aux employés.

En 1977, après avoir subi quelques changements et améliorations du côté plants et greffes et sous le nom de « Vergers d'Henryville Inc. », François Peeters en devint le propriétaire. Avec sa famille, il travaille arduement à la réussite. Durant le temps de la cueillette et le triage des pommes, il emploie environ une quinzaine de personnes.

La maison a subi quelques améliorations; toujours bien entretenue, une grande galerie entourée des deux côtés, peinte de couleurs vives; elle est accueillante au passant qui désire une bonne provision de pommes et de jus de pommes délicieux.



774, Route 133

Cette propriété comprend trois lots 183, 264 et 265 et appartenait à Joseph Duquette, en 1891, qui a vendu le lot 265 à François Lemelin.

En 1891, il a vendu les lots 183 et 264 à Prudent Deslauriers. En 1892, celui-ci décède. Sa veuve fait une donation des mêmes lots, soit 183 et 264, à Jean-Baptiste Deslauriers, en 1893. Le 22 avril 1914, Jean-Baptiste Deslauriers vend à Aimé Bénard, les lots 183 et 264.

Le 9 novembre 1911, François Lemelin vend à Léon Bénard le lot 265. Le 9 mai 1914, Aimé et Léon Bénard vendent à Arthur Charbonneau les trois lots 183, 264 et 265 et le 13 septembre 1957, Arthur Charbonneau vend à Léo Charbonneau, son fils.

Le 17 décembre 1975, Léo Charbonneau vend à Claude Langlois et en février 1981, les trois lots sont achetés par François Verhaegen et il y réside depuis avec sa famille.

Cette luxueuse maison des années 1900 a toujours été en briques avec toit à pignon réuni. Fait à citer; la brique qui a servi à cette maison est arrivée par barge au quai de la Rivière du Sud (Chez Fortin).

L'arrière de la maison de monsieur Charbonneau a été agrandie de trois chambres et d'une cuisine afin de subvenir au besoin de la famille qui comptait dix enfants. Ensuite elle fut convertie en logis pour son fils Léo qui cultivait la terre. Elle est devenue alors une maison de douze pièces.

C'est à cet endroit que naquit le maire actuel du Village d'Henryville, René Charbonneau.

---

---

Originellement cette ferme et ces maisons appartenaient à Charles Hormidas Thimineur, qui les sépara entre ses trois fils, Georges Hubert, Philippe et Wilfrid.



940, Route 133

Originellement construite en bois, petite maison à deux étages, toiture à deux versants et une galerie décore les deux côtés de la maison.

En 1877, cette demeure appartenait à J.B. Simard, qui la vendit à Charles Hormidas Thimineur. Par la suite, elle fut vendue successivement à Georges Hubert, Albert Émile, Charles-Émile Thimineur et en 1978 à « Les Entreprises Tanzag Ltée ».



Maison inhabitée près de Courtex

---

Quatre générations de Thimineur ont vécu dans cette maison.

On nous raconte qu'en janvier 1903, C.H. Thimineur l'acquit de Arthur Tremblay et qu'auparavant elle aurait appartenu à Alexis Boudreau et à François Lafond.

Le 7 janvier 1925, Charles-Hormidas Thimineur vend à Louis-Philippe Thimineur.

Le 19 janvier 1952, Louis-Philippe Thimineur vend à Maurice Hauteclocque.

Février 1956, Maurice Hauteclocque vend à Jean Courtex.

Aujourd'hui cette maison n'est plus habitée.



1084 Route 133

On nous raconte qu'originellement cette maison serait l'ancienne école de la montée Bullock qui aurait été déménagée sur ce terrain.

Cette maison aurait été achetée par Charles-Hormidas Thimineur d'un monsieur Lasnier et donné à son fils Wilfrid Thimineur qui y aurait élevé sa famille (Jeannette et Émile).

---

En 1958, Wilfrid Thimineur vend à Charles-Émile Thimineur

En 1978, Charles-Émile Thimineur vend à Nereo Gerald, propriétaire de « Les Entreprises Tanzag Ltée ».

Depuis plusieurs années, cette maison n'est plus habitée.

Qui n'a pas connu ou vu des photos signées « Thimineur ». Qui n'a pas rencontré un photographe « Thimineur ». Cette équipe était formée de Joseph, Wilfrid, Georges Hubert, Albina et bien entendu « Kodak ».

On se souvient aussi d'avoir vu ou entendu parler des Fourrures « Thimineur ». C'était un commerce familial qui a duré environ cinquante ans. Wilfrid en faisait l'élevage (renard, vison, chat sauvage). Georges Hubert et Albina s'occupaient de la transformation au 1831, rue Lasalle, à Montréal. Avec la compétition de la grande ville, les Thimineur doivent opter pour une spécialité. On choisit donc le renard. À cette époque, un collet se vendait de 50\$ à 75\$ et un renard complet de 125\$ à 150\$ et ce, à partir du renard noir jusqu'au platine.

M. Charles Hormidas Thimineur, pionnier de cette grande famille de Henryville, a été aussi maire et président du Comité des Citoyens du Centenaire de Henryville.

---

Originellement, cette petite maison de campagne était deux remises. Oui, deux remises réunies ensemble sont à la base de la construction. Cette affirmation se vérifie par les chevrons du sous-sol.

Son solage est en pierres des champs, ce qui certifie qu'elle existe depuis les années 1900. Son extérieur est maintenant recouvert d'aluminium; un perron et un auvent la décorent bien.

Cette résidence, depuis 1882, a toujours été la propriété de gens qui ont cultivé la ferme.

Entre 1882 et 1904, M. J.B. Simard, L.H. Trudeau et Louis Lemelin;  
1904 à 1917, Edmond Raymond;  
1917 à 1946, Omer Raymond;  
1946 à 1976, Laurent Comeau;  
1976 à aujourd'hui, Pierre Boudriau.

M. Laurent Comeau a été une des âmes dirigeantes de la Chorale de Henryville. De 1919 à 1932, il en a été un membre actif. Entre 1939 et 1979, il fut maître-chanteur; son épouse madame Clara Lafrance-Comeau, le seconda dans cette tâche. Elle fut organiste de 1963 à 1979.



1058, Route 133



1076, Route 133

Cette propriété, située à l'entrée du village, appartient à Thérèse Bélanger-Rainville. Cette résidence est de bois; la maison originale est, en partie à pignon, et repose sur un solage de pierres. Une allonge complète la propriété.

Nous ignorons qui a construit la résidence mais en 1917, nous apprenons que Joseph Bélanger s'en porte acquéreur, l'achetant de André Hébert, époux de Rosette Raymond et frère d'Arthur.

Nous remarquons les arbres qui l'entourent et son entrée en bois lui donne un attrait supplémentaire.



73, Route 133

L'histoire de ma maison selon les registres et les dossiers.

Dès 1881, il y avait une maison et des bâtisses érigées sur le lot 209 de la paroisse St-Georges d'Henryville.

Voici la liste des propriétaires qui s'y sont succédés:

Lucien Roy la céda à Jules Roy le 17 octobre 1881;

Jules Roy vend à Alma Murray le 21 mars 1891; et aussi une autre partie à Guillaume Dalpé le 29 mai 1903;

Guillaume Dalpé vend à Edmond Raymond le 8 mars 1907;

Edmond Raymond vend à Moïse Casavant le 20 avril 1910;

Moïse Casavant vend à Solyme Raymond le 20 novembre 1915;

Solyme Raymond vend à Léonard Choquette le 6 août 1938;

Léonard Choquette vend à Léo Choquette le 23 juin 1971.

Cette maison des années 1880 a été rénovée de façon significative. Au début, elle était en clapboard d'amiante, et aujourd'hui, l'extérieur est en clapboard d'aluminium. En plus, le solage de pierres des champs est recouvert de ciment. C'est une maison à deux étages comprenant dix pièces. Elle fut rénovée en 1958 à l'intérieur, la cuisine a été agrandie afin que ses résidents y soient confortables.

Depuis quarante-sept ans, cette maison loge la famille Choquette et le propriétaire actuel y habite avec ses enfants et cultive la ferme.

---



281, Route 133

Maison plus que centenaire car on relate sa construction vers le début des années 1800. Elle est entièrement structurée en bois rond équarri à la hache, élevée pièces sur pièces sans fondation, mais très solide et déménagée deux fois.

Son origine débute dans le rang de l'Église, sur la ferme aujourd'hui propriété de Gérard Hébert. Lors de l'achat de la ferme par Antonio Samson, la maison fut soulevée et mise d'aplomb sur un bon solage de pierres. En 1941, la maison et la ferme furent vendues à Denis Samson et en 1943, il déménagea la maison au village, à l'arrière de l'emplacement actuel du bureau de Gilles Hébert.

Plusieurs années plus tard, un nouveau propriétaire, Rosaire Dupuis, la déplaça sur le lot actuel, sur la route 133. Il y fit certaines transformations dans le style canadien, deux étages, intérieur rénové au complet et bien assise sur un bon solage. Il rêvait d'une demeure bien confortable; malheureusement il décéda accidentellement en 1971. Son épouse Mariette continua les travaux inachevés; une véranda et un solarium enlevés, l'extérieur recouvert de clapboard de vinyle, la façade en pierres.

Maintenant la famille Mariette et Réal Bousquet habite cette coquette résidence bien entretenue.



327, Route 133

Originellement, cette résidence était située où se trouve le garage actuel, elle était en papier brique et n'avait pas de solage.

Lorsque monsieur Oscar Dupuis habitait cette maison, elle comprenait au 1er étage, une cuisine, une grande salle et une chambre; le second étage consistait en deux chambres et un grenier au-dessus de la cuisine.

Quand la route fut élargie en 1948, monsieur Omer Dupuis dut déménager la maison. La partie qui comprenait la cuisine et le grenier fut déménagée pour servir de garage. Le reste de la maison fut agrandi pour devenir une très grande cuisine, un salon, une chambre à coucher, une dépense changée en cuisinette, une salle de bain ainsi qu'une entrée où les hommes se changeaient et serraient leurs vêtements de travail. Au second étage, on retrouvait, à cette époque, quatre chambres.

En 1975, le nouveau propriétaire, monsieur Gérard Caron, refait tout l'intérieur. Par la suite il fait un agrandissement pour le salon et le bureau.

En 1983, le gouvernement exige son déménagement cent pieds plus loin. Lors du déménagement, elle fut échappée, cela lui causa beaucoup de dommages intérieurs. Son aspect extérieur est maintenant bien amélioré. Un abri d'auto ainsi qu'une remise ont été ajoutés et le tout recouvert de clapboard d'aluminium.

Les propriétaires anciens et actuels furent:

- 14-02-1863 Julien Tremblay vend à Charles Roy, fils;
- 12-06-1886 Charles Roy, fils vend à Arsène Poirier;
- 10-06-1895 Arsène Poirier vend à Edmond Dupuis;
- 23-10-1915 Edmond Dupuis vend à Oscar Dupuis;
- 12-12-1945 Oscar Dupuis vend à Omer Dupuis;
- 08-04-1970 Omer Dupuis vend à Armand Meunier;
- 10-11-1970 Armand Meunier vend à Pierre Demers;
- 10-06-1975 Pierre Demers vend à Gérard Caron.

---

1883 janvier 19, Charles Roy occupe la maison;  
1916, avril 12, Oscar Dupuis;  
1926, mai 29, Émile Dupuis;  
1959, novembre 28, Georges Dupuis.

Aujourd'hui, cette maison appartient à Émile Vincent.

Une maison de bois, sur l'ancienne route 7, qui a hébergé trois générations de Dupuis, et même quatre puisque Robert y habita une certaine période de temps.

De nombreux descendants Dupuis ont donc vu le jour dans cette résidence et ont, par la suite, apporté leur apport à la vie d'Henryville.



351, Route 133

---

Cette résidence fut construite, vers les années 1800, sur l'emplacement situé entre l'ancienne école et la propriété Bélanger sur la route 133; durant près de 50 ans, elle servit d'entrepôt pour machineries et grains. En 1889, André Raymond vend à Charles Bélanger et en 1919, son fils Alcide lui succède; vers 1948, elle fut déménagée à l'endroit actuel.

Aimé Lafrance, devenu propriétaire, commence les réparations nécessaires, intérieures et extérieures, pour y loger sa famille. La maison originale était en bois, pièces sur pièces, et le recouvrement extérieur en papier brique. En 1954, elle devint la propriété de Maurice Groulx qui continue les travaux en cours en apportant quelques changements et améliorations. En 1966, il construit un garage pour réparation d'autos et vente d'essence ce qui lui procure un travail régulier. En 1978, il vend à Bernard Lamothe qui continue le service au garage et habite la maison. Il la recouvre alors de clapboard d'aluminium et répare la galerie avant. En 1982, Christian Brais et Jocelyne Frégeau en prennent possession, le garage a été détruit par le feu en 1983. Il a cependant été rebâti mais n'est pas encore en opération.

Maison toujours bien propre, elle se ressent de ses nombreuses années d'existence, mais fait encore honneur aux « anciennes » de son âge.



425, Route 133



481, Route 133

Grosse maison des années 1880, à deux étages, le toit à deux versants dont un horizontal et l'autre vertical; maison de bois à l'origine et aujourd'hui recouverte de clapboard de bois. Une véranda a été ajoutée. L'intérieur a été rénové, tout en gardant le style original de la maison.

Voici la liste des noms des propriétaires de la maison :

- 1881 Edouard Rodden vend à John Ryan;
- 1896 Succession John Ryan à Margaret, Alice et Adeline Ryan;
- 1904 Celles-ci vendent à Rose McGuinn;
- 1911 Rose McGuinn, épouse d'Adolphis Ryan, par testament vend à Emma E. Ryan;
- 1915 Emma E. Ryan vend à Theresa Agnès Ryan;
- 1935 Robert Wilfrid Ryan vend à Patrick Hennigan;
- 1937 Arsène Dupuis achète;
- 1937 Arsène Dupuis vend à son fils, Vanutelli Dupuis;
- 1972 Succession Vanutelli Dupuis vend à Egin Biédert;
- 1975 Egin Biédert vend à Michel Desbiens;
- 1981 Michel Desbiens vend à Jean-Denis Bonneville.

Fait remarquable, deux familles ont habité cette résidence durant de longues années : la famille Ryan durant 54 ans et la famille Dupuis durant 35 ans.

---



491, Route 133

Maison du style de l'époque, à deux étages avec toit à deux versants; construite en bois rond, pièces sur pièces, recouverte de bardeaux de cèdre, sans fondation véritable. Elle était située autrefois à l'emplacement actuel de la Caisse Populaire; elle fut déménagée, en 1962, dans le rang St-Jean, (route 133), sur un terrain appartenant à Denis Dupuis.

Avant son déménagement, elle a appartenu à Léon Fortin, boucherie et abattoir, à Charles Hébert, cordonnier; à madame Rose Hébert-Éthier.

En 1963, les travaux de réparations débutaient; l'intérieur rénové entièrement, une petite allonge à l'arrière. Peu après, Vanutelli Dupuis l'achète et vécut quelques années avec son épouse et deux enfants aux études; alors un solarium à l'avant et un garage furent ajoutés.

En 1978, les tuteurs testamentaires décident de vendre la maison à Uldéric Gauthier, ancien mineur de l'Abitibi qui, en 1980, frappé par la paralysie, fut obligé de revendre.

C'est ainsi que Daniel Archambault est devenu propriétaire et vit à cet endroit avec son épouse et trois enfants.



509, Route 133

Cette maison en bois naturel, aujourd'hui peinte en blanc, fut construite par monsieur Arthur Deland pour monsieur Wilfrid Ryan, il y a bien des années.

Maison de sept pièces, un toit plat, à deux étages et une petite véranda en avant; elle fut vendue par madame W. Ryan à monsieur André Bigot qui en est encore propriétaire.

Malheureusement, nous ne connaissons pas d'autres détails sur cette propriété.



545, Route 133

Nous retrouvons sur la route 133, sur la propriété de J.L. Brunelle, une petite bâtisse de bois, qui aurait été construite vers les années 1830.

C'était la première école de la route 133, dans la courbe Dupuis. Cette école fut déménagée à l'endroit actuel lors de la construction du nouveau local.

Cette bâtisse sert maintenant de remise. Surveillez lorsque vous vous dirigez vers St-Jean et vous remarquerez alors ses fenêtres et sa construction.



545, Route 133

Maison en bois, toit à croupe, construite aux environs de 1884.

Voici la liste des propriétaires:

30 septembre 1884, Louis Alexis Demers y habite;

12 décembre 1890, vente par Marie Goyette, vve de A.L. Demers à J.-Bte Deslauriers;

13 novembre 1893, Dame Cézarie Samoisette, vve de Prudent Deslauriers, donne et cède à son fils Romuald Deslauriers, le lot 256;

23 juin 1914, Louise Tremblay, vve de Romuald Deslauriers, vend à Edouard Choquette;

17 septembre 1917, Edouard Choquette vend à Arthur Raymond en 1939.  
A. Raymond construit un deuxième étage tel que vu aujourd'hui;

9 mai 1955, Arthur Raymond vend à son fils L.M. Raymond;

30 avril 1970, Louis-Marie Raymond vend à Jean-Louis Brunelle, domicilié à Sabrevois et propriétaire actuel.

M. et Mme Létourneau, locataires, y habitent présentement.

---

La maison de monsieur Joseph Choquette a été construite vers 1898; petite maison de bois, à pignon avec solage de pierres. Monsieur Choquette et sa femme, Marie-Henriette Barry, ont demeuré dans le haut du hangar pendant qu'ils travaillaient eux-mêmes à la construction.

Edouard, aux environs de 1942, l'acheta de son père. Il y résida avec sa nombreuse famille une vingtaine d'années; il la vendit par la suite à son fils Roger, qui après quinze ans la vendit à son tour à monsieur Fritz Maduz.

La maison est toujours la même sauf une vitrine qui a été remplacée.

Edouard est le père de Léonard et de Bruno, un enfant d'Henryville dont la renommée n'est plus à faire puisqu'il a été maire de St-Jean-sur-Richelieu pendant dix ans. Après trente-cinq ans de service, dont vingt-cinq ans comme principal à la même école et à la demande des comités de parents, l'école Forget est devenue l'école « Bruno Choquette ».



607, Route 133

---

Cette maison a été construite aux environs de 1890. Construite en briques, elle a conservé son cachet original.

1913 Marcel Foisy y habitait;

1913 Philippe Lanoue s'en porte acquéreur;

1949 Joseph Rondelet achète;

1960 August Peeters y vit depuis cette date.

Louis Philippe Lanoue, époux de Jacqueline Lamoureux, est né dans cette demeure. Il y vécut jusqu'en 1929 et y revint par la suite entre 1947 et 1949.



631, Route 133



681, Route 133

Nous avons une autre résidence de bois, comme il en existe partout dans nos régions.

- 25-08-1880 Julien Boivin vend à Michaël Barry
- 07-07-1881 Michaël Barry vend à Cléophile Ste-Marie
- 02-10-1886 Décès Cléophile Ste-Marie - Delphine Lanoue  
Locataire Israël Boucher jusqu'au 24-03-1915
- 24-03-1915 Delphine Lanoue vend à Léon Raymond
- 12-09-1922 Léon Raymond vend à Edmond Raymond
- 29-09-1938 Edmond Raymond vend à Jean-Marie Raymond
- 04-12-1951 Jean-Marie Raymond vend à René Charbonneau
- 21-08-1954 René Charbonneau vend à August Peeters
- 21-07-1967 August Peeters vend à Joseph Peeters
- 29-08-1967 Joseph Peeters vend à August Peeters
- 16-09-1968 August Peeters vend à René Walaszczyk

Les arbres entourant la résidence ont été plantés par René Charbonneau, dans les années 1950.

La maison a été rénovée à l'intérieur et relevée de deux pieds par René Charbonneau en 1952. L'extérieur a été refait en 1973 et un agrandissement complété en 1975 par René Walaszczyk.

Une belle ferme longeant la route 133.

---



1459, Route 133

Cette maison des années 1880, en planches de bois, originellement comprenait cinq pièces. Elle a depuis subi plusieurs transformations et a été rénovée suivant les goûts et les besoins des propriétaires-occupants dont voici la liste:

1892 Joseph Chicoine vend à Simon Giroux;

1900 30 mars, monsieur François Lafond en fit l'acquisition;

1904 François Lafond vend à Ovila Rathé;

1938 Ovila Rathé vend à Arthur Rathé;

1952 Anne Fortin-Rathé, épouse de Arthur, vend à Maurice Patenaude, fils de Michel. Celui-ci remonta la maison sur fondations de ciment, probablement à cause de la route qui avait été refaite. Le plafond de la cuisine principale possède encore des poutres apparentes équarries à la hache. Ont été ajoutées: une cuisine, une chambre et une salle de bain.

C'est maintenant une maison de huit pièces, qui appartient à Léon-Maurice Hautecloque depuis 1960, et en est toujours le propriétaire.

---

Lot 333, à l'origine lot #14, 3e concession de la Seigneurie de Noyan. Cette maison fut construite en bois, vers 1860, et appartenait à Henry C. Warner jusqu'en 1878 alors que Jérémie Laporte, cultivateur, lui succéda.

En 1900, Joseph Alcide L'Écuyer (gardien de section de chemin de fer) en prit possession pour un an seulement. Il vendit alors à Idola Rathé, qui demeura propriétaire jusqu'en 1947, époque où M. Arthur Raymond, rentier, devint le nouvel acquéreur jusqu'à son décès.

Le 27 mars 1963, la succession désigne Alfreda Raymond et Yvonne Raymond-Couture propriétaires. Certaines modifications furent apportées au fil des ans. Par exemple, avant 1957, la maison possédait un toit à pignon et le revêtement était en bois; par la suite, une toiture carrée fut érigée et le revêtement remplacé par du papier brique.

Ce n'est qu'en 1978 que de nouvelles modifications apparurent. Le papier brique fut remplacé par du clapboard d'aluminium, de même qu'un agrandissement favorable à la famille devenue plus nombreuse. L'extérieur est agréable à admirer et l'intérieur très accueillant.



190, rue Champagnat

---

Cette maison est aujourd'hui la propriété de monsieur Léo Fortin depuis 1976. Depuis 1910, elle a été occupée par les familles Rathé; tout d'abord Calixte et Joseph, ensuite Aimé, ses soeurs Malvina, Olivine, Laura et leur neveu Louis.

En 1972, Gaston, fils de Louis, achète la maison. Très peu de transformations depuis son origine si ce n'est, qu'au début, elle était en bois; ensuite un recouvrement de papier brique et tout dernièrement en aluminium. Elle est propre et bien entretenue. Les résidents sont bien accueillis dans notre village.



202, rue Champagnat



214, rue Champagnat

Cette maison était située, jusqu'en 1948, dans le rang St-Jean (route 133) à l'endroit où madame Frans Wuytz demeure actuellement (près de la Sonic). Il est intéressant de noter, qu'à l'origine, cette maison était une cabane à sucre. Vers 1914, lors de la première guerre mondiale, le docteur Théodore Phénix acheta l'érablière et transforma cette cabane en maison habitable, laquelle fut donnée à son fils Charles dans le but d'obtenir une exemption d'aller à la guerre.

Vers la fin de la guerre, en 1918, monsieur Phénix la vendit à Vincent Fréreau. Cette résidence, toujours dans le rang St-Jean, fut déménagée à l'emplacement actuel, et érigée sur une portion de terrain acquise de Laura Rathé en 1948 par Vincent Fréreau.

En 1957, son fils Clovis en devint l'acquéreur et en 1963, ce fut Germain Hébert qui entreprit quelques modifications importantes, entre autres, le recouvrement extérieur en clapboard d'aluminium, retouchée et réparée un peu partout.

En 1975, Marc Barry se retrouva propriétaire; lui-même fit plusieurs changements pour l'apparence nouvelle, les fenêtres changées pour des vitrines et la galerie avant garnie de fer forgé; tout pour la conserver en bonne condition.

Le nouveau et l'ancien se marient bien si l'on sait en faire la liaison.

---



218, rue Champagnat

Depuis 1891, date de l'enregistrement des premiers actes sur ce lot situé sur la rue Champagnat, autrefois rue St-André, les acquéreurs se sont succédés soit: monsieur Landry, Malvina L'Écuyer et John O'Connor.

En 1915, Alfred Rathé, propriétaire, y vécut avec sa famille jusqu'en 1919 alors que cette propriété fut acquise par J.B. Auclair.

Cette maison fut construite en bois et peu de modifications y sont apportées. Après l'achat par Maxime Frégeau en 1944, un garage et un solarium furent ajoutés. L'intérieur est demeuré le même avec les soliveaux visibles.

Pierre Auclair a tenu cordonnerie plusieurs années et son épouse, Albertine Duff, une artisane de qualité, bien-aimée de tous et surnommée « mémère Mathieu » y vécut jusqu'à son remariage avec Philippe Mathieu.

Aujourd'hui le nouveau propriétaire est Daniel Thimineur. Aucun changement à l'extérieur; l'intérieur a une nouvelle apparence avec d'autres divisions et matériel requis pour le meilleur confort possible.

Chaque coin de terre a son histoire bien particulière qu'il faut essayer de découvrir.



179, rue Champagnat

Cette propriété enregistrée depuis 1881 et comprenant les lots 378 et 379 qui s'étendaient du Rang des Côtes jusqu'au chemin de fer.

Elle fut libérée de la rente de la « Seigneurie de Noyan » en 1882, par le paiement total du capital représentant ces rentes.

En 1882, le propriétaire du temps, l'abbé St-Aubin décédé en 1892, lègue à sa nièce Marie St-Aubin ce lot 378 avec jouissance pour sa vie durant.

En 1904, madame Rose-Délina Bourdeau, veuve de Joseph F. Meunier, devint propriétaire pour un an seulement. Elle vend alors à Edmond Mathieu, qui décède en 1925. Madame veuve Eva Lemieux, son épouse, y demeura avec ses enfants.

Cette maison fut pendant plusieurs années un local propice au central de téléphone de la région. En 1937, Cécile et Marie-Blanche Mathieu deviennent propriétaires. Albert Grégoire, époux de Cécile Mathieu, effectue les premières rénovations.

Cette demeure possède toujours le même style, l'extérieur est en clapboard de bois peinturé. L'intérieur a été modernisé et un grand solarium et une cuisine ont été ajoutés.

En 1964, A. Grégoire vend à Noël Bernard, qui y aménagea un restaurant dans la partie avant, comprenant une salle à manger et une salle de billard et dans la partie arrière c'était la cuisine. De succulents repas y étaient servis. La fermeture du restaurant en 1980 occasionna de grands changements. Deux logis s'y retrouvent aujourd'hui.

M. et Mme Bernard demeurent toujours dans la même maison mais sur la rue Champagnat, l'entrée étant de ce côté. L'avant est occupé par un locataire.

Le recouvrement en clapboard d'aluminium, les fenêtres renouvelées et modernisées ainsi que l'agrandissement et la nouvelle toiture sont les changements apportés

Même style, meilleure apparence, le confort et la tranquillité y règnent après les jours mouvementés des années passées.

---

Plus que centenaire, cette maison construite vers 1878, appartenait à Alfred Cloutier, elle était sur une belle ferme de la route 133 vers St-Jean. En 1903, il en fait donation à Eugène Cloutier; celui-ci la revend à Oscar et Albert Grégoire.

En 1956, Émile Desgroseilliers achète la maison seulement et la déménage au village, sur la rue Champagnat, son site actuel. Sur la ferme, elle avait toujours été louée à des gens travaillant à la conserverie.

Originellement bâtie en planches de bois entretenues blanchies à la chaux, elle est maintenant recouverte de bardeaux d'amiante verte; le solage en blocs de briques et ciment, style de l'époque, deux étages.

L'intérieur a été tout refait à neuf, cuisine modernisée, salle de toilette et une galerie ont été ajoutées ainsi que le garage réparé.

C'est aujourd'hui la résidence de madame Tressey McCauliff-Desgroseilliers; elle est bien attachée à son « chez elle ». Elle vit seule, depuis le décès de son époux. Toujours souriante et accueillante, les gens lui plaisent et elle plaît à tout le monde.



189, rue Champagnat



197, rue Champagnat

Gilles Caron, son épouse Johanne Samson et leur fillette demeurent à cet endroit depuis 1981. Dès le début, Norbert Rathé fut propriétaire soit en 1883. Plus tard, jusqu'en 1919, quelques occupants se succédèrent. Georges Rathé vendit alors cette demeure à Philippe Mathieu et son épouse, Laura Cloutier. Ils y vécurent plusieurs années.

Vers 1953, lors d'un incendie chez O. Coupal et attisé par un vent violent, elle fut partiellement détruite.

C'est en 1978 que Béatrice Mathieu, devenue propriétaire lors du décès de son père Philippe, la revendit à Pierre Laroche et depuis 1981, Johanne Samson-Caron en est propriétaire.

La résidence originale, construite en bois à toit en pignon (1½ étage), nécessita quelques modifications pour le confort et le bien-être de ses occupants.



312, rang de l'Église

Construite aux environs de 1877, les propriétaires de cette maison furent :

13 janvier 1877 Pierre Samson vend à Étienne Birs, dit Desmar-teaux;

6 mai 1890 Étienne Birs vend aux frères Lafond;

24 septembre 1925 Charles Hébert en devient propriétaire;

7 avril 1938 Charles Hébert vend à Emery Ménard;

11 août 1958 Emery Ménard vend à Germain Meunier.

Depuis cet achat, monsieur Meunier a fait plusieurs transforma-tions. La maison originalement était en bois; maintenant, elle est en clapboard d'amiante, le solage est fait en pierres des champs et les murs sont pièces sur pièces. Ils y ont ajouté une cuisine, une salle de couture, une salle de bain.

Au moment de l'achat par monsieur Meunier, la maison était inhabitée depuis plusieurs années; il n'y avait pas de division dans la maison. Le carré était vaste, pas d'eau, pas de toilette, pas d'électricité.

Tout l'intérieur a donc été aménagé pour répondre aux besoins de ses résidents. C'est une jolie petite maison du rang de l'Église surnommé « la montée des Gratteux », à deux étages, de huit appartements.

Germain Meunier et Eugénie Hébert-Meunier y vivent encore, même après le départ de leurs cinq filles.

Ils sont les parents de Micheline Meunier-Giguère, vice-présidente du Comité des Fêtes Henryville 1985 Inc.

---



404, rang de l'Église

Dès 1879, ce lopin de terre appartenait à la famille Coupal. Amable Coupal, grand-père originaire de St-Jacques-le-Mineur, arrivait pour acheter une ferme dans le rang de l'Église, soit le lot 395. Son fils, Arcade, pionnier de la paroisse, vit le jour dans cette maison et y passa sa jeunesse et ses premières années de mariage avec son épouse Anglore Larocque. Au décès de son père, il devint co-proprétaire avec sa mère Sophie Demers. Les lots adjacents étant aussi la même propriété, ils furent divisés à ses frères Jacques, Denis et Théodule.

Maison de bois, solage en pierres des champs, pièces sur pièces, étoupe entre les murs pour isolation, cave trois pieds de hauteur. Bien modeste, construction simple, style du temps ancien. Vers 1906, Arcade Coupal vient demeurer au village et il confia cette ferme à des locataires jusqu'en 1920, alors qu'il vend à Adélarde Samson. De 1939 à 1968, Germain Samson le nouvel acquéreur, effectua les réparations jugées nécessaires; un recouvrement de papier brique remplace le bois. Denis Samson lui succéda et s'occupa de la culture de la terre.

En 1974, Alain Désilets en prit possession et y habite depuis 10 ans avec son épouse Louise et ses deux enfants. Quelques rénovations, les fenêtres renouvelées, une remise enlevée, une allonge d'environ 10 x 22, cuisine plus moderne, entrée neuve par en arrière, le recouvrement extérieur est en tôle peinte beige moyen.

Potier d'expérience, Alain Désilets exploite un commerce d'artisanat; son atelier est indépendant de la maison et il vend de très belles pièces.

L'aspect de cette demeure est toujours typiquement ancien, les nouveaux résidents semblent s'y plaire et surtout apprécier la valeur de ce « chef d'oeuvre » de nos ancêtres. La descendance de la famille « Coupal » est heureuse de revivre en souvenirs ces exploits marquant l'habileté et le courage de ses chers disparus.

---

---

Cette maison construite, il y a environ cent ans, se décrit comme suit : solage en pierres des champs, maison carrée, pièces sur pièces, extérieur en briques. Elle a été rénovée à l'intérieur de façon significative dont l'agrandissement d'une cuisine et d'une salle de bain à l'arrière.

À noter: Denise Campbell, propriétaire aujourd'hui, se spécialise dans l'élevage de veaux de grain.

Voici la liste des noms de ceux qui ont été propriétaires de cette maison:

En 1891-14 mai, L.H. Trudeau vend à Téléphore Larocque.

En 1926-9 septembre, Téléphore Larocque vend à Premias Grégoire, fils.

En 1954-11 février, Premias Grégoire fils, vend à Bernard Loiselle.

En 1962-25 août, Bernard Loiselle vend à Jacques Gauvreau.

En 1978-20 février, Jacques Gauvreau vend à Nicole Archambault.

En 1978 mai, Nicole Archambault vend à Camille Thonon.

En 1981-10 mai, Camille Thonon vend à Paul Lavoie.

En 1984-24 février, Paul Lavoie vend à Denise Campbell.



450, rang de l'Église

---

Maison à deux étages, style canadien, construite dans les années 1875. Originellement en bois, mais aujourd'hui en briques, cette dernière repose sur un solage en pierres des champs.

Cette maison est la propriété de la famille Rainville depuis quarante-huit ans. Aujourd'hui, personne ne l'occupe, mais elle représente une richesse architecturale.



564, rang de l'Église

Voici la liste des propriétaires anciens et actuels de cette maison :

- 1879 Céline Denise Laporte vend à David Denis Laporte;
- 1895 Vente à Narcisse Demers;
- 1895 Narcisse Demers vend à Toussaint St-Aubin, le « curé »;
- 1897 Toussaint St-Aubin vend à André Lestage;
- 1913 André Lestage, par donation, transmet à Sylver Lestage;
- 1937 Sylver Lestage vend à Émile Rainville;
- 1969 Succession E. Rainville à son fils André.

---

Les noms sous-mentionnés ont été propriétaires de cette maison :

Monsieur Morin a vendu à Aimé Dupuis en 1932.

Monsieur Aimé Dupuis a vendu à Raoul Dupuis et celui-ci vendit à Réal Latulippe en mai 1969, et y demeure présentement avec sa famille.



610, rang de l'Église

Nous retrouvons encore une fois, une maison de bois typique de nos paroisses. Un galerie entoure trois côtés de la résidence.

Les Latulippe ont su lui préserver son aspect chaleureux; de beaux arbres y ajoutent une note de gaieté et un grand terrain permet à ses résidents de profiter des beaux jours.



636, rang de l'Église

Maison construite aux environs de 1874; en briques originairement sans rénovation importante.

Voici la liste des premiers propriétaires de ces lots 387-388.

1874 juillet-10, Edward Roddin vend à Moïse Cyr;  
1875 mars-30, J.B. St-Aubin vend à Moïse Cyr;  
1880 mars-20, Joseph Dussault vend à Moïse Cyr;  
1881 décembre-5, J.B.S. Auclair vend à Moïse Cyr;  
1886 octobre-26, Edouard Roddin vend à Moïse Cyr;  
1891 août-18, Moïse Cyr vend à M. E.H. Paré;  
1903 septembre-17, André Lestage vend à Hormidas Paré;  
1903 septembre-17, Hormidas Paré vend à Hercule Dupuis;  
1903 septembre-17, André Lestage vend à Hercule Dupuis;  
1909 mars-11, Angéline Paré vend à Hercule Dupuis;  
1909 avril-28, Angéline Paré vend à Hormidas Paré;  
1923 juin-6, Angéline Paré vend à Hormidas Paré;  
1923 juin-6, Marie Perron, veuve de H. Paré, vend à Eugène A. Roy;  
1966 décembre 13, Eugène A. Roy vend à Paul Daudelin.

M. et Mme Paul Daudelin, propriétaires, demeurent toujours dans cette résidence.

Cette maison a su garder son cachet authentique et de superbes arbres couvrent de leur ombre la vie de ces familles.



698, rang de l'Église

On nous raconte que:

Cette jolie propriété existerait depuis très longtemps mais malheureusement, peu de détails précis nous parviennent. Dès 1880, elle était la propriété du Rév. Toussaint St-Aubin.

Plusieurs propriétaires sont retrouvés dans les archives: Edouard Roddin, Moïse Cyr, M. E.H. Paré, Hercule Dupuis, Raoul Dupuis (laitier à Henryville), la famille Thomas Hardy, Armin Rohm et Huser & Fils Enr., et récemment Johanne Vincent et André Clouâtre.

Une ferme de belle allure, de beaux champs, un troupeau de vaches paisant calmement nous accueillent lors de nos randonnées dans nos campagnes.

---

Construite aux environs de 1902, toute de planches de bois. Elle fut rénovée de façon significative. En 1955, un deuxième étage a été ajouté à la bâtisse dont le toit a été endommagé par le feu. Un toit plat est construit, l'ancien étant en pignon. En 1963, Normand Coupal recouvre de stucco la partie avant. En 1962, une pièce a été rajoutée d'une grandeur de 12 x 20 pieds.

Elle a été déménagée deux fois. La première fois, installée à côté du chemin de fer d'Henryville, elle fut déménagée sur la rue St-Jean à côté du magasin O. Coupal Inc.; la deuxième fois, elle fut déménagée de la rue St-Jean sur un lot appartenant à la Cie O. Coupal dans le rang de l'Église.

Voici les noms des anciens propriétaires de la maison et du terrain avant déménagement:

Edmond Mathieu, propriétaire de la maison;

Oscar Grégoire;

Albert Grégoire;

Armand Boutin;

Jean-Paul Girard;

Alvarès Girard;

Marvin Smith vend le terrain à Raoul Dupuis, le 15 mai 1968;

Raoul Dupuis vend le terrain à O. Coupal Inc., le 31 octobre 1972;

O. Coupal Inc. vend à Robert Lemieux qui y réside avec sa famille depuis le 6 juin 1978.



774, rang de l'Église

---

En 1945, Louis Rathé a acheté un terrain de Ch. Henri Tougas pour y transporter une école anglaise de Clarenceville qui était déjà très ancienne.

Comme la maison était vaste et que les plafonds étaient de dix pieds, des rénovations ont été effectuées de façon significative. Les plafonds ont été abaissés à huit pieds. Une cuisine et un garage ont été ajoutés. Elle contient dix appartements.

La famille Louis Rathé y demeure depuis trente-neuf ans. Madame Rathé (Alice Lamarre) y vit encore seule à quatre-vingt-trois ans et est très active. On la voit circuler dans le village ayant un bon mot pour chacun.



788, rang de l'Église



790, rang de l'Église

Cette maison située originairement au rang des Côtes, appartenait à Donald Miller. Elle a été déménagée par Fred Fallum aux environs de 1945 sur un terrain appartenant à Chs-Henri Tougas mais vendue par la suite à Joséphat Hébert.

Avec de grandes transformations, elle a été convertie en quatre logis. Aujourd'hui, monsieur Paul Fournier, propriétaire, l'habite ainsi que ses locataires.



615, rang de l'Église

Cette maison de bois, à pignon a été rénovée en 1921; elle est maintenant carrée et recouverte de clapboard d'aluminium.

Les occupants du début de cette résidence sont les suivants :

Elle fut vendue par J. Deus Coupal à Auguste Girard, le 3 juillet 1907.

Auguste Girard vendit ensuite à Alfred Dupuis, le 22 avril 1911.

Le 1er avril 1951, Alfred Dupuis vend à Bernard Dupuis, son petit-fils, qui y demeure présentement.

---

En 1900, cette maison appartenait à madame Alestre et était alors située au rang des Côtes. Elle fut par la suite vendue à monsieur Léopold St-Aubin. Après le décès de son épouse, celui-ci vendit à monsieur Conrad Archambault, qui cède cette propriété, à son tour, à Gilles Raymond.

Celui-ci enleva l'étage du haut, la déménagea et fit plusieurs transformations pour aménager au 769, rang de l'Église la maison de sa petite famille.



769, rang de l'Église



152, rue de l'Église

Cette maison, construite à la fin des années 1890 par Noël Brosseau, était une très belle maison de l'époque. Nous avons de magnifiques photos de cette propriété de style canadien à deux étages en brique de sept pièces.

Le solage est de pierres des champs. Les poteaux des galeries étaient tournés et garnis de frisettes. Une haie de lilas délimitait le terrain, d'où lui vient le nom de « Villa des Lilas » que l'on peut lire encore aujourd'hui gravé dans le trottoir avant.

Voici les personnages qui ont été propriétaires de cette maison:

- Monsieur Noël Brosseau, juge de paix;
- 1913 Monsieur Edouard Brosseau, marchand et maître de poste et père de Roland Brosseau, qui nous a beaucoup aidés avec ses souvenirs;
- 1930 Rév. Auguste Bernier, prêtre missionnaire en Alberta qui, à sa retraite, était aumônier au Couvent de la Présentation de Marie de la paroisse d'Henryville et a fini ses jours dans cette maison;
- 1969 Mlle Laurette St-Aubin à Jacques St-Aubin, propriétaire actuel;

On se souvient aussi de Camille et Joseph St-Aubin qui ont aussi joui de cette propriété.

Que de gens rêvent d'une si belle propriété, sise dans un si beau village.

---



160, rue de l'Église

Le Castel d'Henryville, autrefois le Couvent des Religieuses de la Présentation de Marie, construit en 1862, est maintenant un centre d'accueil pour personnes âgées. Il fut complètement rénové à l'intérieur vers 1977. L'extérieur n'a subi aucune modification depuis sa construction. Les murs bâtis en pierres et briques, et la fondation est faite en pierres des champs.

L'intérieur modifié, les soliveaux consistaient alors en coupe 1/2 arbre et aujourd'hui ne sont plus visibles. Les divisions sont de métal recouvert de gyproc à fer; de grands corridors divisent les chambres de chaque côté, avec un système d'alarme partout, des salles de bain modernes, salle de séjour coquette.

La chapelle a repris sa beauté première. Les pensionnaires sont favorisés du service religieux plusieurs fois par semaine. Les grandes galeries avant et arrière permettent aux personnes résidentes de sortir en sécurité et de profiter de l'air pur et du soleil réconfortant.

Ce monument historique a accueilli, au fil des ans, de nombreuses personnes qui y vécurent des heures agréables dans un milieu enchanteur.



117, rue de l'Église

Vers 1880, cette maison existait et était située sur un terrain dans le rang St-Jean (route 133) à quelques milles du village.

Vers 1895, elle fut déménagée sur son emplacement actuel par le docteur Romuald Tassé. La construction de style victorien avec ses galeries sur trois côtés, son toit mansarde et ses murs pièces sur pièces recouverts en stucco. Elle ne passe jamais inaperçue.

En 1900, Charles-Eugène Tassé en était le propriétaire, la famille entière vécut sa jeunesse à cet endroit. Après des années d'études supérieures, chacun prit la direction de son choix : soit instituteur, médecin, infirmière ou autre profession.

Une fille, Charlotte, est la co-fondatrice de l'Institut Albert Prévost. Elle passa sa vie à travailler pour le bien-être de personnes ayant besoin de soutien physique et moral. Elle aimait beaucoup revenir se reposer dans cette maison ancestrale si bien que lors de l'achat par Jean-Pierre Gadoury, il dut inclure dans son contrat que Charlotte Tassé se réservait le privilège d'y séjourner au moins deux semaines par année, surtout l'été.

Un beau cercle fleuri au milieu du parterre embellit le décor. On nous rapporte que 90% de la population de Henryville ont des photos de mariage prises sur ce terrain.

Rénovée de façon importante, tous les murs intérieurs ont été refaits tout en gardant le style original. Une tourelle ajoutée à la partie arrière date de la même époque, une réalisation dont monsieur Gadoury peut être fier. Il a muri l'idée de cette tourelle après l'avoir vue lors d'un voyage à Dawson City, au Yukon.

Très belle résidence, moderne et antique à la fois, elle fait partie de la collection importante des maisons plus que centenaires.

---

---

Mignonne petite maison de bois des années 1900. En 1935, elle appartenait à monsieur Joseph Leclair. En 1964, elle devint la propriété de Irène Leclair, par la suite à Jean-Paul Nadon et maintenant de Paul Mercier.

Tous se rappellent être allés porter leurs économies dans cette petite demeure puisque de 1937 à 1967, c'était le local occupé par la Caisse Populaire.



143, rue de l'Église

Rappelons-nous que monsieur Joseph Leclair a été secrétaire-gérant de la Caisse Populaire de 1937 à 1939 et que sa fille, Irène Piédalue, lui succéda de 1939 à 1967.

Cette maison a toujours su garder son cachet d'antan. Que de confidences ces murs discrets ont su préserver.

---

D'après les enregistrements, cette maison existait en 1887. En 1901, Théophile Morin, propriétaire, vend à Joseph Clément et dès la fin de l'année, elle devient la propriété de John O'Connor vivant avec sa soeur Brigitte.

En 1918, il en fait donation à Henri Dupuis qui demeura avec sa famille dans un deuxième logis. Il y aménagea un appartement pour y installer le « central » de téléphone rural.

En 1923, il vend à Maxime Moreau qui la garda jusqu'en 1935 alors que Albina Larocque est devenue propriétaire et, par la suite, l'a transmise à son époux, Léandre Robichaud, qui entreprit des rénovations importantes après son remariage. Peintre, sculpteur renommé, il vit à cet endroit avec son épouse depuis 37 ans entouré de chefs-d'oeuvres qu'il a conçus.

Tout en conservant le style canadien, l'intérieur a été refait à neuf. Une annexe a été ajoutée à la maison originale. Elle est maintenant de brique et stucco avec couverture en charnue.

L'extérieur est orné de garnitures spéciales. Monsieur Robichaud aime beaucoup les animaux. Deux lions modelés en ciment ornent la porte d'entrée, un castor peinturé dans une lucarne ainsi qu'un « pic bois » soutient le numéro civique.

Décorée et entretenue avec goût, cette maison bien située près de l'église, demeure malgré les ans, un précieux souvenir à conserver.



145, rue de l'Église

---

Construit en 1853, l'Évêque de St-Hyacinthe bénit le nouveau presbytère le 29 juin 1854. Cette résidence fut bâtie sur le terrain de la vieille chapelle.

L'architecture du presbytère reflète le style typique du 19<sup>e</sup> siècle. Un joli trottoir de bois conduisait à cette demeure, à laquelle on accédait par une galerie qui la longeait sur deux façades. Le presbytère en pierres des champs, avait des jalousies à deux sections échangées pour des volets traditionnels qui malheureusement n'existent plus aujourd'hui. Les rampes d'escalier originales étaient en bois adroitement travaillées et maintenant en fer forgé.



159, rue de l'Église

Le toit à quatre versants, originairement en bardeaux de cèdre recouverts d'huile de lin, est maintenant en tôle de zinc. La façade fut améliorée en 1964; on lui enleva le mortier qui recouvrait les pierres naturelles.

Selon nos renseignements, l'intérieur de cette demeure n'a pas subi de transformation.

Voici une anecdote se rattachant à l'histoire du presbytère. Le capitaine Luc Fortin, pour cause politique, fut caché pendant plus de trois mois dans le grenier du presbytère; nul ne savait qu'il y était, sauf le curé Perrault.



153, rue de l'Église

Le neuf août 1846, une assemblée des paroissiens de St-Georges d'Henryville fut tenue sous la présidence de Jean-Baptiste Brouillette, 4<sup>e</sup> curé de la paroisse. Assistèrent à cette assemblée, messieurs Joseph Gariépy, J.-B. Létourneau, marguilliers du temps, Moïse Girard, Luc Fortin, J.-B. Simard, F.-X. Darche, J.-B. Méthé, David Cyr, Michel Campbell, anciens marguilliers, et Charles Roy, paroissien. À cette assemblée, ils décidèrent de la construction, avec la permission de l'évêque de Montréal, d'une nouvelle église qui devrait être terminée pour y célébrer la messe de minuit de Noël 1847.

Le 23 janvier 1848, Augustin Leblanc obtint le contrat pour faire les planchers et les bancs du jubé et des galeries latérales, les deux escaliers, la balustrade du choeur pour 225 livres. (Monnaie de l'époque)

Voici la description de l'église faite le 17 septembre 1850 par le nouveau curé, monsieur Toussaint St-Aubin, 7<sup>e</sup> curé de la paroisse. Une église en pierres des champs avec le devant et les coins en pierres de taille, de 120 pieds de longueur, 55 de largeur et 40 de hauteur, contenant un jubé, deux galeries latérales, des bancs inachevés, la voûte en construction, les enduits non tirés, un vieil autel temporaire, la balustrade posée, les stalles encore à faire, une vieille chaire aussi inachevée. Sur l'église, un clocher à deux lanternes non achevé. Une sacristie à deux étages de 30 pieds sur 24. En bas, se trouvaient une petite boîte servant de fonds baptismaux, une chaise avec deux grilles, un poêle et deux bancs. En haut, un petit autel pour la messe sur semaine ainsi que le nécessaire pour célébrer les offices religieux. Dans le clocher se trouvait une cloche de 400 livres bénite le 13 juin 1837.

---

---

Le 6 novembre 1850, il fut décidé à l'unanimité de défaire les galeries latérales, de baisser le jubé et d'en construire un autre par-dessus. Ce travail fut confié à Louis Leblanc.

Les paroissiens devaient fournir le bois pour chauffer les poêles de l'église. Il fut décidé, le 8 janvier 1874, de couvrir l'église et la sacristie en fer blanc au lieu du bardeau de bois.

Le 17 février 1864, la décision fut prise de faire le perron de l'église avec des marches en pierres de taille, et le 18 février 1866, de poser des seconds châssis en verre peint et de finir la peinture dans l'église et sa sacristie.

En 1899, Mgr Maxime Decelles, évêque de St-Hyacinthe, encourage les marguilliers à faire les travaux suivants: poser sur la couverture métallique existante de l'église et de la sacristie une nouvelle toiture en bois d'épinette blanche d'un pouce et quart d'épaisseur embouté, appuyée sur des pièces de bois de pin de deux pouces par deux pouces et demi, solidement clouées sur les chevrons. Sur cette toiture de bois, on posera, à la canadienne, avec clous galvanisés de la tôle galvanisée de première qualité #128.

Des travaux de réparation sont faits au clocher et au perron de l'église en 1914. De plus, on accorde un contrat de 500\$ pour réparer et peindre les corniches, les fenêtres, les portes à l'extérieur de l'église, y compris le clocher. Toutefois, la pension n'était pas incluse dans le prix.

Le premier orgue fut installé dans l'église en 1880, acheté de Eusèbe Brodeur pour 1800\$. En 1915, un nouvel orgue, sorti de la manufacture Casavant et Frère de St-Hyacinthe, remplace le premier. Toutefois, le buffet du vieil orgue est resté, mais agrandi de chaque côté. Le nouvel orgue commença à jouer à l'office du Samedi Saint et quelques jours après il fut béni par Mgr Alexis Xiste Bernard, évêque de St-Hyacinthe. Le soir même de la bénédiction, un concert d'une heure fut donné. Cet orgue coûte 2745\$.

Un agrandissement fut fait, en 1919, au jubé pour loger plus confortablement le chœur de chant.

Le 16 janvier 1922, le feu dans l'église! Le plancher de l'allée centrale autour des fournaies brûle. Heureusement, on éteint le feu. Il faut démolir et refaire une partie du plancher, acheter des fournaies neuves,

---

---

réparer les boiseries endommagées et les dégâts causés par l'eau et la fumée. Les dommages furent évalués par les assurances à 3802\$.

À la suite, une nouvelle cheminée, haute de 70 pieds, fut construite par P. Trahan de St-Jean au coût de 885\$, et on installa un nouveau système de chauffage, à l'eau chaude cette fois, au coût de 4000\$.

En 1927, c'est l'électrification. Alors un système d'éclairage électrique est installé dans l'église.

Messieurs les marguilliers et le curé Arthur Proulx décidèrent, en 1957, de recouvrir le plancher de l'église de tuiles, de renouveler les boiseries de la nef et d'y installer des bancs neufs fabriqués chez Casavant de St-Hyacinthe. En 1960, l'église fut dotée d'un chemin de croix neuf dont toutes les stations furent données par des paroissiens.

On aménage une sortie sur le côté gauche de l'église en 1968 et en même temps, on répare les portiques de la façade et on change les portes extérieures.

En 1972, un grand ménage est fait à l'intérieur de l'église. À l'occasion, deux petits jubés supérieurs au jubé de l'orgue sont enlevés et les peintures sont refaites à la grandeur de l'église et de la sacristie.

L'église actuelle, commencée en 1846, fut bénite solennellement le 20 janvier 1848 bien qu'inachevée. De fait, sa construction définitive fut échelonnée sur plusieurs années.

La voûte de l'église est ornée de riches sculptures faites à la main. Au fond du chœur se trouve une peinture italienne de St-Georges, patron de la paroisse. De style gothique à l'extérieur, elle est de style roman à l'intérieur.



153, rue de l'Église

---

Cette maison, construite vers 1903 par monsieur S. Magloire Fortin, a toujours été en clapboard de bois. Ses fondations sont en pierre des champs et le toit à quatre versants.

Devenue maison à deux logis de cinq pièces et demie, elle garde toujours l'originalité de son extérieur « le bois ». Une galerie sur toute la façade de la maison, la décore très bien.

Présentement, elle est la propriété de Thérèse Giroux, professeur à l'école Sacré-Coeur à Henryville.

En 1899, Thomas Alfred Bernier vend le terrain à Sifroy Magloire Fortin, fils du capitaine Fortin.

En 1949, la succession de Sifroy Magloire Fortin vend à Paul Dupuis.

En 1976, Paul Dupuis vend à Thérèse Giroux.

Monsieur Sifroy Magloire Fortin, premier propriétaire de cette maison était le père d'une nombreuse et belle famille dont cinq filles religieuses.

Originellement, une autre maison était au même endroit et nous avons de très belles photos à notre exposition.



169, rue de l'Église

---

Dès le début, ce coin de terre appartenait en 1871, à Margaret Ann Robidoux. De cette époque jusqu'en 1903, plusieurs acquéreurs y vécurent soit: Messieurs Miller, Girard, Béchard.

Vers 1905, messieurs Joseph et Napoléon Guérin, dit St-Hilaire en devinrent propriétaires. En 1925, monsieur Joseph Guérin, dit St-Hilaire et son épouse Marie Grenon, s'y établirent. Ils déménagèrent la maison à son emplacement actuel.

En 1946, Adémard St-Hilaire, étant devenu propriétaire, vendit à Marcel Servat. Peu de modifications furent apportées si ce n'est que l'entretien requis.

Maintenant madame B.-Jeanne Cahuzac-Servat en est résidente propriétaire. Elle aime sa maison et sait rendre l'endroit attrayant et hospitalier.



1702, rang des Côtes



1840, rang des Côtes

Dès 1848, cet emplacement appartenait à John Mosher.

Toujours résidence de cultivateurs, elle appartenait en 1903 à Michel Grenon jusqu'en 1907, alors que Jean Grenon en devint propriétaire; celui-ci la vendit en 1947 à son fils Jérôme.

La famille Jérôme Grenon y vécut jusqu'en 1976, alors que Michel Alix, son gendre, lui succéda. J.-Pierre Vézina devient le nouveau propriétaire en 1984.

Certaines rénovations et modifications importantes et nécessaires y furent apportées au cours des ans.

Bien entretenue, elle compte parmi les anciennes maisons de la paroisse.

---



1926, rang des Côtes

La famille Grenon a été longtemps à l'honneur dans le rang des Côtes, c'est aujourd'hui la résidence de Roger Grenon, fils de Lucien.

Il possède cette maison depuis 1982. Lucien y vivait en 1945, l'ayant achetée de son oncle Thomas Grenon; un autre neveu, Michel Grenon était à cet endroit en 1903.

Dans les années antérieures, ce furent François Béchard et Charles Arpin.

Bâtie en 1835, Joseph Mosher en est le premier acquéreur. Construite en pierres, elle n'a pas été rénovée de façon significative, seulement l'entretien qui s'impose, lui conserve sa solidité primitive.

Une ferme bien cultivée dans un site plutôt vaste et attrayant.

---

---

En 1844, monsieur J. Miller en était le propriétaire; il y vécut plusieurs années. Puis ce fut Fred Miller qui lui succéda et ensuite son fils Donald. En 1947, Gilles Couture en prit possession, cultiva la terre et occupa la maison.

Construite en pierres des champs, pièces sur pièces, les fenêtres furent renouvelées mais le style est toujours le même. Elle compte parmi les anciennes résidences plus que centenaires.

Depuis 1974, c'est le docteur Michel Bergeron qui y séjourne régulièrement.

Les maisons du passé ont leur histoire que personne ne devrait oublier dans le présent.



1956, rang des Côtes



2018, rang des Côtes

Cette maison qui date du 19<sup>e</sup> siècle, a été la propriété de James Elliot et de Nancy Sophie Griggs. Elle a appartenu à la famille Brault pendant cinquante et un ans, c'est-à-dire de père en fils : Isidore à Henri, et de père à fille, Henri à Alice Brault-Vosburg.

À cette époque, c'était une petite maison de deux étages en bois et le solage était en pierres des champs. Monsieur Elwin Vosburg a été instructeur pour des ligues de balle locales. À cette époque, Roy Vosburg, son fils, jouait comme lanceur. Roy a même remporté un championnat au Collège Laval.

Cette propriété a appartenu aussi à Jean Vézina pendant trente-cinq ans. Par la suite, Heuricus J. Marew, François Côté et Richard Roy en furent propriétaires. Maintenant propriété de Charles Surprenant, médecin-vétérinaire, celui-ci y vit paisiblement avec sa petite famille.

Aujourd'hui, l'épouse de Elwin Vosburg, Alice Brault, est devenue madame Jean Lequin de Clarenceville et demeure actuellement à St-Jean.

---

---

Cette maison fut construite en 1847. Plus que centenaire, elle tient le coup malgré les vents et les hivers rigoureux. Il y a eu peu de modifications si ce n'est que l'entretien.

Monsieur Sam Adams y vécut soixante-seize ans. À son décès, son fils Clarence et sa famille s'y établirent et durant plusieurs années, il s'occupa de la terre et des bâtisses. À son décès, ses enfants héritiers, tous établis chacun dans leur domaine, décidèrent de vendre cet emplacement.

En 1982, monsieur Ted Shéderick en devint propriétaire et tient à continuer les travaux déjà en marche chez les Adams.



2106, rang des Côtes



2186, rang des Côtes

Construite vers 1848, cette maison plus que centenaire appartient aujourd'hui à monsieur Joseph Humanuk. Monsieur Wills Adam en fut propriétaire pendant près de soixante-dix ans et à compter de 1914, monsieur Octave Leclerc y vécut avec sa famille durant près de trente-deux ans.

Aucune modification importante si ce n'est que l'entretien et la bonne directive du propriétaire font qu'avec les ans, cette construction demeure toujours le gîte d'une famille heureuse d'y vivre parmi les Canadiens.



1493, rang des Côtes

Construite par Paul St-Aubin, époux de Herminie Bernier, vers 1885, cette petite maison en bois à deux étages située loin du chemin et entourée d'arbres magnifiques, de fleurs et de verdure révèle un cachet particulier.

Le style canadien de l'époque avec son toit à pignon nous rappelle que cette maison a gardé le toit original et le même clapboard de cèdre depuis 100 ans. Le solage en pierre des champs d'environ trois pieds, une grande citerne pour recueillir l'eau de pluie avec ses gouttières.

Cette propriété a appartenu à la famille St-Aubin de 1885 à 1965. Paul Abel Tremblay en fit l'acquisition, et quelques rénovations furent effectuées. L'intérieur a été redécoré tout en respectant le style traditionnel; une véranda a été ajoutée par l'arrière.

La beauté de ces « antiquités » est sacrée et, en les conservant intactes, nous exprimons nos sentiments de reconnaissance envers ces défricheurs à qui nous devons l'existence et la prospérité actuelle de cette belle paroisse de St-Georges de Henryville.



1589, rang des Côtes

Mignonne maison des années 1900, son style a toujours respecté la construction originale. Monsieur Grenon a cependant remplacé la galerie en avant par un perron de ciment.

Maison à deux étages, comprenant six pièces et demie, une immense cuisine d'été a été ajoutée à l'arrière par la famille Roy.

Monsieur C.O. Gervais, ferronnerie de St-Jean, a été propriétaire de cette maison en 1935.

Deux générations de Roy ont habité cette maison ainsi que deux générations de Grenon.

Voici la liste des propriétaires retracés :

- 1878 Honoré Rémillard vend à Cléophas Gélinau;
  - 1902 Cléophas Gélinau vend à Laurent-Lévi Roy;
  - 1911 L. Lévi Roy, par testament, à Azilda Brais, son épouse.
  - 1918 Azilda Brais vend à Eugène Roy;
  - 1921 Eugène Roy, par résiliation, à Azilda Brais;
  - 1935 Adélarde Forget vend à Elisée Gervais;
  - 1938 Elisée Gervais vend à Louis Girard;
  - 1947 Louis Girard vend à Michel Grenon;
  - 1966 Michel Grenon vend à son fils, Léo Grenon;
  - 1976 Léo Grenon vend à Rudolph Luthi.
-



1661, rang des Côtes

La maison des années 1800 a fait place, en 1916, à une nouvelle résidence pour la famille St-Hilaire. Guillaume de la 5e génération des « Guérin dit St-Hilaire » qui s'est marié à Marie-Josepte Gagnon à Ste-Anne-de-Beaupré était résident à Henryville au recensement de 1861, sous le seul nom de Guérin. Il eut une famille de 20 enfants dont François Honoré né le 30 janvier 1837. Celui-ci devint acquéreur de la vieille maison le 13 mai 1876.

Le 31 décembre 1915: François H. Guérin, dit St-Hilaire, la vendit à son fils Napoléon Guérin dit St-Hilaire.

À la 7e génération, les « Guérin dit St-Hilaire » porteront désormais simplement le nom de « St-Hilaire ».

7 juin 1946, Napoléon St-Hilaire vend à son fils Adhémar.

1 mai 1967: Adhémar St-Hilaire à Jean Petit.

8 avril 1968: Jean Petit à Richard Ferrara.

22 janvier 1974: Richard Ferrara vend à Louise Marleau, actrice renommée de la télévision et à Jean Salvy, cinéaste qui en est le propriétaire actuel.

La maison de briques construite en 1916 par Napoléon St-Hilaire n'a subi aucune modification extérieure. L'intérieur a été rénové de façon significative par les propriétaires actuels. Les divisions ont été transformées, une piscine ajoutée, ce qui change l'environnement et lui donne un bel aspect.

L'ancienne maison vendue à monsieur Hormidas Roy fut démolie et celui-ci utilisa le bois pour la construction de la maison de madame Irène Tessier, rue St-Georges.

---



1809, rang des Côtes

D'après les archives, cette maison appartenait en 1902 à Auguste Phénix et en 1911, à Émile Charbonneau. En 1951, Joseph Roy en devint le propriétaire. C'est en 1952 que Normand Samson l'acquiert. Il la vend en 1960 à Antonius Keurentjes. Depuis 1969, elle est devenue la résidence de Normand Trudeau.

Elle a subi quelques transformations depuis son origine. Au début, l'extérieur était en clapboard de bois, ensuite elle fut recouverte de papier brique. Vers 1952, des rénovations furent exécutées par monsieur Keurentjes soit une vitrine installée sur le côté gauche.

Vers 1968, un incendie détruisit les granges en avant de la maison. La remise, attachée à la maison, appartenait autrefois à Omer Rainville, forgeron, au village.

Normand Samson la déménagea à l'emplacement actuel vers 1950-1952. Le revêtement extérieur est en clapboard d'aluminium. Ces travaux furent effectués par Normand Trudeau vers 1980.

Cette maison, quoique ancienne, a son cachet particulier et sa valeur primitive; elle est enrichie malgré les ans qui l'alourdissent.

---

En 1906, Lucien Lamoureux était propriétaire de cette maison. Originellement construite en bois, elle fut rénovée et recouverte en clapboard d'aluminium et un garage double fut construit.

Deux générations de Lamoureux l'ont habitée et des employés de la ferme y furent logés durant plusieurs années. Lucien Lamoureux décède; son fils Bernard en devint propriétaire jusqu'en 1975 alors que Jean-Paul Bélanger, époux de sa fille Lise, acheta la ferme et demeura dans cette maison jusqu'à son décès en 1983.

Lise Lamoureux Bélanger et ses enfants, Brigitte et Robert, en sont devenus les propriétaires et s'occupent maintenant de cette ferme si bien organisée par les ancêtres.

Plusieurs membres des familles Lamoureux vécurent dans ce rang bien connu sous le nom de « Rang des Lamoureux ». Nous n'avons pu identifier le moment précis de l'arrivée des Lamoureux dans ce coin de la paroisse mais nous savons fort bien qu'ils y sont depuis au moins le milieu des années 1800.



1468, rang des Lamoureux

---

Faits à souligner: Lucien Lamoureux a été député du comté d'Iberville de 1923 à 1935; son fils, Marcel, décédé au début de décembre 1984 était maître-chirurgien à l'hôpital Maisonneuve Rosemont. Son autre fils, Bernard, maire de la campagne durant seize ans, est devenu propriétaire de cette ferme au décès de son père en 1942.

Bernard est décédé en novembre 1984; son épouse est maintenant la propriétaire de la maison.

Autres faits à spécifier: pour l'époque, c'est plutôt rare mais la résidence a toujours été munie d'électricité fournie par dynamo partout à la maison et à tous les bâtiments jusqu'à la venue de l'électricité de la Southern Canada Power.

Cette ferme possède les équipements modernes nécessaires au bon fonctionnement et demande des heures de travail assidues pour une bonne réussite.



1540, rang des Lamoureux



1716, rang des Lamoureux

Dès 1868, cette maison fut acquise par Pierre L'Écuyer de la part de Robert Jones. En 1912, Lucien L'Écuyer devenait le nouveau propriétaire jusqu'en 1939 alors que son fils, Eucher et sa fille, Anita L'Écuyer-Racine, en prirent la charge et la vendirent à Germain Daigneault en 1952. Depuis 1974, Henri-Paul Cournoyer, maintenant maire de la campagne, demeure à cet endroit; il en est le propriétaire.

Vers 1960-1962, elle fut rénovée de façon significative en commençant par des modifications et des agrandissements importants, soit le recouvrement de bardeaux en aluminium, les fenêtres remplacées, les granges réparées, deux silos élevés et une laiterie neuve.

Cette ferme restera toujours l'orgueil de son propriétaire.



1806, rang des Lamoureux

Cette demeure appartient à Jean-Paul Fontaine. Autrefois c'était la propriété de M. et Mme Philiat Bacon. Ce couple, très jovial et sympathique, n'avait pas d'enfant. Madame Bacon prenait la vie en riant, souvent assise sur la galerie, en été, elle fumait soit la pipe ou le cigare, ce qui amusait les enfants du voisinage.

Monsieur Joseph Duval y vécut aussi plusieurs années avec sa famille. Cette maison, construite en bois et par la suite recouverte en papier brique, est maintenant en clapboard d'aluminium. Elle n'est pas habitée depuis quelques années.

Monsieur Fontaine s'est construit une nouvelle maison tout près et y réside, tout en conservant la plus ancienne intacte et bien entretenue. Les reliques anciennes sont à protéger; leur valeur n'a pas de prix mais est chère en souvenirs inoubliables.

---

En 1913, Lucien et Médard Lamoureux cultivaient cette ferme. En 1920, Uldéric Frenière en devint le propriétaire jusqu'en 1931. Henri Charbonneau la vendit à Lucien Florent en 1954. Celui-ci s'occupa de l'entretien de la maison et des dépendances jusqu'à son décès en 1978.

Son fils, André, prit la relève et se construisit une résidence neuve. La vieille maison est la propriété de Marcel et Gaston Florent.



1836, rang des Lamoureux

Aucune rénovation importante ne fut effectuée depuis longtemps si ce n'est le revêtement en aluminium.

Aujourd'hui, Robert Nepveu l'habite et nous sommes fiers d'avoir accueilli chez nous ce sculpteur dont la réputation grandit ainsi que Nicole, son épouse.

Toujours assez solide, elle résiste aux intempéries comme au temps passé.

---



859, rue Dupont

Cette maison à deux étages, construite en briques (4 briques d'épaisseur) date aux environs de 1857. Il y eut plusieurs propriétaires dont monsieur Georges Edouard Dupont qui y fit le plus de transformations. La couverture, anciennement en bardeaux, fut recouverte de tôle; originairement elle possédait trois cheminées mais l'une d'entre elles fut éliminée.

En 1858, cette demeure figurait parmi les plus coquettes avec ses jalousies et la lucarne donnant sur la route royale (Rte 7). Les jalousies furent remplacées avec le temps par des jolis volets, mais elle conserve toujours sa lucarne originale. En 1940, les petits perrons sont remplacés par des galeries avec rampes de bois.

L'intérieur de cette résidence garde son cachet spécial avec ses poutres apparentes sur un plafond de plâtre. Le plancher, autrefois recouvert de plusieurs épaisseurs de prélat, est aujourd'hui en bois franc. Vers les années 1930, l'on détruisit le four à pain qui existait pour agrandir la superficie d'armoires.

Monsieur Méthé, propriétaire actuel, a refait l'extérieur de la demeure en clapboard de vinyle et a rénové les galeries sur des bases de ciment.

Les propriétaires d'hier et d'aujourd'hui:

- 08-01-1857 Thomas Bernier vend à François-Xavier Darche;
- 27-05-1867 F.-X. Darche vend à Narcisse Demers;
- 12-06-1885 N. Demers vend à Edouard Dupont, père;
- 07-05-1922 E. Dupont par testament à Georges-Edouard Dupont;
- 11-07-1972 Lauretta Dupont (épouse de G.E. Dupont) vend à Maurice Méthé.

Malgré son âge, elle demeure toujours aussi coquette. Il est intéressant de noter que la partie à l'est, est en dimensions réduites, de la partie à l'ouest.

---

Cette maison a été achetée par Erwin Miller de Noyan de monsieur Cocharne de Noyan. À l'époque, c'était une maison abandonnée. Âgée de plus de 100 ans et déménagée par H. Miller au 350 Faddentown, elle fut vendue en 1965 à Émile Parent, qui l'a rénovée de façon significative.

Originellement, les murs étaient en planches de bois et maintenant ils sont recouverts de clapboard de bois. L'intérieur de cette maison à deux étages a été refait à neuf. La fondation est en ciment, on a ajouté à la partie originale une cuisine et une véranda en avant.

En 1965, après les rénovations, E. Parent vend à Réal Parent qui revend, en 1977, à Joseph Vincent qui à son tour cède à Edgar Clément.



350, rang Faddentown

---

Cette résidence de bois a été construite par Salem Goyette aux environs de 1890. Maison pièces sur pièces, en planches de bois, le solage est en pierres des champs avec mortier; le devant n'a subi aucune transformation. La galerie avant apporte un cachet supplémentaire. La maison est en clapboard de bois et d'amiante.

Monsieur Salem Goyette a été le premier propriétaire-occupant. Paul-Émile Leduc y vécut trois ans et Gabriel Rousselle y demeure depuis trente-sept ans.



88, rang Goyette

---

Cette maison en brique a été construite approximativement vers les années 1812 par un monsieur Gun, militaire et maître de paye de l'Île-aux-Noix.

Maison de style anglais, deux étages, un toit à quatre versants avec deux cheminées aux extrémités. Une magnifique maison luxueuse du 19<sup>e</sup> siècle. On nous raconte que la glaise de la brique viendrait de la terre de Gabriel Rousselle.



253, rang Goyette

Elle a appartenu successivement à monsieur Charles Rhéaume, Noël Rhéaume, Servule Comeau, Émery Noël, Ovila Comtois, Noël Comtois, fils de Ovila, et André Comtois, fils de Noël. Deux générations de Rhéaume et trois générations de Comtois vécurent sous ce toit.

Monsieur Noël Comtois, forgeron et cultivateur, a participé pendant 75 ans à l'exposition de Bedford.

Le 12 juillet, il aura 85 ans. Il demeure présentement à St-Jean-sur-Richelieu et il a beaucoup à raconter sur notre région.

---

---

Maison d'au-delà de 100 ans. Construite sur la route 133, sur la terre de Joseph Boucher, celui-ci a vendu cette maison à Jean-Marie Raymond. Il l'a fait déménager au village à l'arrière de la Caisse Populaire, rue Grégoire. Elle fut vendue à Marcel Deland en 1943, qui la remit à J.M. Raymond la même année.



109, rue Grégoire

En 1943, elle fut vendue à Émilien Lemonde, bien connu des gens d'Henryville à cause de son métier. Il fut concierge au Couvent de la Présentation-de-Marie. Monsieur Lemonde y a demeuré quarante ans; c'est là qu'il a élevé presque toute sa famille.

Vendue en 1979 à monsieur Claude Gagné; celui-ci l'a rénovée, tout en préservant son style. Des poutres apparentes équarries à la hache y demeurent; des lucarnes y ont été ajoutées pour l'enjolivement de la maison. Depuis 1985, Sylvain Hébert et Sylvie Béliveau en sont devenus propriétaires. Ce jeune couple est très heureux de vivre dans cette vieille demeure.

---



314, rue Kennedy

En 1818, Seth Warner est propriétaire de beaucoup de terrains à Henryville. Au 14 avril 1836, il est alors déclaré propriétaire enregistré du lot 38 de la deuxième concession (ancien bornage) et déclare avoir élu domicile sur ce lot.

En 1857, William Morgan est propriétaire. Il est le mari d'Hester, la fille de Seth Warner. Il y eut plusieurs transactions à l'intérieur de la famille, mais l'on retrace officiellement qu'en 1905, Léon Bénard est le propriétaire. Celui-ci est marié à la fille de Henry Warner, Sarah.

Donc, en 1905, Léon Bénard vend à Alexandre Bélisle;

en 1907, Raoul Bélisle et autres vendent à Georges Raymond; (soit encore une fois, la famille Warner puisque celui-ci est marié à Mary, une autre fille de Henry) Il est le père de madame Alcibiade Roy.

en 1926, Georges Raymond vend à Hervé Loiselle;

Marie-Anne Loiselle vend à André Beaudin.

Selon le notaire Rodolphe Fournier, Thomas-Alfred Bernier naquit dans cette maison. Ce grand homme, né chez nous, remplit des fonctions officielles très importantes au Manitoba où il s'installa et fit carrière. Il fut assistant-secrétaire de l'assemblée législative, membre du comité provincial d'agriculture, registraire de l'université de cette province et surtout surintendant de l'Instruction Publique et sénateur. Il fut aussi le premier maire de Saint-Boniface, au Manitoba.

Toutefois, selon nos recherches, il serait possible que ce serait plutôt au 859, rue Dupont que serait né ce grand personnage.

À la page 199 de l'Essai de Monographie Paroissiale, nous retrouvons une description de cette demeure. Il est dit que « Seth Warner s'établit sur la rive ouest de la Rivière du Sud, se bâtit une maison avec les plus belles pièces de pin coupées sur sa terre puis il fit construire sur la rivière, à quelques pas de sa demeure, le pont qu'on appelle pont Warner ».

Ces troncs d'arbres sont apparents dans le sous-sol et au grenier.



330, rue Kennedy

La maison a été construite aux environs de 1840. Elle a été rénovée de façon significative. La maison originale, dont les murs extérieurs étaient de clapboard de bois et la couverture en bardeaux de cèdre, a été transformée en 1975; les murs sont de clapboard d'aluminium et la couverture en bardeaux d'asphalte. C'est la 3<sup>e</sup> génération de la même famille qui y vit.

Monsieur Alcibiade Roy, postier, est décédé en 1941. Son épouse Marie-Rose Raymond continua ce travail, pendant vingt-trois ans. Celle-ci demeure encore dans la même maison. Elle a présentement quatre-vingt-onze ans (91 ans) et est très choyée par son fils Denis et sa femme Carmen Dufour, propriétaires de la maison. Il est aussi important de noter que madame Roy, est la petite fille de Henry Warner, lui-même fils de Seth Warner, un des premiers colonisateurs à Henryville.

Voici les noms de ceux qui ont habité cette maison:

- 3-08-1869 Louis Dion vend à Michel Cyr;
- 2-04-1874 M. Cyr vend à Moïse Gamache;
- 4-06-1903 Moïse Gamache vend à Léopold Dupuis;
- 1921 L. Dupuis vend à Alcibiade Roy;
- 2-11-1963 Marie-Rose Roy vend à Denis Roy.



169, rue Kennedy

Cette maison de bois, originairement sur la rue St-Georges, a eu quelques rénovations depuis qu'elle est déménagée sur la rue Kennedy :

- 1894 Antoine Casavant vend à Cléophas Géliveau;
- 1902 Cléophas Géliveau vend à Wilfrid Beaudin;
- 1907 Wilfrid Beaudin vend à Joseph Dupuis, qui opérait alors une entreprise de pompes funèbres située dans une annexe, près de la maison;
- 1932 Joseph Dupuis vend à Émile Brais, qui est le père de Marc Brais de la Brasserie O'Keefe, à Iberville;
- 1935 Émile Brais vend à Antonio Hébert;
- 1953 Antonio Hébert vend à Gilles Hébert;
- 1953 Gilles Hébert déménage la maison sur la rue Kennedy, après avoir acheté un terrain de Jean-Marie Raymond;
- 1961 Gilles Hébert vend à Armand Surprenant. La maison est toujours la propriété de madame Noëlla Surprenant, veuve de Armand Surprenant, surnommé « Banane ».

On nous mentionne que, lors du grand déménagement, les résidents ont couché dans la rue, ce que les Hébert ne peuvent se vanter de faire souvent.



255, rue Kennedy

Cette propriété était, jusqu'en novembre 1974, située au 145, rue St-Jean et les propriétaires se succédèrent comme suit :

- En 1889 Dame Tétreault vend à Narcisse Demers;
- En 1895 Narcisse Demers à Zoé Boudreau;
- En 1904 Zoé Boudreau à Dame Clothilde Girardin, épouse de Edouard Lafond;
- En 1908 Henri Boutin propriétaire;
- En 1919 Rosario Boutin;
- En 1931 Théophile Benoit;
- En 1935 Téléphore Campbell;
- En 1937 Ida Campbell, épouse de Charles E. Auclair;
- En 1973 Succession vend à Georges Auclair;
- En 1974 Appartenant à Dame Odile Auclair, épouse de Gilles Tremblay, cette maison fut déménagée sur la rue Kennedy.

Des rénovations importantes s'imposaient autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Malgré les ans et le déménagement, elle résiste encore et est bien solide.

---

Construite aux environs de 1894, cette résidence a conservé son cachet original; même carré de maison, murs intérieurs, carton pressé et l'extérieur en bois.

Les propriétaires de cette maison furent les suivants:

- 1894 Godfroy Lemieux;
- 1905 Cyprien Samson;
- 1909 Frank Campbell;
- 1927 Valérie St-Denis (épouse de Frank Campbell, décédé);
- 1941 Joseph H. Boyer; vendeur itinérant de fruits et légumes, surnommé « monsieur Banane »
- 1946 Marcel Lebeau;
- 1948 Maxime Hébert;
- 1958 Fernand Benoit.

Maurice Barry l'acquit vers 1973 et par la suite, Jean Desfossés qui y réalisa des transformations importantes à l'intérieur.

La famille Jean-Paul St-Onge y vit depuis plusieurs années.



305, rue Kennedy

---

À l'extérieur, cette maison n'a jamais subi de grande modification. Elle conserve toujours son style d'antan.

Auprès de la maison, se situaient des hangars où l'on fabriquait des voitures.

À noter que cette propriété a appartenu à nos pionniers de Henryville, soit cinq ans au Goodnow, quatre ans aux Clark, quarante-neuf ans aux Dupuis qui comptent plusieurs descendants dans notre localité et environ cinquante et un ans aux familles Charbonneau.

Liste des propriétaires:

	Z.F.M. Desrivères
02-01-1860	Edouard L. Goodnow
30-06-1865	Plymon O. Clark
11-08-1869	Edmond Dupuis
13-09-1918	Succession Philomène Gosselin vend à Romuald et L.P. Charbonneau
19-01-1968	Romuald Charbonneau par testament à Armand Charbonneau
25-01-1969	Armand Charbonneau à Louis Swennen
11-04-1974	L. Swennen à Marie-Claire Canty
16-04-1980	M.C. Canty à Louis Swennen.



325, rue Kennedy



464, rang Melaven

Depuis 1946, Paul-Abel Rhéaume habite cette demeure. Berceau de la famille Rhéaume, cette maison, construite vers 1866, appartenait à Charles Rhéaume, le grand-père.

Originellement bâtie en bois sur un solage en pierres des champs, avec des murs pièces sur pièces. Plus tard, son fils Rémi devenu propriétaire, fit quelques rénovations. Tout d'abord, le toit fut relevé pour que les appartements soient carrés et plus spacieux. Une galerie fut ajoutée à l'extérieur pour améliorer l'apparence et le confort.

En 1946, Paul-Abel prit la relève. À son tour, il fit quelques modifications à l'intérieur, par exemple, les murs en mortier furent remplacés par du gyproc.

C'est une maison bien entretenue et ancestrale, située non loin de la rivière Richelieu où il fait bon vivre.



588, rang Melaven

Cette résidence a été construite aux environs de 1823.

Voici la liste de certains propriétaires de cette maison selon les enregistrements à Iberville.

- 14-02-1888 Margaret Devay lègue à William F. Melaven;
- 23-11-1923 William F. Melaven vend à Willie Melaven;
- 18-05-1931 Willie Melaven vend à Aimé Léger Rhéaume;
- 28-05-1965 Aimé Léger Rhéaume vend à Charles Rhéaume.

Plusieurs rénovations ont été effectuées. Willie Melaven ajoute une lucarne en avant et en arrière.

Aimé Léger Rhéaume convertit une chambre pour refaire un escalier et une chambre de bain, fait d'autres changements, ajoute des garde-robes, etc. Il agrandit la cuisine, le plafond était de « ceiling ». Dans la maison de pierres, il enleva le plafond de tôle, et le remplaça par du carton pressé. Il ajoute un balcon avec toit en avant et une galerie entourée de moustiquaires.

Une partie de la maison est en pierres, l'autre en bois. Les coins de la maison sont en pierres de taille et viennent du fort Lennox. Les murs extérieurs sont en pierres de roche.

---

---

Cette maison a appartenu successivement à Théophile Benoit, Oscar Benoit, Gérard Goyette de 1961 à 1968, et Jean-Guy Pion, M. Bonneau et Jacques Verville.

Lors de la prise de possession par Oscar Benoit, la maison était inhabitée depuis deux ans. Abandonnée, elle exigeait des réparations et améliorations importantes. Solage en roche, murs pièces sur pièces, isolée avec mortier, toit en bardeaux refait en tôle vers 1930.

L'extérieur en clapboard fut peinturé pour la première fois par Paul-André Benoit. Le toit, à deux versants, comprend trois cheminées et une lucarne. Les rénovations effectuées sont les suivantes: un solarium en avant (cuisine d'été) aujourd'hui chauffé et habité hiver comme été, une allonge en arrière pour salle de bain.

Jacques Verville y demeure actuellement. Il conserve la tradition ancestrale de ne pas délaissier les « choses anciennes ».

C'est une richesse de la paroisse qui cette année remémore les vieux souvenirs oubliés.



355, rang Melaven



511, rang Melaven

Jacques Goyette, propriétaire depuis 1970, succéda à Aurèle Goyette qui y vécut de 1951 à 1970. Jusqu'en 1951, cette ferme appartenait à Edouard Melaven qui y demeura avec ses soeurs durant plusieurs années.

Cette maison construite par son père est en bois, le solage en pierres, les murs pièces sur pièces. Quelques rénovations furent faites à l'extérieur vers 1950.

L'extérieur, d'un style d'autrefois, une garniture faite à la main bordant le bord de la corniche, les lucarnes et le bord de la galerie vous font comprendre le travail précis de nos ancêtres. Une vieille remise, près de la maison, cache une galerie, côté est, et sur le côté sud, une porte remplace une fenêtre double.

La culture aujourd'hui étant bien différente, monsieur Goyette sait adapter son travail aux besoins actuels et a su travailler à l'amélioration et la conservation d'une ancienne demeure.



1057, rue Patenaude

Maurice nous raconte que ses grand-parents ont toujours dit que c'était leur ancêtre, Luc Patenaude, qui aurait construit sa demeure en 1836. En plus, selon l'acte seigneurial de 1854 et le relevé de 1861, le lot 18 dans la deuxième concession de la Seigneurie de Noyan (ancien bornage) appartenait alors à Antoine Patenaude.

D'autres Patenaude ont été propriétaires dont :

03-03-1887 Moïse Patenaude

22-10-1888 Joseph Patenaude

06-11-1915 Albéric et Évariste Patenaude

et depuis le 8 juillet 1939, Maurice A. Patenaude.

Originellement, c'était une maison pièces sur pièces, son solage est en pierres de champ et ses soliveaux sont faits de troncs d'arbres. Son extérieur était tout simplement de la planche de bois. Aujourd'hui, elle est convertie en deux logis. Les murs sont en gyproc et l'extérieur a été recouvert de masonite.

Si on en juge par les apparences, cette maison porte bien ses 149 ans.

Situation probablement unique à Henryville, plusieurs Patenaude vivent toujours dans ce coin de la paroisse, sur les terres ancestrales. En effet, Marcel, Jacques et leur père Maurice y sont installés et pour rendre hommage à cette famille de pionniers, la rue conduisant à leurs propriétés porte leur patronyme.



1071, rue Patenaude

Cette maison a été construite aux environs de 1904. Des rénovations marquantes ont été effectuées, les ouvertures changées. Elle était construite en clapboard de bois, couverture de tôle. Depuis 1974, elle est recouverte de clapboard de masonite et la couverture est de bardeaux d'asphalte.

L'intérieur a été rénové. Les murs sont en madriers sur le champ (cant) 3 pouces. Un salon et un bureau ont été ajoutés. Le solage est en pierres des champs.

Voici les principaux propriétaires de cette maison :

- 1904 Joseph Patenaude;
- 1940 Lionel Rathé;
- 1948 Roland Rainville;
- 1950 Edouard Geoffroy, ancien contracteur;
- 1952 Émile Bélisle;
- 1958 Maurice Patenaude;
- 1965 Jacques Patenaude, contracteur de métier, et marié à Claudette Desjardins en 1965; ils y habitent depuis cette date.



173, rang Petit Sabrevois

Cette petite résidence de bois, à pignon et garnie d'une lucarne à l'avant est typique du 19e siècle.

Les familles Désormiers habitent cette maison depuis 1919, soit 65 ans.

En 1985, y résident toujours, la mère, madame Marie-Rose, qui a plus de 80 ans, son fils Armand et la famille Jean-Louis Désormiers.

Voici les noms que nous avons retrouvés comme propriétaires :

18 octobre 1905 Lévis Roy vend à Arthur Roy;

28 août 1909 Alfred Robidoux achète;

9 mars 1918 Clara et Emma Charbonneau en prennent possession;

1 avril 1919 Joseph Cusson;

24 octobre 1919 Odilon Désormiers, dit Cusson, s'en porte acquéreur.

---

La première maison, construite en 1830, et occupée par Laurent Comeau et sa famille ne comptant que trois pièces, il fallait donc construire en plus grand afin de loger convenablement la famille, qui n'avait pas fini de grandir.

L'histoire de la maison Comeau s'est déroulée bien simplement puisque depuis près de 120 ans, cette maison est transmise de pères en fils. Sa construction a débuté vers 1869; c'est Laurent Comeau, fils d'Ambroise, qui en fut le bâtisseur et le premier occupant. Ce Laurent Comeau, s'était marié en juillet 1857 à Rose-de-Lima Meunier et sa famille comptait déjà cinq enfants au moment de la construction de la maison.

On peut voir les restes de cette maison dans le bois en arrière de la résidence de Denis Comeau.





220, rang Petit Sabrevois

Cette nouvelle maison compte donc onze pièces. Cinq autres enfants viendront par la suite s'ajouter à la famille. En décembre 1903, Laurent vend sa propriété, à son fils Joseph qui, en janvier 1900, avait épousé Joséphine Dupuis. De cette union, quatorze enfants verront le jour dans la maison « Comeau ». En février 1949, Joseph vend sa propriété à son fils Thomas, qui un an plus tard épousa Simone Mailloux.

C'est ainsi qu'une quatrième génération de Comeau, constituée de trois membres, vit le jour dans cette même maison. L'intérieur a subi, au fil des ans, quelques changements; mais elle est toujours à peu près telle qu'elle était à la fin du XIX siècle. Cette famille, accueillante et sympathique, s'est taillé une place d'honneur parmi la société. Le travail constant et le bon courage n'a pas cessé d'être leur devise en tout et partout.



1216, rue Phénix

Vers 1915, Alphée Poissant vend à Israël Boucher, une propriété située sur la rue Phénix. C'est la résidence actuelle de la famille Louis Gauthier; celui-ci l'ayant acquise de Lionel Boucher en 1950.

Maison typique des années 1880; petite maison carrée, un étage et demi, en briques et solage en pierres des champs. Des lucarnes ont été ajoutées et un garage bâti, à droite. L'intérieur a été complètement rénové et modernisé, tout en gardant le style original de la demeure.

Louis Gauthier, propriétaire depuis plus de trente-cinq ans, est aussi apiculteur; il possède son propre rucher et réussit bien dans la production et la vente du miel. Son hobby le plus captivant est la culture de petits sapins, sur sa propriété. Monsieur Gauthier est aussi actionnaire de « Les Poutrelles Le Tau » à St-Luc. Menuisier de métier et contremaître conciliant, il apprécie sa clientèle et donne un excellent service.

La famille Gauthier a su transformer une petite maison de chez-nous, en un magnifique domaine dont elle est fière. On y retrouve sur ces terrains des vestiges ensevelis de ce qui seraient d'anciennes industries et résidences des années 1800.



1256, rue Phénix

Cette maison existe depuis environ 150 ans. Elle a été rénovée au complet. Au début, planche droite debout, pièces sur pièces, maintenant recouverte d'aluminium avec un solage en roches des bois « plastré de ciment ». Elle est de style canadien.

Depuis 100 ans, deux générations de Bélanger y ont vécu. Rolland est le propriétaire actuel. Ses parents, M. et Mme Aldéi Bélanger y vécurent pendant 50 ans.



100, 100A, 102  
rue St-Georges

Cette maison a été construite avant 1895; originairement de bois à un étage, maintenant de clapboard de masonite à deux étages.

Maintenant la propriété d'Andrée Clouâtre, c'est une résidence qui est de plus remarquée par la qualité de son entretien.

La Succession Tétreault en fut propriétaire jusqu'en 1973.

J.J. Valiquette y a vécu 5 ans;

Auguste Tétreault y a vécu 47 ans, soit de 1913 à 1960.

Aux environs de 1902, M. E. Brosseau acheta de E. Morin et A. Nolin une bâtisse de bois. Il y vendait alors des matériaux de construction dans un entrepôt situé sur le terrain de J.G. Pion, aujourd'hui. Il y eut aussi un moulin à farine, transformé en restaurant et déménagé pour devenir l'hôtel Central de Robert Tétreault de la rue St-Paul. Il y avait aussi une balance publique, un magasin de pièces de machineries agricoles, un clos de bois et un hangar à mouture.

Du temps de monsieur Valiquette, nous avions les services de la Banque Canadienne Nationale à cet endroit. Il y eut aussi un bureau de dentiste et une place d'affaires pour la compagnie de téléphone. Dans le hangar adjacent, Normand Dupré avait un atelier qui servait pour cette compagnie de téléphone.

Un autre fait, Joseph Mathieu, propriétaire avant Edouard Brosseau y avait un magasin qui a passé au feu. Craignant l'explosion et n'ayant pas les services d'incendie d'aujourd'hui, les gens faisaient la chaîne avec des barils d'eau.



114, rue St-Georges

Datant aux environs de l'an 1850, cette maison n'a pas été rénovée de façon significative. La galerie en avant a été enlevée. On a ajouté une partie de maison à celle déjà en place. La famille Lemieux y habite depuis 1937. M. Alphonse et sa femme Agnès y ont vécu 26 ans.

C'est aussi dans cette maison que le regretté docteur Gérard Archambault a commencé à pratiquer la médecine; des caisses de bois lui servaient alors de pharmacie.

Les plus anciens propriétaires retracés de cette maison sont les suivants:

- 1885 Pierre Denis;
- 1895 Pierre Sifroy Denis;
- 1897 Alcide Casavant;
- 1901 François Lafond;
- 1909 Damitilde Turgeon;
- 1913 Elmire Guérin se donne à Moïse Marchessault à condition qu'il s'occupe d'elle jusqu'à sa mort. Elle décède la même année;
- 1919 Moïse Marchessault à Auguste Tétrault;
- 1921 Pierre Campbell;
- 1927 B. Bros. Limited;
- 1927 P. Campbell;
- 1937 Lina Charron;
- 1941 Auguste Tétrault à Alphonse Lemieux;
- 1963 Paul E. Lemieux, propriétaire et résident actuel.



124, rue St-Georges

Voici les noms de ceux qui ont occupé cette résidence :

Avril 1885 Marie Eudore Lemieux vend à Rose de Lima Lemieux;

Octobre 1895 R. de Lima Lemieux vend à Félix Comtois;

Mai 1904 Félix Comtois vend à Philippe Roy;

Septembre 1909 Mlles McCarthy-Emma, Elvina et Lucenda achètent

Avril 1912 Mlles McCarthy vendent à Albert McCarthy, maire de la paroisse et décédé tragiquement aux États-Unis dans le Vermont. Il était aussi un des fondateurs de la Compagnie Rurale du Téléphone de Henryville;

Novembre 1923 Madame vve McCarthy vend à Oliva Charron;

Mai 1956 Succession Oliva Charron vend à Émile Campbell;

Septembre 1962 Émile Campbell vend à Napoléon Désourdy;

Février 1964 Geneviève Désourdy, héritière de Napoléon, vend à Ernest Désourdy pour un salon mortuaire qui existe encore de nos jours. M. et Mme Sylvestre Lemieux occupent le logis en haut du salon.

Un aménagement paysager, très bien planifié, met en valeur cette propriété. Des volets ajoutent un cachet supplémentaire. Au grenier, on retrouve trois rangées de briques et ce serait suffisamment grand, pour y faire un autre logis. C'est une magnifique résidence de brique, à remarquer l'originalité du toit.

---



136, rue St-Georges

Cette propriété vit bien son histoire.

En 1902, elle était la propriété de monsieur Pierre-Antoine Trudeau et plus tard, son fils Louis H. Trudeau en fut propriétaire.

En 1918, Adelphine Simard Trudeau la vendait à Aimé Lemieux.

Entre 1918 et 1974, cette maison a toujours appartenu aux Lemieux, soit: Aimé, Julie, Maxime et Wilfrid Lemieux.

En 1974, Julie et Wilfrid Lemieux la vendirent à Madeleine Dauphinais-Rolland, qui la revendit à Henri Martin-Laval, puis à madame Diane Plante, depuis 1982.

Construite en briques, elle se porte encore très bien aujourd'hui. C'est une maison construite sur deux étages qui repose sur un solage en pierres des champs. Dans la partie arrière, qui est la cuisine, on y retrouve un foyer et des armoires dans la brique. Les portes, à l'intérieur d'une pièce à l'autre, sont très basses.

Une magnifique galerie avec poteaux décore la façade de la demeure.

Cette maison a déjà été le bureau du notaire Trudeau et un salon mortuaire. Remarquons aussi le petit bois à l'arrière de la maison. Combien de jeunes couples d'amoureux se souviennent d'avoir roucoulé dans le « petit bois à Marie-Julie ». On se rappelle aussi le terrain de croquet qui était situé tout près.



144, rue St-Georges

Maison bâtie en 1909 par Arthur Deland, menuisier et Premias Grégoire, ferblantier. Assez spacieuse soit environ 29 pieds par 30 pieds, 2 étages de 8 1/2 pieds de hauteur. Les murs en 2 x 4 avec planches à l'intérieur et l'extérieur à joints carrés, isolés au bran de scie; le solage en ciment, imitation de briques, ainsi que la tôle qui recouvre l'extérieur. Les murs sont en plâtre et les plafonds en tôle à motifs divers. Alors, il n'y avait pas d'eau courante dans la maison; une citerne pour recueillir l'eau de pluie, par les dalles, autour de la maison et un puits extérieur, en pierres, pour fournir l'eau dans la cuisine.

En 1961, Prémias Grégoire, fils, hérite de son père et s'y installe avec son épouse. Un local dans la partie avant, fut aménagé en 1969 pour loger la succursale de la Banque Canadienne Nationale durant quelques années.

En 1981, André Méthé l'achète et apporte certaines améliorations importantes surtout à l'intérieur: isolation, coupe-vapeur, gyproc partout, électricité refaite avec plus de puissance, laveuse et sècheuse installées, cuisine et armoires modernes, chauffage central à l'huile bi-énergie. 1985 est en cours; la modernisation s'impose.

L'endroit a toujours été bien attrayant, près de toutes les commodités; les résidents y jouissent d'un confort agréable et bienfaisant.

---

En 1910, cette maison appartenait à Marcel Leclerc, maçon, elle ne fut jamais déménagée. Bâtie en bois, deux étages, style canadien des années passées, bien simple sans trop de décorations extérieures et intérieures. Les propriétaires qui suivirent furent: Eugène Landry, Antonio Samson, Gérard Caron, Roger Samson et actuellement Gilles Hébert.

Quand celui-ci en prit possession, il la convertit en bureau pour le compte de « Meunerie Hébert ». Les appartements intérieurs sont demeurés intacts, sauf la cuisine qui est transformée et devenue le comptoir de service des clients et le bureau des secrétaires. Le salon est aménagé pour le bureau du gérant.

Plus que probable que Marcel Leclerc serait embarrassé de recevoir tous ces gens dans sa maison, lui qui du matin au soir n'arrêtait jamais et ne finissait jamais.

Que de fois a-t-il répété « que les jours étaient trop courts » pour les tâches qu'il avait à accomplir. Sa principale caractéristique était son « fanal »; l'électricité n'existait pas à cette époque; il se promenait, tous les soirs, avec son fanal allumé, ce qui le distinguait des autres passants.

Heureux vieillard dans toute sa simplicité; il vécut en paix avec toute la population.



152, rue St-Georges



160 et 162, rue St-Georges

D'après les premiers cadastres de 1854, la propriété appartient au juge Joseph Demers qui donne ce terrain le 19 novembre 1858 à François Lafond.

Le 28 septembre 1905, Georges Fortin en devient propriétaire. Le 11 mai 1910, Georges Fortin vend à Edmond Raymond la partie ouest du terrain qui est maintenant « le centre du village », et le 20 septembre 1917, Edmond Raymond vend à Onésime et Pierre Raymond. À leur tour, le 19 mars 1952, Onésime et Pierre Raymond vendent à Jean-Marie Raymond. Par la suite, le 18 novembre 1952, Jean-Marie Raymond vend à Léopold Savage, et le 1er décembre 1966, Léopold Savage vend à Simon Tarte. Celui-ci, le 23 avril 1976, vend à René Grenon et le 10 mai 1978, René Grenon vend à Nicole Nadon.

Cette maison fut construite en quatre étapes. Les fondations de cette propriété ont été érigées, soit par monsieur Beauregard ou monsieur Lafond. La première partie, située près du ruisseau, et la deuxième partie ont été construites en briques et l'arrière, en bois. La troisième partie a été bâtie en bois par les Lafond; cette portion a servi comme banque, au moment où monsieur Lafond était propriétaire. Par la suite, elle fut utilisée comme cuisinette. La superficie de ce terrain était considérable; (partant de la rue St-Georges en passant par la rue St-Paul jusqu'à la route 133). De nombreuses modifications furent apportées; par exemple: les granges qui étaient situées au restaurant « La Gondole » ont été démolies ou déménagées par monsieur Jean-Marie Raymond et transportées chez monsieur Albert Boutin. Enfin la quatrième partie fut construite en bois par monsieur Léopold Savage et a abrité, pendant un certain temps, un magasin de fleurs pour être ensuite transformée en résidence privée.

C'est une des résidences les plus vivantes de Henryville et qui fait partie de notre histoire.



208, rue St-Georges

L'authenticité de cette demeure, a été conservée grâce à la collaboration de plusieurs propriétaires tels :

Monsieur Charles Hector Larocque, Luc Lamoureux, Thomas Connelly et Narcisse Demers qui s'y succédèrent de 1873 à 1890.

- 1899 Narcisse Demers vend à Joseph Mathieu;
- 1919 Joseph Mathieu vend à Georges Méthé;
- 1926 Georges Méthé vend à Georges Raymond;
- 1946 Georges Raymond vend à Joseph A. Dupuis;
- 1953 Succession Joseph A. Dupuis vend à Albert Dupuis.

Dans la même année, Albert Dupuis vend à Omer Poulin qui la revendit, en 1974, à Coopérative Agricole de Granby.

Cette maison, construite vers les années 1870, n'a pas été rénovée à l'extérieur étant en briques, trois rangs d'épaisseur. L'intérieur a été refait tout en gardant son style.

Madame Bertrand, sa fille Thérèse et son fils Richard, instructeur de patinage artistique ainsi que Mlle Gracia Lefebvre, couturière renommée y habitaient immédiatement avant Louis Poulin.

Louis Poulin y demeure maintenant depuis trente et un ans.

---



222, rue St-Georges

Cette magnifique maison des années 1800 a une histoire assez spéciale.

Une partie de cette construction serait une section restante du presbytère anglican que monsieur William Plenderleath Christie, propriétaire de la Seigneurie de Noyan a donné au révérend Miciah Townsend ou successeur, le 12 juin 1844, contrat 134.

5-07-1872 Elizabeth Bower a acquis du Révérend Edward Duvernet, recteur et desservant de la paroisse de St-Georges, appelée Manoir Christie et comprenant, dans ses limites, St-Georges de Clarenceville, St-Thomas et la mission de St. Mark's de Henryville, c'est-à-dire la congrégation de St-Georges de Henryville professant la religion anglicane, suivant un acte passé devant maître Louis H. Trudeau, notaire. Contrat 18016.

Au fil des années, nous retrouvons les noms de Pierre et Michael Girard, Joseph A. Fortin, Flavien Poutré, Jean-Baptiste Simard, Wilfrid Beaudin, Narcisse Beaudin, Léon Bénard, Odilon Rathé, Lucien Lamoureux, Gérard Archambault, Denis Saindon comme propriétaire actuel de cette demeure.

Originellement, cette maison serait une maison carrée comprenant quatre pièces en haut et quatre pièces en bas. Vers les années 1935, cette demeure aurait subi plusieurs changements; aujourd'hui, on y retrouve quatorze pièces.

De plus, cette bâtisse serait la demeure et le bureau du médecin de notre localité depuis 1935, puisque de 1935 à 1950, elle appartenait au docteur Gérard Archambault et que depuis 1950, elle est devenue la propriété du docteur Denis Saindon qui pratique toujours la médecine générale à Henryville.

À l'arrière de cette maison, on retrouve quelques monuments qui ont appartenu au cimetière anglican.

---



228, rue St-Georges

Le 28 septembre 1901, monsieur Anselme Poissant, marié à Eva Lemieux, achète le terrain et bâtit une maison. Il clôture le long du terrain. Le 26 novembre 1927, Calixte Goyette achète de la succession de monsieur Anselme Poissant. Le 24 février 1935, Antoine Lemieux vend à Adrien Fecteau et le 27 novembre 1942 A. Fecteau vend à Léonidas Geoffrion. Monsieur Geoffrion était un prêtre retiré et monsieur Fecteau tenait le garage qui a été construit tout près. Le 18 janvier 1946, Léonidas Geoffrion vend à François Lemelin et le 10 octobre 1951, François Lemelin décède et madame Marie-Louise Breton et succession héritent. Le 2 novembre 1951, madame Breton vend à Rosario Benoît. Puis, le 7 février 1974, R. Benoît vend à madame Madeleine Laroche, veuve de monsieur Gérard Lafrance, et le 28 octobre 1975, la succession Madeleine Laroche vend à Ghyslaine Lafrance. Celle-ci, le 24 mars 1976, vend à Florian Grégoire.

Le 14 septembre 1977, Florian Grégoire vend à Serges Lafrance. Celui-ci y réside toujours; quelques rénovations ont été effectuées, les fenêtres changées, et une lucarne a été ajoutée, afin de lui redonner un cachet nouveau.

Cet emplacement serait celui de l'ancien Hôtel Parker et c'était un des plus beaux emplacements d'Henryville où la poste royale avait son relais.



238, 240, 242, 244  
rue St-Georges

Grosse maison des années 1800, à deux étages, en clapboard de bois gris. Le haut a déjà servi de salle de réunions pour les francs-maçons, loge qui a été supprimée vers 1870.

On rapporte qu'entre les années 1934 à 1940, Annette Boucher qui, à l'époque, était atteinte d'un chancre, avait fait construire une niche par monsieur Léandre Robichaud en l'honneur de Ste-Thérèse et avait décoré un appartement où plusieurs personnes d'Henryville se rendaient régulièrement pour prier.

À la fête de Ste-Thérèse, il y avait cérémonie spéciale avec vénération de la relique de Ste-Thérèse-de-Lisieux. Les jeunes filles du village se faisaient un devoir de préparer des chants pour cette occasion. Plusieurs enfants de la paroisse portent le nom de Thérèse en l'honneur de cette dévotion. Thérèse Auclair, Thérèse Tremblay, Thérèse Rousseau.

Doris Tougas, plus tard, a transformé cette maison en quatre logis. Aujourd'hui, elle est recouverte en clapboard d'amiante; son toit à deux versants et ses fenêtres carrelées lui conservent son identité originale.

Voici la liste des propriétaires:

- 1882 Lorenzo Hogle vend à Justinien Loisel;
- 1887 Justinien Loisel vend à Achille Lemieux;
- 1902 Achille Lemieux vend à Sylvio Lestage;
- 1926 Sylvio Lestage vend à Evariste Patenaude;
- 1930 Succession Georgianna Patenaude;
- 1940 Georgianna Patenaude donne à Lionel Boucher;
- 1941 Lionel Boucher vend à Doris Tougas;
- 1964 Doris Tougas vend à Josaphat Hébert;
- 1974 Aline Hébert, veuve de Josaphat Hébert, vend à Fernand Raymond.



268, rue St-Georges

Nous ne connaissons pas les premiers propriétaires de cette résidence mais son solage de pierres nous indique approximativement son âge.

Ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que monsieur Thomas Connelly en était le propriétaire en 1896, l'ayant acquise le 26 mars de cette même année devant le notaire J.E. Godreau de St-Sébastien.

Le 29 octobre 1897, monsieur L.H. Trudeau achète l'immeuble de monsieur Connelly.

C'est le 2 juillet 1901 que monsieur Trudeau vendait à monsieur Georges Raymond, devant le notaire Arthur Pigeon et le 15 août 1917, c'est au tour de monsieur Philiza Raymond, fils de ce dernier, d'en prendre possession devant le notaire Joseph E. Dupont d'Henryville.

Et enfin, c'est en 1943, le 6 décembre, que monsieur Conrad Archambault en fit l'acquisition et depuis certains agrandissements et réparations ont été complétés.

La maison, construite sur un lot de 112 arpents n'a cessé d'appartenir à la famille Archambault depuis 1943.

---

Construite vers 1860, cette maison en pierres des champs n'a jamais été rénovée ayant toujours été bien entretenue. Les pierres de coin sont les pierres restantes lors de la construction de l'église.

Voici les noms des propriétaires de cette maison :

En 1886, Me Alexis Louis Demers, député du comté d'Iberville à la législature de Québec, puis juge, habitait cette résidence et y décède en 1886;

En 1887-1903, sa femme Marie Goyette y réside;

En 1903-1908, Maria Demers, épouse du notaire Arthur Pigeon et fille d'Alexis Louis Demers est propriétaire;

En 1908-1912, Aimé Lemieux, marchand;

En 1912-1919, Edouard Brosseau et sa femme Marie Anna Arpin;

En 1919-1925, Romuald Casavant, marchand;

En 1925-1977, M. et Mme Georges Fortin;

En 1978, M. et Mme Jean Fortin qui y demeurent présentement.

En 1931, Monsieur Alphonse Tétreault ouvre un salon de barbier jusqu'en 1980.

Sa fille Rita opère un salon de coiffure. Celle-ci, institutrice, a enseigné pendant 44 ans à Henryville et est maintenant à sa retraite.

Il est à noter que la partie servant de cuisine à Rita Tétreault serait encore plus ancienne. Vous le remarquerez à ses pierres de coin différentes de celles de la maison le long de la rue St-Georges.



103, rue St-Georges

---

Sur la rue St-Georges, une maison de deux étages en briques, toit à deux versants, galerie en bois ornée de poteaux décoratifs qui était, en 1910, la résidence de Baptiste Courville et de son épouse, Sidonia Coupal. En 1917, elle devint la propriété du notaire Dupont et en 1920, Thomas Morin, rentier, en fit l'acquisition et y vécut jusqu'à son décès. La succession décida de la vendre et en 1939, c'est Joseph Bélanger qui l'acheta à enchère.

En 1952, Émile Rainville lui succède et en 1968, madame Thérèse Bélanger-Rainville, devenue veuve et propriétaire de cette résidence, continue la descendance, car depuis quarante-six ans, cette propriété appartient aux « Bélanger ».

Aujourd'hui très près de la rue à cause de l'élargissement de la route, il y a peu de transformations à y faire. Elle est bâtie solide et résistante; d'ailleurs, le style d'autrefois qui la caractérise lui donne un aspect typique des temps anciens.



109, rue St-Georges



117, rue St-Georges

Cette maison appartenait à monsieur Anthime Fortin en 1910; elle fut vendue au docteur Théodore Phénix en 1910. Madame Anna Lemieux en fit l'acquisition en 1935. Elle y demeura jusqu'à son décès en 1977; à ce moment, Roger Clouâtre devient le nouveau propriétaire. Madame Anna C. Lemieux, de 1936 à 1965, a loué une partie de sa maison, au Ministère des Postes et elle était maître de poste durant ces années.

La maison de jadis n'a pas été rénovée de façon significative; construite en clapboard, elle est maintenant recouverte en bardeaux d'amiante.

Juliette, fille de madame Anna, mariée à Roger Clouâtre y vit avec sa famille: Hughes, Esther et Annie.



121, rue St-Georges

Cette maison aurait été construite vers les années 1850. En 1858, elle appartenait à Joseph Lemieux, qui y demeura pendant plusieurs années. Lui succédèrent: François Lemelin, monsieur Nicholson, Omer Rainville, forgeron qui y vécut pendant trente ans. Maintenant elle est la propriété de Jean-Paul Clouâtre.

Elle a été rénovée de façon significative en 1955.

Aujourd'hui, c'est une maison à deux étages en briques, pierres et clapboard d'amiante. Dans la partie avant, on y retrouve un petit restaurant. Plusieurs parmi nous se rappellent avoir siroté sa liqueur ou mangé son chips sur le banc de la galerie à Jean-Paul.

C'est vrai de dire, que madame Jeanne d'Arc Phoenix-Clouâtre est une femme patiente et compréhensive, parce que même si on la dérange 10 à 15 fois par jour pour 25¢ de réglisse, ou 10¢ de gomme balloune, elle garde toujours le sourire.

---



133, rue St-Georges

Cette petite propriété, qui a été rénovée complètement il y a quelques années, a une très longue histoire.

Nous retrouvons que le 24 février 1848, Charles Larivière qui vend à Pierre Samson. Nous parlons d'une maison en bois, un étage.

Le 23 décembre 1858, l'Institut Bibliothécaire St-Georges reçoit de Pierre Samson à perpétuité, par l'intermédiaire de Alexis L. Demers, alors président, cet édifice. La transaction se fait pour un montant de 250\$ et Pierre Samson fait don du montant de 50\$.

Le 15 décembre 1885, J.B. Simard, père, en qualité de membre de l'Institut Bibliothécaire St-Georges, corps politique ayant son siège d'affaires à Henryville, a cédé, abandonné, transporté à la Corporation de la Paroisse de St-Georges Henryville, le dit immeuble pour 62 piastres et 22 centimes avec certaines restrictions bien spécifiques.

Il est important de noter plusieurs utilisations à cette propriété: bibliothèque, salle municipale, cour des Commissaires, cour de justice, salon de barbier, école, salle de couture et de piquage, et bien sur, hôtel de ville.

Elle est revenue, depuis 1982, à sa vocation première de bibliothèque, en plus d'être hôtel de ville de la municipalité s.d. On nous mentionne que lors de la formation de la municipalité Village, la corporation s.d. a gardé la propriété de cette bâtisse, ce qui fait que l'hôtel de ville de la «campagne» est situé au coeur du village, ce qui est quand même un signe de fraternité entre citoyens.

---



137, rue St-Georges

Le 26 décembre 1850, Charles Larivière et autres font donation à Pierre Samson. Le 11 décembre 1873, Pierre Samson vend à Joseph Lemieux et le 19 novembre 1896, Joseph Lemieux vend à Achille Lemieux.

En 1905, il la vendait à Rose Délima Boudreau. En 1915, elle devient la propriété de Narcisse Gamache puis en 1925, à Philias Bacon. Cependant, en 1929, Eucher L'Écuyer en devient l'acquéreur et y habite pendant cinquante et un ans. En 1980, elle devient la propriété de Francine Grenon et en 1983, elle fut vendue à Raymond Leclerc.

Petite maison de deux étages, toit à deux versants, avec galerie recouverte sur trois côtés de la maison. Originellement, l'extérieur était en planche de bois debout; maintenant en clapboard de bois.

On se rappellera que monsieur L'Écuyer avait fait une maison miniature reproduisant la sienne, pour sa fille Lorraine. Cette petite maison a fait rêver beaucoup d'enfants, à Henryville.

C'est un exemple d'une propriété plus que centenaire qui a beaucoup de classe.

---

Dès 1863, cette maison existait au même emplacement rue St-Georges et appartenait à Alexis Simard. On retrouve le nom de plusieurs propriétaires depuis, soit: Monsieur Gamache, voiturier; Narcisse Demers, hôtelier; Fernando Lauzon, menuisier; Siméon Trudeau, marchand et en 1885 J.H.D. Trudeau, marchand, vend à Lévis Simard, cultivateur, époux de Cénalire St-Aubin.

En 1927, devenue veuve, madame Simard donne, par testament, toute la propriété à sa fille Anita, fille de compagnie chez Charles Trudeau, fils du notaire; en 1939, elle vend à Alphonse Patenaude, artisan.

Quelques réparations s'imposent; une vieille remise démolie pour faire place à un garage; une véranda à l'arrière pour agrandissement. Toute construite en bois, pièces sur pièces, poutres (beams) en bois, une bascule à pain encore apparente dans la cuisine et les armoires en ceiling lui donne un cachet particulier qu'on ne trouve pas partout.

Il y a quelques années, madame Patenaude (Jeanne Lamarre), étant veuve, vendit à René Gadbois et finalement le résident actuel est monsieur Pierre Desforges.

Cette maison a son histoire qui est profonde dans la mémoire des gens qui y ont vécu et qui ont le bonheur de vivre encore.



139, rue St-Georges



141, rue St-Georges

Nous avons relevé les noms des propriétaires de ce commerce qui est le plus ancien et connu d'Henryville.

1864 un commerce y opérait sous le nom « Foarmer et Darche Shop »

1868 Joseph Demers vend à Alexis Ls Demers (marchand);

1875 Alexis Ls Demers vend à L.H. Trudeau;

1892 L.H. Trudeau vend à Pauline Fafard (épouse de Aimé Lemieux);

1964 Succ. Pauline Fafard vend à Louis-Charles Vincent;

1965 Ls-Charles Vincent vend à Marie-Julie Lemieux

1969 Marie-Julie Lemieux vend à Jean-Louis Dupuis.

Depuis 1900, il y a eu beaucoup de modifications. La structure originale de 1888 a été reculée à deux reprises vers le ruisseau. La première fois vers 1900 et la deuxième fois en 1914. Cette section est aujourd'hui l'entrepôt recouverte de tôle que nous voyons à l'arrière de l'établissement. Lors de ces transformations, on a enlevé la brique qui recouvrait le magasin pour pouvoir le déménager. La partie avant serait donc la plus récente.

Vers 1910, un avant-toit a été rajouté pour (nous supposons) protéger le matériel étalé à l'extérieur ou peut-être abriter les gens qui se rencontraient pour jaser sur le « Banc des Lemieux ». Son toit, très original, à quatre versants a été recouvert en 1914 par monsieur Prémias « Titi » Grégoire en tôle de chars (train).

En 1969, Jean-Louis Dupuis réaménage, de façon plus moderne, l'intérieur du magasin et en convertit une partie en logis pour y demeurer.

Le magasin garde finalement son style original, toujours en brique. Il a conservé son puit de lumière ainsi que ses modulons (frisettes) à l'extérieur.

La famille Lemieux a été en affaire tout près de quatre-vingt (80) ans et toujours au même endroit.

---

---

Monsieur Omer Rainville occupait cette maison en 1910. Au cours de ces années, il y avait une boutique de forge et rendait de grands services aux cultivateurs fermiers, tout en gagnant la vie de sa famille. Roland Rainville nous indique qu'il aurait vendu sa boutique de forge, située à l'arrière des Grégoire, et avec l'argent a refait son plafond de cuisine. Ensuite monsieur Hilaire Tougas le remplace pour occuper la maison.

Monsieur Arthur Hébert vient ensuite, Antonio Coupal et Roland Rainville, et de 1946 à 1967, Wilfrid Barry, Laurent Barry et François Goyette.

Lorsque Claude Mailloux devient propriétaire, il fit une certaine rénovation et ajouta une cuisine à l'arrière.

Monsieur Réjean Côté est le propriétaire actuel, et par son travail, a accompli de belles transformations à cette propriété de la rue principale. Monsieur Côté, sa femme et sa petite famille y résident toujours.



149, rue St-Georges

---

Aux environs de 1903, un cordonnier du nom de Téléphore Campbell, marié à Malvina St-Hilaire, occupait cette maison et y exerçait son métier.

Monsieur Campbell était le père de madame Charles Auclair. Cette résidence fut vendue par la suite à monsieur Joseph Boucher rentier; celui-ci vendit à monsieur Arthur Hébert, réparateur de téléviseurs. Madame Marie-Ange Hébert veuve, demeure toujours dans cette résidence, au 161 rue St-Georges.



161, rue St-Georges



171-1, 171-2, 173-1, 173-2, 175,  
rue St-Georges

Selon nos recherches, il y avait déjà en 1857, plusieurs établissements commerciaux dans ce coin du village.

Dès 1910, Arcade Coupal, homme dynamique, très actif, avait déménagé sur son terrain un entrepôt où il vendait des voitures d'été et d'hiver, des attelages pour les chevaux, certains accessoires agricoles, un peu d'épicerie. Ce fut le début d'un commerce grandissant avec les années. En 1917, il se porte acquéreur du magasin de Aimé Lemieux, situé au coin de la rue St-Georges et St-Thomas (aujourd'hui, rue St-Jean.)

Il fut déménagé à l'emplacement actuel par Pierre Trahan, contracteur de St-Jean. Quelle aventure incroyable à cette époque! Sans incident et en peu de temps, la bâtisse arrive à destination et prend place sur le solage de ciment et y demeure solide encore aujourd'hui. Devenu propriétaire d'un grand « magasin général », on y retrouvait de tout: épicerie, marchandises sèches (expression d'autrefois), chaussures, claques (à 25 sous la paire), bottes, gants de travail; même du vinaigre, de la mélasse en gros barils, « kérosène » ou huile à lampe, enfin tous les produits en demande se trouvaient chez « Coupal ». Son fils Antonio devint locataire en 1931 et en 1936, propriétaire. Après son décès, en 1945, son épouse vend à Omer McCraw. En 1953, Jean-Marie Boivin achète et en 1963, Roger Ladouceur devint propriétaire jusqu'en 1971 et Gaétan Hébert, achète alors. Plus tard, ce fut un dépanneur et maintenant, nous retrouvons un bloc de cinq logis.

La bâtisse est maintenant recouverte de clapboard de vinyle. Beaucoup de rénovations à l'intérieur furent faites pour aménager les logis. Ce n'est plus le va-et-vient d'autrefois mais le renouveau actuel, jugé nécessaire, qui ne fait cependant pas oublier:

Souvenirs du passé

Bonheur du présent

Espérance pour l'avenir.

---



183, rue St-Georges

Résidence actuelle de madame Lilianne Toupin-Samson, elle appartenait en 1910 à François Monast, boucher.

En 1915, celui-ci vend à Alcide Bonneville qui continue le commerce déjà existant, en plus d'être « postillon ». Durant 20 ans, avec son cheval et sa voiture, il a distribué le courrier en campagne. À cette époque, le postillon devait arborer la bonne couleur « bleu ou rouge » pour garder son emploi.

Maison à deux étages, six pièces, plafond en tôle, solage en ciment, toit à quatre versants, galerie avec une architecture typique.

De 1949 à 1969, Denis Samson en est propriétaire et Germain Samson en fit l'acquisition en 1969. Menuisier de son métier, il ne négligea rien pour entretenir et améliorer l'aspect de son nouveau « chez soi ». Décédé en 1981, son épouse y habite encore. Rien ne laisse à désirer, l'ordre et la propreté y règnent.

Antique et moderne, cette maison garde secrètes ses années d'existence.

---

En 1914, Jean-Baptiste Bessette, menuisier, achète cette partie du lot 298 de François Monast, boucher. Il la transforme en maison résidentielle, la relève et la place sur un solage de pierres recouvertes de ciment.

De 1922 à 1925, Jean-Baptiste Georges y demeure et en 1925, Alcide Bonneville y aménage une autre boucherie. Plus tard, de 1942 à 1950, Bernard Rainville y demeura puis, ce fut Laurent Lamothe et en 1951, Henri Rathé et depuis 1964, Roger Raymond en est le propriétaire.

L'extérieur, originellement en planches de bois, ensuite recouvert de papier brique, est maintenant en clapboard de cèdre peinturé; l'intérieur modernisé, agrandi en arrière pour une cuisine.

Roger Raymond, conseiller municipal du village depuis onze ans, habite à cet endroit, avec sa famille, depuis vingt-quatre ans. Bien attirante, à l'aspect fleuri, cette coquette résidence est digne de mention parmi les anciennes maisons d'Henryville.



187, rue St-Georges

---

Cette maison de brique et de stucco date du début des années 1800. Une transformation complète à l'intérieur a été effectuée par les propriétaires à plusieurs reprises.

Voici les noms des propriétaires de cette maison que nous avons pu relever :

19 mai 1884 David Adams vend à Justinien Loiseau;

02 juin 1896 Justinien Loiseau vend à J.E. Honorat Lafond;

15 novembre 1905 J.E.H. Lafond vend à Léon Bénard;

06 octobre 1908 Léon Bénard vend à Léandre Gosselin.

À cette époque, cette résidence a été un hôtel pour être converti plus tard en épicerie.

04 mai 1920 Léandre Gosselin vend à Vincent A. Charbonneau qui, lui, opérait une boucherie dans la partie de la « pointe ». Monsieur Charbonneau exploitait aussi un abattoir de l'autre côté de la rue. Vers 1930, la résidence fut transformée, au moins en partie, en maison de touristes pour ensuite devenir à nouveau une résidence privée.

06 mai 1960 Vincent A. Charbonneau vend à Viateur Paquette qui lui redonna sa vocation de boucherie et résidence jusqu'en 1974. Depuis, c'est la demeure des Paquette et elle comprend 21 pièces.

Plusieurs caractéristiques architecturales sont particulières à cette grande propriété située au croisement des rues St-Georges et St-Jean.

Hommages à cette noble demeure au caractère flexible qui a su si bien, au fil des années, s'accommoder des idées versatiles de ses propriétaires.

207, rue St-Georges





215, rue St-Georges

Cette maison de briques a été construite vers 1884 et a gardé son aspect original.

Voici certains noms des propriétaires de cette résidence :

- 1884 Thomas Connelly;
- 1885 David Adams;
- 1896 Justinien Loiselle;
- 1905 Damase Leduc;
- 1909 Alphée Poissant;
- 1946 Cécile Tremblay;
- 1949 Fernand Coupal;
- 1957 Huguette Charbonneau;
- 1964 Louis-Philippe Lanoue.

La famille Poissant y a vécu 37 ans environ : par la suite des locataires y vivent depuis plusieurs années. C'est une propriété située au centre du village et dont l'histoire demeure à compléter.



219, rue St-Georges

Une petite maison à deux étages en bois; maison typique des années 1800; solage en pierre, assise sur le roc solide.

Voici la liste des propriétaires de cette maison :

1864 Selon notre carte, Romuald Tassé, médecin, est propriétaire;

1885 Romuald Tassé vend à Gustave Fontaine;

1886 Gustave Fontaine vend à S.H. Brosseau;

1894 S.H. Brosseau vend à son épouse, Victorine Brosseau;

1896 Victorine Brosseau vend à Théodore Phénix, surnommé le « Saint-Homme » de la place. Il a pratiqué la médecine générale de 1896 à 1922.

La rue à droite de cette maison porte le nom de « rue Phénix » en l'honneur de ce grand homme. Cette maison a appartenu à la famille Phénix pendant 57 ans.

1922 Marie-Anne Lecompte, épouse du docteur Phénix, devient propriétaire par testament.

1936 La succession de Théodore Phénix vend à Émilie Phénix, épouse de Joseph Dupuis.

1953 La succession Émilie Phénix a vendu à son fils Paul, qui y réside toujours.

Fait cocasse relatif à cette maison : Un orme frisé a été planté par Romuald Tassé, un des premiers habitants de la maison. Coupé il y a quelques années, la souche avait 6 pieds de circonférence. L'âge de l'arbre par rapport aux cercles donnerait environ 150 ans : ce qui correspondrait à l'âge approximatif de la maison.



231, rue St-Georges

En 1903, Émilien Robidoux, propriétaire de cet emplacement était considéré cultivateur. À cette époque, il habitait une maison de style canadien, en bois. Un grand jardin où il cultivait du tabac et du ginseng, plante qui pouvait atteindre quinze pieds de hauteur à la récolte. Tout était bien clôturé; il élevait des volailles et vendait des oeufs.

Les salaires n'étaient pas bien élevés; on nous raconte que Ovila Bélisle a travaillé au tabac durant tout l'été, du 25 juin au lendemain de la fête du travail. En septembre, il recevait son salaire, soit la très modique somme de 3,25\$.

En 1928, Joseph A. Dupuis fait l'acquisition de cette demeure et la convertit en hôtel « Repos du touriste ». Une maison qui a subi beaucoup de transformations.

Une allonge à l'extérieur, l'intérieur a été refait complètement; des chambres aménagées, bar, salle à manger, le tout suivant les normes. La tranquillité de la famille Robidoux était transformée en un remue-ménage intense. Joseph Dupuis vendait la bière à 25 sous la grosse bouteille servie à table; avec six bouteilles vides, une personne pouvait acheter six grosses bières pour un dollar.

Plusieurs propriétaires suivirent et chacun fit des réparations à sa guise. Rosaire Bouchard en est le propriétaire actuel.

Si les ancêtres revenaient, ils seraient bien ébahis de tels changements. Des générations d'Henryvillois ont commencé leur vie sociale, à cet endroit. Si les murs pouvaient parler, combien d'histoires de chasse et pêche, ils ont entendues; combien d'histoires d'amour, ils ont été témoins; combien de discussions n'ont pas été solutionnées et sont encore en suspens!



251, rue St-Georges

Cette ancienne maison des années 1800 était construite sur la terre, sans solage.

- 1857 Cette bâtisse est identifiée « École Dissidente »
- 1876 M. Cyprien Lemaire vend à Norbert Lauzon;
- 1909 Adolphe Lauzon vend à Louis-Joseph Beaudoin;
- 1940 Joseph Beaudoin vend à Antonio Coupal;
- 1940 Antonio Coupal vend à Alcide Clouâtre;
- 1947 Alcide Clouâtre vend à Alberta Lauzon;
- 1973 Alberta Lauzon donne sa propriété, par testament, à son fils, Laurent Morin;
- 1982 Laurent Morin donne, par testament, cette propriété à son épouse, Berthe Dubois-Morin;
- 1983 Berthe Dubois-Morin la donne par testament à Thérèse Leclerc-Savoie, sa nièce, et celle-ci, en
- 1984 la vend à Marie-Reine Lamothe.

Cette ancienne maison a subi plusieurs agrandissements, puisqu'à l'origine elle n'avait que cinq pièces et aujourd'hui elle en a dix.

Elle a même été une école protestante et dans les livres de la municipalité, cette école était connue comme « École des Syndics Dissidents ».

Une autre page d'histoire à écrire. Madame Osias Rathé, qui a aujourd'hui 96 ans, a vécu dans cette maison et nous parle du diable à la « loge maçonnique ».



259, rue St-Georges

Petite maison de bois, de deux étages, et des années 1900, elle a toujours conservé son cachet grâce aux bons soins de ses propriétaires qui ont été :

Avant 1905, Georges Raymond et entre 1905 et 1949, madame Alexandre Bélisle, Marie St-Hilaire et Émile Bélisle. Depuis 1949, Alfred Raymond.

Propriétaire et occupant de cette résidence depuis 36 ans, Alfred Raymond a dû travailler d'arrache-pied afin de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille étant devenu veuf l'année même où il prit possession de cette résidence.

Alfred Raymond fut longtemps concierge à l'école et surveillant de patinoires. Son passe-temps favori a toujours été la chasse. Qui dit chasse pense chien. Il s'improvise donc éleveur et dompteur.

Un chien bien dressé allait chercher sa brosse pour se faire brosser; si on allumait une cigarette, le chien allait chercher le cendrier; Freddie demandait ses pantouffles, le chien allait les chercher en haut.

Freddie est un de nos « anciens ». Si vous avez l'occasion de passer, vous remarquerez certainement Freddie se berçant sur la galerie avec son chien et sa pipe. Freddie est l'ami des jeunes.



1129, rang St-Jean

Cette maison à deux étages en briques, n'a pas tellement subi de changement à son style canadien des années 1800.

L'intérieur a été refait à neuf tout en conservant son authenticité.

Vers les années 1976, on la rafraîchit en la recouvrant de clapboard de vinyle. Deux cheminées décorent très bien le toit.

Une galerie complète la façade de la maison.

Liste des anciens propriétaires:

	François Xavier Darche
24-07-1855	Jean-Baptiste Simard
03-02-1882	Donnée à Alfred Simard
07-06-1897	A. Simard vend à Romuald Tassé, docteur
20-02-1951	Succession Romuald Tassé vend à Georges Edouard Dupont
17-05-1973	G.E. Dupont vend à John Cody
19-10-1976	J. Cody vend à Henri Hormier
02-06-1983	H. Hormier vend à Jacqueline Tremblay-Gaudet.

---

Michel Lebeau, propriétaire depuis 1974, a acheté cette demeure de Réal Couture qui, dès 1960, possédait cet emplacement qui appartenait auparavant à Joseph Bélanger et ensuite à son héritière Marie-Thérèse.

Précédaient Joseph Dupuis et la succession Oraphise L'Ecuyer en 1907; toutefois en 1904, c'était Célima Laporte qui en était propriétaire. Plusieurs locataires y ont résidé dont, dès le début, Joseph Bérard et son épouse, la famille de Ferdinand Labelle et Maxime Fréreau.

En 1978, Michel Lebeau entreprit une rénovation importante soit un agrandissement par en arrière de 16 x 16 pieds, un recouvrement de clapboard de masonite et un abri pour autos.

Toutes les modifications nécessaires furent apportées, intérieures et extérieures. L'apparence extérieure de cette maison n'est plus la même. La partie avant porte encore le poids des ans, mais elle est considérée, en 1985, parmi les antiquités modernes bien conservées.



64, rue St-Jean



70, rue St-Jean

Cette maison est la propriété de Claude Leblanc depuis avril 1985. Auparavant, elle appartenait à Randy Fauteux, qui l'a acquise en 1976 de madame Paule-Aimé Lemieux, épouse de Charles Phénix, décédé.

Dès le début, en 1893, ce n'était qu'un terrain vacant depuis la maison de Joseph Bérard jusqu'à la maison de briques appartenant à Edouard Brosseau.

Plus tard, en 1916, monsieur Alphonse Tougas, menuisier, ayant acheté ce terrain en revendit une partie à Geo-Aimé Boutin. Celui-ci fit construire la maison qui existe encore sans trop y apporter de modifications.

Madame Sarah Warner-Bénard, autre propriétaire, y demeura quelques années.

En 1956, cette maison devint la résidence de la famille Charles Phénix. Quelque peu modifiée, elle a gardé son cachet d'antan, toujours en bois, peinturée et bien entretenue, elle ne passe pas inaperçue.

---



82, rue St-Jean

Cette résidence appartenait en 1914 à Alphonse Tougas, menuisier. Bâtie sur un vaste terrain qui a été divisé en lots puisque aujourd'hui trois maisons y sont construites. Après le décès de M. et Mme Tougas, la succession la vendit à Guy Campbell qui y demeura jusqu'à son décès.

Madame Campbell, étant devenue propriétaire, la revendit en 1971 à sa fille Gisèle (madame Claude Circé).

Des modifications importantes furent effectuées. Une grande galerie et une véranda furent démolies, un recouvrement de clapboard d'aluminium remplace la brique et lui donne un aspect rajeuni.

Plusieurs arbres et arbustes disposés avec goût, des plantes fleuries de diverses couleurs font de ce domaine une résidence à l'allure attirante et bienveillante.



158. rue St-Jean

Vers 1931, une partie de la maison de Arcade Coupal fut déménagée et devient la base de cette maison. À son décès, Georgette et Bernadette Coupal en héritent et la louent jusqu'en 1944. Plusieurs locataires se succédèrent : Olivier Rousseau, Conrad Archambault, Marguerite Fortin et Maxime Frégeau.

Par la suite les propriétaires furent :

17 novembre 1944, Georgette Coupal vend à Rémi Mailloux

3 mars 1945, Rémi Mailloux vend à Pauline et Simone Mailloux

26 juillet 1950, Pauline et Simone Mailloux vendent à Aurore Charbonneau

18 mars 1958, Aurore Charbonneau vend à Joseph Mailloux

13 mai 1958, par testament Ernest Mailloux vend à Laurent Simard

27 avril 1962, Laurent Simard vend à Claude Auclair

Cette partie déménagée mesurait 16 x 18 pieds, les solives du plancher en bois rond 8 pouces au petit bout étaient en épinette, équarries une face seulement. Pour le plancher, on utilisait des madriers 1½ pouce d'épais emboutés recouverts de bois franc de ¾ de pouce embouté.

Il est à noter que le crépi et la latte de bois était posé à l'intérieur entre les colombages, sur la planche de recouvrement extérieur, et on recouvrait le tout de papier peint. Le haut des murs étaient recouverts de tôle de zinc à dessin floral en relief.

Par la suite, on fit un agrandissement à cette maison de 14 x 28 pieds servant pour une salle de lavage et couture, une salle de bain et un espace pour allonger l'escalier typique de ces années : 12 marches dont 5 d'angle, le tout assez dangereux.

Aujourd'hui, elle donne un tout autre aspect. La construction d'un garage, sa façade refaite à neuf avec sa lucarne au deuxième étage et son extérieur en stucco blanc confirme son charmant style espagnol.

---



162 et 164, rue St-Jean

La production du beurre fut une des premières occupations de monsieur Arcade Coupal, vers 1906, et alors associé à Elzéar Morin. Une bâtisse, bien simple et en bois, contenait les « barattes » et moules requis à la production. En 1907, il devint seul propriétaire avec un employé « beurrier ». Les cultivateurs apportaient le lait et par l'action d'un « séparateur », la crème extraite était barattée et transformée en beurre.

En 1914, Wilfrid Clouâtre, travaillant comme beurrier, acheta et fit de nombreuses transformations. En premier lieu, avec voitures et chevaux, le lait était recueilli dans des récipients « canisses » appropriés, chez tous les cultivateurs de la paroisse et des alentours; plus tard, ce fut l'achat de camions. Le remue-ménage matinal, très tôt le matin, ces camions se rendant porter le lait à Montréal et de nombreux employés travaillaient à la préparation et la production de produits laitiers.

En 1934, Wilfrid Clouâtre vendit à la Coopérative Fédérée; de nouvelles bâtisses sont construites à cette époque; entre autre, la Fromagerie du docteur Rosell et son laboratoire, le fameux fromage « Richelieu », excellent et très en demande. En 1943, Richelieu Milk Product devient le nouveau propriétaire et en 1946, la Elmhurst Dairy en fit l'acquisition. Assez prospère pour quelques années, des jours sombres sont apparus et cette succursale connut la déchéance totale en 1960. En 1965, Florent Dupuis achète les bâtisses restantes; il loue alors à la manufacture Salaberry Men's Wear, ce que nous appelons l'entrepôt, soit la partie de la fromagerie. Cet atelier de couture, filiale d'une usine de St-Jean, a connu de bonnes années.

Aujourd'hui, tout est clos: que de bâtisses vieilles dorment dans ce coin si actif autrefois. De belles résidences modernes font le décor actuel et conservent précieusement les nombreux souvenirs ensevelis sous les décombres.

---

---

Située aujourd'hui rue St-Jean, la maison paternelle Boutin était autrefois au même endroit mais près de la voie ferrée, rue St-Thomas ouest. Originellement en bois, elle est maintenant recouverte de bardeaux d'amiante, ce qui en change l'apparence. Cette maison, loin du chemin, entourée d'arbres et d'arbustes, paraît cachée à l'oeil du passant. Monsieur Henri Boutin avait acquis cette propriété, vers 1882, de Sifroy Fortin.

La famille Boutin vécut des années heureuses en suivant les directives du papa et de la maman bien fidèles à la tradition chrétienne.

En 1936, sa fille Donalda devint propriétaire. En 1966, elle vend cette propriété à son fils Yvon-Guy, ancien secrétaire-municipal.

Enfin Yvon-Guy revend la maison à Laurent Morin en 1971; le locataire, monsieur Josaphat Côté, ne néglige rien pour son bon entretien. Monsieur Morin décède et son épouse le suit de près. Cette propriété est donnée par héritage à madame Thérèse Leclerc-Savoie.

Fait à souligner, cette maison, plus que centenaire, a abrité une génération de sacristains (bedeau) Henri (père), Armand (petit-fils), et l'époux de Donalda (Ernest Racine). Leur dévouement aux services religieux est resté gravé dans la mémoire de tous les citoyens qui les ont connus.



59, rue St-Jean

---

Résidence située sur le lot 381, appartenait à son origine au curé St-Aubin. Vers 1866, elle devint la propriété de François Berthiaume, ensuite ce furent Edouard Tremblay et Marcel Poirier. Ce dernier, en 1893, vend à Mathilda Boudreau, épouse d'Olivier Morin, et elle y demeura jusqu'au moment de son décès, en 1940.

Les héritiers ne pouvant l'occuper, Olivier Rousseau, époux de Justina Barry, acheta cette demeure. Un peu plus tard, une allonge fut ajoutée à l'arrière de la maison. La partie avant est cependant la même qu'en 1866.

Construite en bois, elle est maintenant recouverte de clapboard de masonite. Olivier et son épouse étant décédés, la succession en 1978, cède l'emplacement à Guy Côté, époux de Claire Rousseau; ils y demeurent depuis avec leurs trois enfants.



63, rue St-Jean



73, rue St-Jean

Résidence de Orpha Coupal, entre 1922 et 1970, située au 73, St-Jean, originellement construite en bois vers 1846. La partie arrière, complètement refaite à neuf en 1935, est aujourd'hui en clapboard de masonite.

En 1871, monsieur Benjamin Therrien en était le propriétaire et en 1922, Edmond Raymond la vendit à Orpha Coupal.

En 1924, celui-ci bâtit une manufacture de portes et châssis. Elle fut détruite par le feu en 1955.

En 1936, la construction du premier garage et d'un entrepôt qui furent agrandis, par la suite, selon les besoins.

Aujourd'hui, c'est la compagnie O. Coupal Inc. qui y est installée depuis 1970. La compagnie, dont le siège social est maintenant à Iberville, occupe une partie de la maison pour le bureau.

On y retrouve le magasin de bois, la quincaillerie et la boutique pour la menuiserie.

Une cour à bois très prospère qui dessert la population environnante.



101, rue St-Jean

En 1882, cette maison appartenait à Pierre Samson et la même année, il la vendit à G. Bonneau et Narcisse Demers. En 1883, Horace Casavant fut le nouvel acquéreur. Jusqu'en 1887 alors que Fridolin L'Écuyer, huissier, y vécut jusqu'en 1929.

Philippe Lanoue en prit possession et y demeura avec sa famille. Construite en bois, on y apporta peu de modifications et de rénovations depuis son origine.

En 1955, monsieur Lanoue vend une partie de son terrain et de son verger de la Commission Scolaire pour l'érection de l'école Marie-Immaculée. Une grande remise longe la rue Champagnat.

Toujours au même endroit, coin St-Jean et Champagnat, un peu perdue dans le feuillage qui la préserve de la circulation intense à cet endroit, cette ancienne demeure cache dans ses murs les plus chers souvenirs des ancêtres qui l'ont aimée et appréciée.

---

Construite en bois aux environs de 1878, elle a subi quelques transformations au cours des ans. Plusieurs propriétaires se succédèrent depuis les débuts soit Charles Hébert, François Lafond, Philibert Martin et Alphonse Guay. Ce dernier fut chef de gare de la place. En 1912, Marie Mongeon vend à Léa Mongeon et en 1914, c'est madame Ernest Sylvestre qui en prit possession.

Des travaux de rénovations étaient alors en cours; une allonge en arrière pour agrandir et aménager une cuisine. Monsieur Sylvestre remplaça monsieur Guay comme chef de gare. Il continua les réparations, soit l'agrandissement de la cuisine, une grande galerie véranda, la salle de bain, la remise et le garage.

En 1970, Prosper et Juliette Sylvestre acquièrent cette propriété par succession de leur père. En 1972, des changements extérieurs furent exécutés; le recouvrement en clapboard de masonite remplaça le bois, les fenêtres furent renouvelées.

En 1975, ils vendent à Réal Couture et vont demeurer à Iberville. Depuis 1978, c'est Lionel Barry qui y vit. Peu de changements, si ce n'est des vitrines qui remplacent les fenêtres du côté ouest, une entrée en asphalte, une belle pelouse verte; le tout donne un bon coup d'oeil. Mentionnons la salle de bain de tôle qui existe encore de nos jours.

Les gens qui ont connu les familles Therrien, Mongeon, Sylvestre, se souviennent avec plaisir de la droiture et du bon jugement qui distinguaient ces familles d'autrefois.



117, rue St-Jean

---

En 1904, madame Genina Boudreau vend à Pierre Cloutier pour un montant ridicule de 200\$. En 1911, Pierre Cloutier vend à Téléphore Dupuis et, en 1918, dame Rose-Anna Frégeau, veuve de Téléphore Dupuis, vend à Pierre Ménard. Ce n'est qu'en 1947 que son fils Gérard en devient acquéreur.

Plusieurs modifications importantes furent effectuées; un agrandissement du côté est, permit d'y installer une grande cuisine et quelques chambres. Le creusage d'un solage apparent donne une bonne cave pratique et commode reliée à l'ancienne maison. Une grande galerie, côté nord, contribue à changer l'aspect et le style de cette demeure.

En 1967, Jean-Louis Frégeau, actuel propriétaire, continue les rénovations commencées; le recouvrement en papier gris changé pour du clapboard d'aluminium, et toutes les fenêtres renouvelées.

À l'intérieur, beaucoup de changements furent exécutés; les soliveaux, encore visibles, sont recouverts mais conservent l'aspect antique à cette vieille partie. Dans la nouvelle section, un salon, une salle de séjour et une chambre de lavage rajeunissent le décor. Grâce au travail et au bon goût des résidents, l'extérieur est toujours bien propre et attire l'oeil.

Souvenirs d'antan qui permettent à la jeunesse d'apprécier davantage l'aisance qui règne aujourd'hui.



157, rue St-Jean



165, rue St-Jean

En 1883, le premier propriétaire fut Joseph Samson, mais la même année, elle passe aux mains de Alexis Boudreau, fils. En 1894, il la vendit à François Parent.

En 1901, ce fut Pierre Cloutier le propriétaire jusqu'en 1921, l'année où il vendit à Wilfrid Clouâtre. En 1938, Henri Wilcott, le propriétaire, vend à François Mailloux quelques années plus tard soit en 1944. Trente-cinq ans plus tard, en 1979, Paul St-Jean s'en porte acquéreur et y réside avec sa famille.

Originellement construite en bois, les premières modifications furent complétées par François Mailloux soit: un agrandissement important formant cuisine, chambre en arrière. Le propriétaire actuel continue les rénovations soit le recouvrement refait en clapboard de vinyle, le solarium à l'avant enlevé et remplacé par une galerie, les fenêtres changées pour plus modernes mais toujours dans le même style.

La restauration a toujours sa place et contribue à la longévité de ces antiquités centenaires.



173, rue St-Jean

Longeant la rue St-Jean, nous trouvons la propriété de monsieur Fernand Clouâtre. Cette maison date de 1883 et jusqu'en 1905, quatre propriétaires s'y sont succédés.

En 1921, monsieur Calixte Rathé la vendit à Wilfrid Clouâtre, beurrier. Celui-ci y vécut des jours heureux avec son épouse, Valéda Beaudoin. Il a su profiter des conditions favorables de l'époque au développement rapide dans son métier.

Construite en bois, mais de dimensions plutôt restreintes pour sa famille, il ajoute, vers 1930-1932, un agrandissement important, soit une cuisine et des chambres à l'étage supérieur. En 1961, madame Clouâtre la vendit à son fils, Fernand. Celui-ci, son épouse Rose Méthé et leurs enfants occupent le logis situé à l'arrière. Madame Clouâtre, toujours en bonne santé malgré son âge avancé, demeure à l'avant avec sa fille.

Un grand terrain entoure cette demeure. Fernand s'est bâti un garage pour le débosselage des autos. Tout est bien entretenu, les arbres, les fleurs bien disposées dans le parterre rehaussent cette demeure; on sent qu'une atmosphère de gaieté et d'entente règne au sein de cette famille.

---

Petite maison du 19e siècle, construite de bois vers les années 1895, à deux étages, solage en pierres des champs, sept pièces. Elle a appartenu, pendant plusieurs années, à la famille Laguë, soit Antoine qui, par des démarches et discussions continues, avait obtenu de faire partie de St-Georges de Henryville au lieu de Sabrevois. Ses fils, Omer et Arthur, prirent la relève; ils ont continué avec fierté les travaux déjà en cours.

Omer, homme public bien en vue, occupa le siège de maire de la campagne durant vingt-cinq ans et préfet de comté durant un an. C'était une occupation agréable pour lui; il aimait les voyages, les assemblées politiques mouvementées; il épaulait son frère Arthur dans les travaux agricoles mais il s'absentait plus souvent qu'à son tour. La ferme a toujours été bien entretenue; l'extérieur de la maison est probablement le même qu'autrefois, un solarium ajouté agrandit l'intérieur et embellit le devant de cette demeure.

Depuis plusieurs années, ce sont des immigrants qui habitent à cet endroit.



327, rang St-Louis

---

Cette maison fut bâtie vers 1879 et appartenait à Marie Grisé. Puis ce fut la propriété de Edmond Mathieu en 1892; Charles McCarthy, en 1912 et en 1923, Arthur Comeau; ensuite Joseph Choquette et en 1935 Wilfrid Larocque jusqu'en 1937. Sylva Goyette en prit possession jusqu'en 1963 alors que Bernard Goyette y demeura 10 ans. Roger Girard est le propriétaire actuel.

Construite en bois, pièces sur pièces, les poutres du plafond équarries à la hache, les murs à l'intérieur ont été refaits en gyproc et préfini; l'extérieur est toujours en clapboard de bois et peint en blanc.

Belle terre cultivable, les gens qui ont eu à l'améliorer ont suivi les bonnes directives pour y parvenir.



551, rang St-Louis



791, rang St-Louis

Cette maison, construite vers 1870, est aujourd'hui la propriété de Armand Tremblay. Plusieurs propriétaires se succédèrent jusqu'en 1908. En 1897, Mary Fitzpatrick, épouse de Martin Campbell, hérite de cette terre incluant la maison, la grange et la remise bâties depuis plusieurs années.

Ce fut ensuite:

Frank Campbell;

Léandre Gosselin

Sifroid Tremblay en prend possession en 1908.

Elle est faite pièces sur pièces, le solage en roches sèches, les plafonds en planches emboutées et les murs en plâtre et tapissés. L'extérieur est en papier noir. Une cuisine a été construite en 1915.

En 1956, monsieur Armand Tremblay, fils de Sifroid, en est le nouvel acquéreur et occupe encore cette demeure au 791, rang St-Louis.

Deux générations y vécurent; les souvenirs anciens sont nombreux et reposent dans l'ombre et la quiétude.

---



881, rang St-Louis

Originellement, cette maison était située beaucoup plus loin sur la route. À cette époque, c'était une maison à un étage et demi à pignon.

En 1960, J.M. Lord décida de la déménager à l'endroit actuel. On refit, à l'époque, un solage et on ajouta un deuxième étage. Ceci lui donna sa silhouette actuelle.

Maison à deux étages et comprenant sept pièces; son revêtement en clapboard de cèdre, quatre pouces lapés deux pouces, demeure toujours. On ajouta une galerie sur la façade qui termine bien sa décoration.

Les propriétaires furent:

8-08-1917 Elzéar Cognac vend à Joseph A. Cognac;  
25-03-1932 Joseph Cognac vend à Mlle Maria Cognac;  
3-10-1950 Maria Cognac vend à Jean-Marie Lord;  
9-1973 J.M. Lord vend à Laurent Lord;  
12-1976 Laurent Lord vend à Yvan Lelièvre;  
1983 Yvan Lelièvre vend à Liliane Lelièvre-Mondor;  
1984 Liliane Lelièvre vend à Fabienne Gauthier et Claude Lemelin.

---

---

En 1903, Moïse Lord achète cette propriété de Napoléon Labonté et s'y installe avec sa famille.

En 1914, il ajoute un deuxième étage carré pour agrandir et favoriser le bien-être et l'entretien. En 1926, un malheureux incident survient et causa son décès. En 1942, madame veuve Moïse Lord vend à son fils Jean-Marie.

Le recouvrement extérieur fut changé à cette époque en clapboard d'aluminium mais conserve le même style.

En 1973, son fils Laurent s'en porte acquéreur et vit encore à cet endroit. Il ne fait aucun changement important, si ce n'est que l'entretien régulier.

Le bon ordre qui y règne facilite le travail continu d'un bon cultivateur. Il suit la trace de ses ancêtres, qui, eux-mêmes, ont travaillé dur pour parvenir à une bonne réussite.



929, rang St-Louis

---

Cette maison, originairement construite en bois, maintenant recouverte en aluminium, n'a jamais été déménagée. En 1889, Delphis Méthé possédait cette propriété.

En 1946, son fils Eugène s'en porte acquéreur. Les deux familles y vécurent séparément, en tout 72 ans, et en 1958, Guy devint le nouveau propriétaire.

Il cultive la terre avec ordre et attention et ne néglige rien pour la rendre plus efficace. En 1967, il apporta quelques modifications autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Après le recouvrement extérieur, une grande galerie refaite en ciment avec toiture en fibre de verre donne un bon coup d'oeil et est plus résistante que le bois.

Cette demeure fut le berceau d'un prêtre missionnaire, Père Jean Méthé O.M.I. décédé dernièrement à l'âge de 89 ans au Manitoba et d'une religieuse de la Présentation de Marie, Soeur Marie St-Jean-de-Dieu décédée en 1941.

Ces gens de bonne foi chrétienne y ont trouvé et propagé la joie de vivre malgré les obstacles à surmonter.



1085, rang St-Louis



112, rue St-Thomas

Petite maison typique des années 1900. Maison à deux étages avec solage en pierres des champs et murs pièces sur pièces.

Sachons rendre hommage aux nombreux propriétaires qui, grâce à leur collaboration, ont su lui garder son cachet d'antan.

- 1882 Nazaire Langlois vend à François Lafond;
- 1885 François Lafond vend à Joseph Lussier;
- 1904 Joseph Lussier vend à Adolphe Lanoue;
- 1914 Adolphe Lanoue vend à Delphine Lanoue;
- 1922 Delphine Lanoue vend à Joseph Guérin dit « St-Hilaire »;
- 1943 Joseph St-Hilaire vend à Marie Grenon-St-Hilaire;
- 1947 Marie Grenon-St-Hilaire donne à Michel Grenon;
- 1983 Michel Grenon vend à Arthur Grenon.

Monsieur Michel Grenon, qui a été maire à Henryville pendant plusieurs années, nous raconte que depuis 1947, la famille Grenon habite cette maison. Il la loua successivement à ses fils avant de la vendre, en 1983, à son fils Arthur, qui à son tour la loue à sa fille Linda (petite fille de Michel).

Voilà une tradition à suivre.



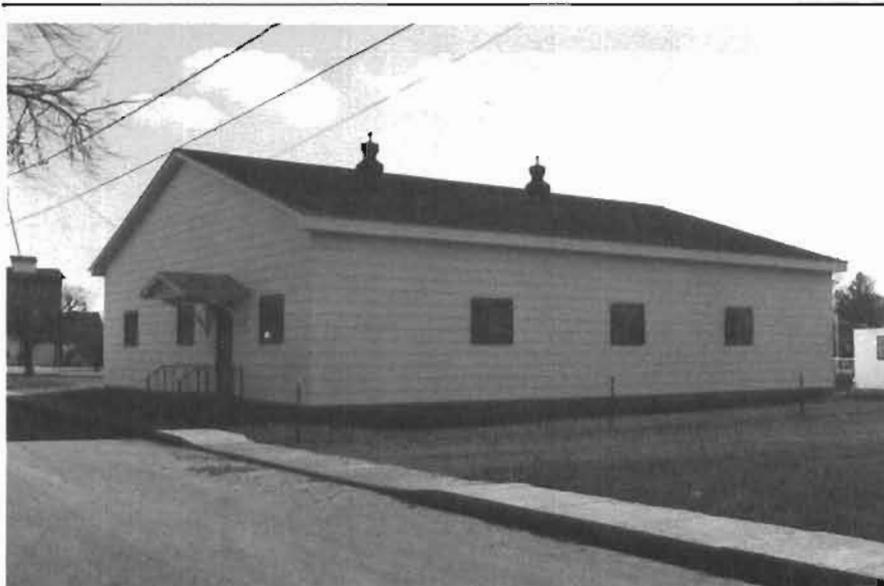
122, rue St-Thomas

Maison construite en bois, elle fut dans les années 1880, la propriété de Alcide Rathé, marchand de charbon. À son décès, en 1918, son fils Odilon lui succéda et deux ans plus tard, Lionel en prit possession. Pendant de nombreuses années, peu de modifications furent apportées. Ce fut plutôt la construction, en 1946, d'un grand entrepôt et garage à machineries et camions. Le commerce de charbon existait toujours et avait même pris de l'ampleur puisque c'était le combustible en vogue à cette époque.

Les rénovations à la maison se sont effectuées en 1957 par Paul devenu propriétaire. Une allonge pour un agrandissement, soit un bureau et une cuisine; l'extérieur est entièrement recouvert de clapboard aluminium et en change l'aspect et le style.

Quatre générations de Rathé y ont vu le jour soit Alcide, l'arrière grand-père; Lionel, le grand-père; Paul, la troisième génération et sa fille Lucie de la quatrième génération. Paul, étant décédé en 1977, son épouse Lise continua le transport avec son gendre et en 1982, le tout fut abandonné.

Aujourd'hui, en 1984, Roger Samson en est le propriétaire. Un deuxième logis est aménagé pour location. L'activité est moins intense, avec les ans; les changements se multiplient mais toujours pour le mieux.



119, rue St-Thomas

On retrouve, sur la carte de 1857, cette construction identifiée « École des commissaires ».

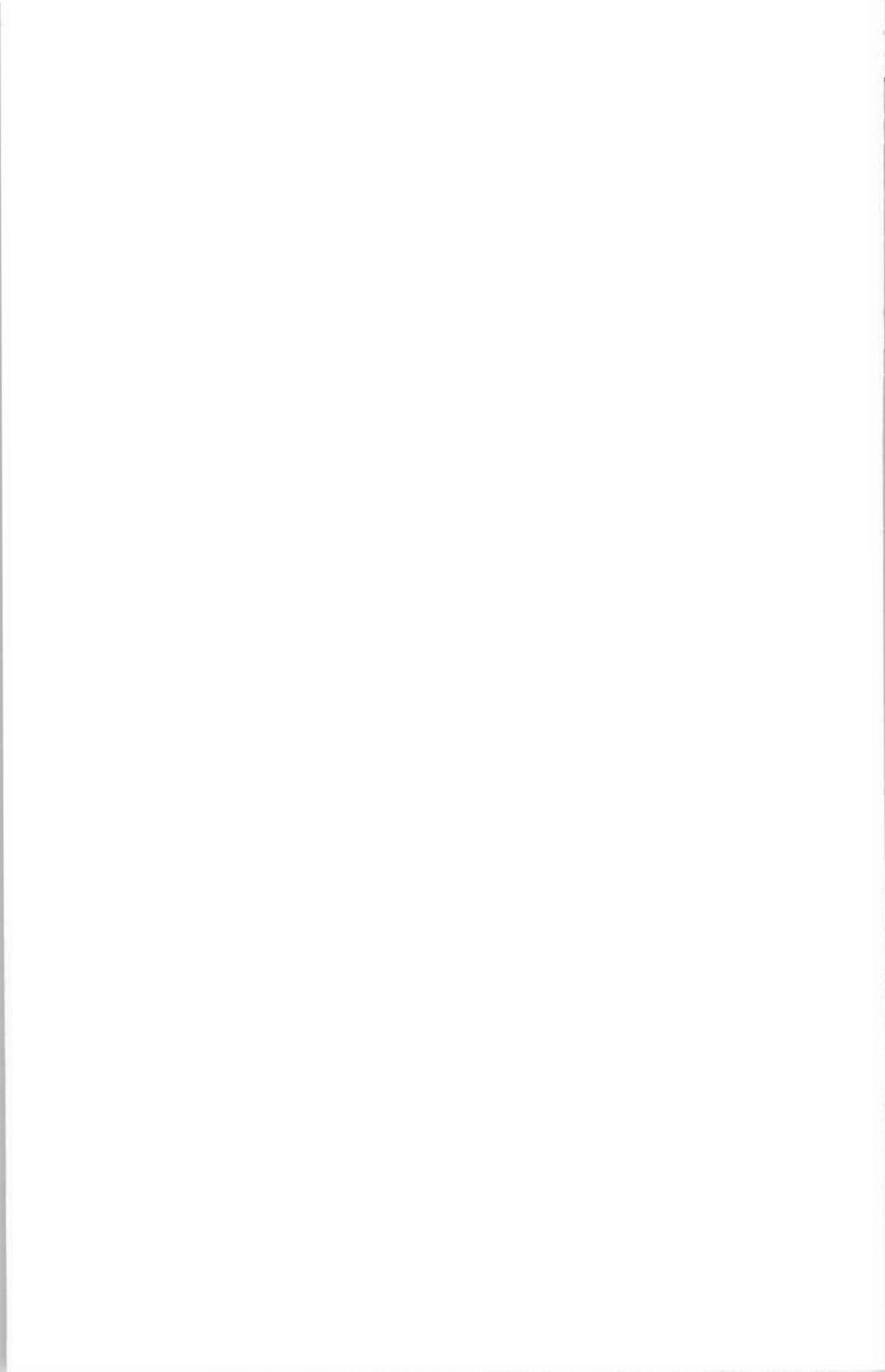
En 1893, elle devient « École St-Georges de Henryville » où les Frères Maristes résidèrent et enseignèrent jusqu'en 1962.

Monsieur Adrien Barry devint propriétaire de ce lot et avait l'intention de démolir cette bâtisse. Plusieurs citoyens se peinaient de cette perte; enfin on prépare un projet et la vente se fit sans encombre.

Le 25 juillet 1973, le Club de l'Âge d'Or de Henryville en devient l'acquéreur. Une partie fut démolie, soit la résidence des Frères. On ajouta une allonge de vingt pieds sur toute la longueur.

Le jeu de cartes est en vogue, les veillées canadiennes sont à l'honneur au Sabot d'Or.

Vivre en « 1985 » avec joie et fraternité.



*Nous aimerions vous donner quelques explications sur les méthodes utilisées pour préparer cette section de notre publication.*

*Pour obtenir et recueillir les données sur nos maisons de 75 ans et plus et qui sont toujours existantes, nous avons procédé de différentes façons.*

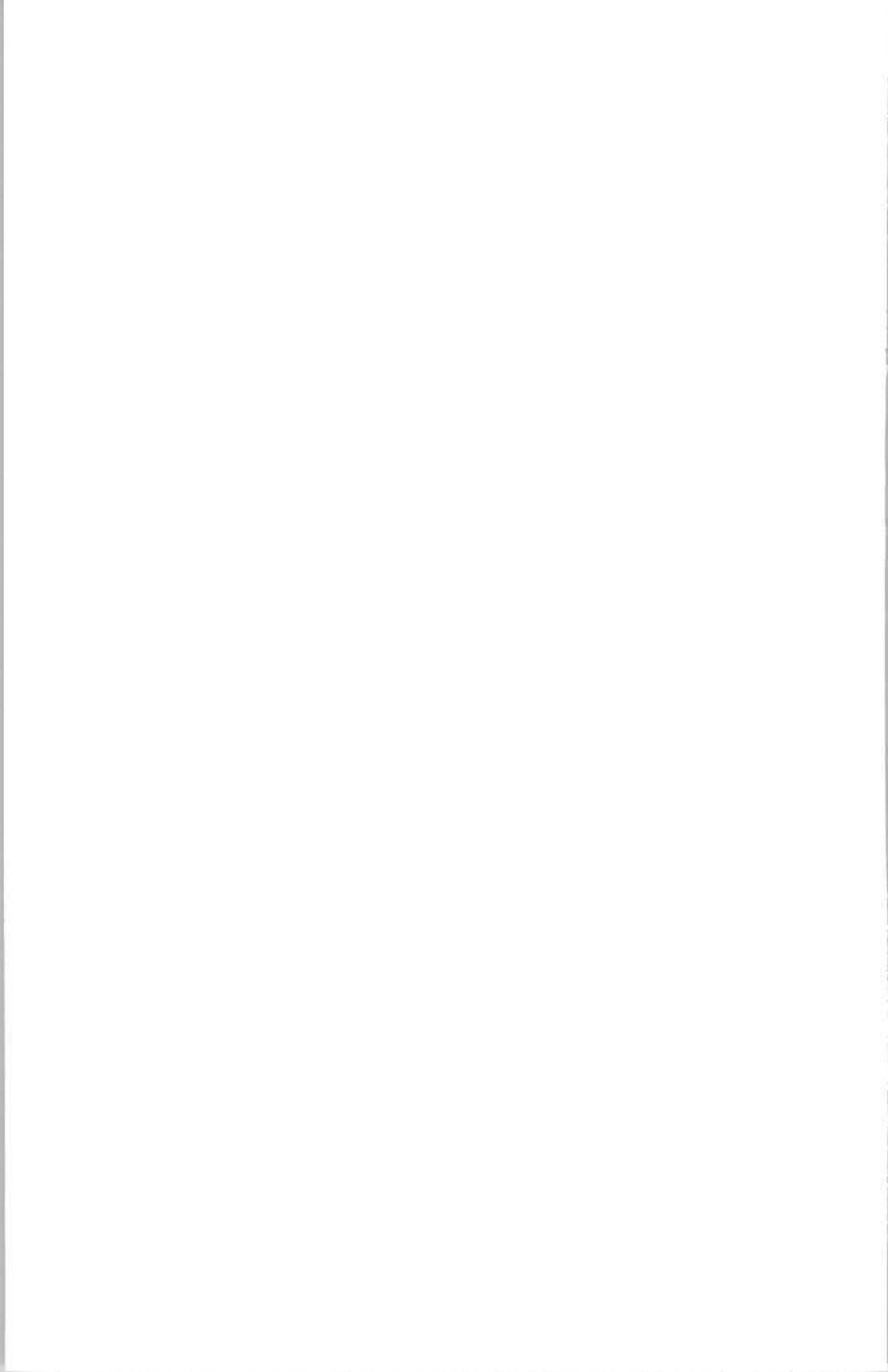
1. *Vous étiez invités à vous impliquer et à nous transmettre ce que vous saviez. Dans bien des cas, les gens étaient coopératifs mais souvent bien imprécis dans leurs énoncés.*

2. *Nous avons écouté les oui-dire; nous les avons vérifiés autant se pouvait-il.*

3. *Nous avons relevé au Bureau d'enregistrement à Iberville la liste des propriétaires et les dates d'enregistrement des contrats.*

*Il serait à noter et nous vous demandons surtout d'en tenir compte dans l'évaluation de notre information, que les dates des enregistrements diffèrent des dates de signatures des contrats, de quelques jours, de quelques mois et dans les années 1800, souvent de quelques années. Il nous a été physiquement impossible de lire chaque contrat et de nous assurer que toutes les bâtisses ou bâtiments étaient mentionnés et nous avons donc dû procéder, dans plusieurs cas, par déductions.*

*Nous aurions pu aussi relever des propriétaires beaucoup plus anciens puisque nous avons en main des documents les mentionnant mais le travail d'identifier chaque lot ancien par rapport au lot présent et en plus de vérifier l'existence des bâtisses de ce temps a été impossible. Il est intéressant de noter, encore une fois, que dès 1818, les 40 lots du village étaient concédés et plusieurs dans les campagnes des Seigneuries de Noyan et Sabrevois que sont notre territoire.*





## des réalisations

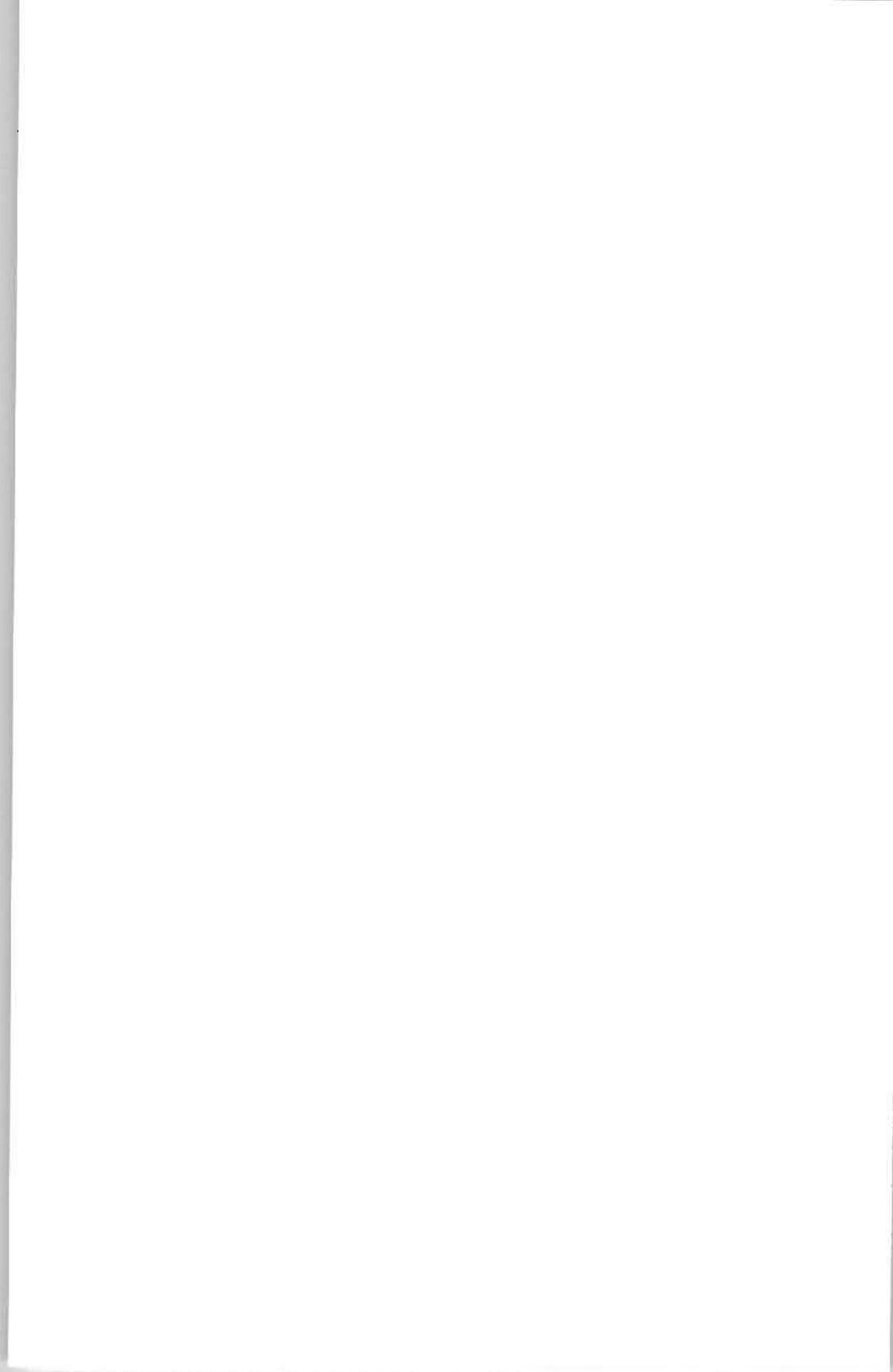


*Des RÉALISATIONS..., à Henryville, il y en a eu mais malheureusement, beaucoup sont oubliées.*

*Plusieurs personnes ont répondu à notre invitation et ont accepté de raconter leurs réalisations, celles de leurs associations, groupes ou organismes qu'ils représentent ou les réalisations de gens qu'ils ont appréciés.*

*Combien nombreux aurions-nous pu être à collaborer à cette section de notre publication...*





### Aimé Lemieux, marchand

Ce magasin général, sur la rue St-Georges, est opéré en 1888 par Aimé Lemieux, fils de Charles Lemieux et de Julie D'Arche. Né en 1862, très tôt on détecta chez lui le sens des affaires. Il ne se laissait jamais déjouer par ses compagnons et amis. Actif et entreprenant, il décide un bon jour de fonder sa propre entreprise.

À l'âge de 26 ans, il s'établit dans le village à l'emplacement actuel de la « Quincaillerie Henryville ». Bâtisse en brique, deux étages, bien aménagée, une place pour chaque chose; tout était bien disposé, marchandises à la verge, vaisselle, accessoires de cuisine, épicerie, quincaillerie, tabac, cigares, cigarettes. Il allait à Montréal une fois par semaine par train, pour faire les achats.

Lors de l'un de ses nombreux voyages d'affaires, Aimé fit la connaissance d'une jolie Pauline Fafard de bonne famille. Après quelque temps de fréquentations, ils se marient et s'établissent à la demeure actuelle de la famille Jean-Paul Clouâtre. De cette union naquirent sept enfants : Paule-Aimée (madame Charles Phénix), Honoré, Maxime, Charles (époux de Thérèse Fafard) ingénieur chimiste et vice-président de Irving Oil Co., Wilfrid, Rolland (Cécile Lamoureux) et Julie. Une seule survivante, âgée de 92 ans, madame Charles Phénix (Paule-Aimée) à qui nous souhaitons encore de nombreuses années parmi nous.

Durant 37 ans, toujours au poste, il accueillait les clients avec courtoisie. Homme au coeur large, il ne refusait jamais de faire crédit à ceux qui en avaient besoin. Ses fils, Honoré et Maxime, prirent la relève et y demeurèrent 45 ans. Vers 1920, son chiffre d'affaires s'élevait à près de 50000,00\$ montant assez important pour le milieu et l'époque.

Le transport était moins accessible, et il y avait la gare ici à Henryville; certaines marchandises étaient expédiées par train à Des Rivières ou à Stanbridge Station. Il y avait aussi le transport quotidien de la malle locale. Le matin, il devait porter les sacs du courrier du bureau de poste à la gare pour le premier train et le soir, les sacs descendus du train étaient acheminés vers le bureau de poste. C'était un travail assidu mais monotone. Les sacs sur le dos, Maxime prenait le pas; il était toujours accompagné de plusieurs jeunes, heureux de lui aider.

Fait à souligner, le docteur Fafard, frère de Pauline et professeur à l'Université de Montréal (autrefois Victoria) enseigna au docteur Théodore Phénix, qui pratiqua la médecine ici durant plus de 50 ans.

Cette histoire vécue de la famille Lemieux nous apporte des souvenirs heureux qu'il ne faut pas oublier. Les chers ancêtres ont travaillé dur pour parvenir au succès obtenu. Que la jeunesse d'aujourd'hui reconnaisse que l'aisance avec laquelle elle vit de nos jours est un bienfait de leur générosité.

*Raconté par Claude Phénix*

### **Les bibliothèques municipales**

La lecture et la culture sont des besoins qui existent à Henryville depuis longtemps. Nous avons appris, avec grande surprise, que dès 1858, il y avait à Henryville, l'Institut Bibliothécaire de Saint-Georges qui occupait les locaux actuels de notre bibliothèque. Celle-ci est donc revenue à sa fonction première. L'Institut a cessé ses activités à cet endroit en 1885 alors qu'il cédait à la Corporation Municipale son emplacement qu'il avait acquis en 1858 de Pierre Samson. Toutefois, certaines conditions quant à l'utilisation de ces locaux étaient spécifiées au contrat. Nous ne savons pas, pour le moment, ce qui advient de l'Institut et nous continuons nos recherches.

Une autre bibliothèque publique, soit la Bibliothèque Paroissiale Saint-Georges d'Henryville a été mise en place par le curé Roy, au début des années 1920. Ce curé, par les faits qui nous sont rapportés, semble avoir été une personne très dynamique et très avant-gardiste. Plusieurs projets originaux dans Henryville sont mis en place sous sa direction. La Fabrique paroissiale aurait payé les livres et les revues. Un groupe de dames bénévoles de la paroisse, à chaque semaine après la messe paroissiale, étaient disponibles pour les échanges de livres, dirigeaient les abonnés dans le choix de leurs livres et assuraient la bonne marche de la bibliothèque. Une cotisation minimale était chargée. Entre 1,00\$ et 3,00\$ selon les époques. Il y avait alors beaucoup de romans à l'eau de rose mais déjà des revues de mécanique et on nous dit que monsieur Georges Fortin en était très friand.

La bibliothèque était alors dans la sacristie, dans le coin gauche à l'entrée, et elle a opéré jusque dans les années 1950. Le bénévolat existait déjà à cette époque et voici certains noms qui nous sont transmis: Alice Lauzon, Donalda Boutin, Marie-Paule, Georgette et Marie-Jeanne Lemieux, madame Joseph Bélanger, mesdemoiselles Dora et Yvonne Dupuis, et bien d'autres certainement. Il semble même qu'à un certain

moment, les Dames de Sainte-Anne étaient responsables de la bibliothèque.

Au cours des années 1950, la fréquentation ayant beaucoup diminuée, probablement faute de moyens financiers de renouveler régulièrement les livres, la bibliothèque a cessé de fonctionner et lors d'un ménage à la sacristie, les espaces ont été réaménagés. Nous avons le privilège d'avoir à notre disposition les registres de cette bibliothèque.

En 1982, un autre groupe de la paroisse faisait des démarches auprès des municipalités afin qu'elles signent auprès de la Bibliothèque Centrale de Prêt, région sud de Montréal, des contrats nous permettant d'établir ce service municipal. Ce service est offert aux municipalités de moins de 5000 résidents. En novembre 1982, nous ouvrons les portes de notre local à la Municipalité S.D. (campagne) avec 1350 livres fournis par la BCP et depuis au moins 1000 volumes ont été donnés par la population. Ce service est subventionné directement par les municipalités et en 1985, il en coûte seulement 1,59\$ par habitant alors que tous peuvent fréquenter deux fois la semaine la bibliothèque, consulter les volumes, choisir et emprunter les articles qui les intéressent, et ceci sans autre frais. Un groupe de bénévoles assure, encore aujourd'hui, ce service auprès de la population. Nous sommes fiers de mentionner qu'à la fin de mars 1985, nous avons prêté 20000 articles depuis l'ouverture et nous comptons près de 450 abonnés.

Nous sommes aussi très fiers de présenter, lors de notre exposition en juillet 1985, quelques-uns des premiers volumes de cette bibliothèque à Henryville.

*Nicole Archambault  
secrétaire du Comité de Bibliothèque*

#### **André Méthé Transport Enr.**

André Méthé, jeune homme actif, travailleur et ambitieux, désireux de réussir dans le métier qu'il a choisi, soit le transport général, s'achète en 1976 un gros camion dix roues avec la certitude d'atteindre son but et faire partie de l'union des camionneurs artisans en vrac. En 1978, une année généreuse pour lui, il devient dépositaire des engrais chimiques Nutrite Inc. avec l'appui de Gilles Hébert, ce qui l'obligea à certains investissements additionnels. Il achète un terrain avec grange qu'il transforme en entrepôt contenant six « bents » de vrac et un de sacs. Il installe une balance

publique, un convoyeur et des réservoirs pour entreposer l'engrais liquide. Il désire favoriser les cultivateurs, en leur aidant à contrôler et améliorer leurs terres, en leur fournissant de la qualité supérieure et la formule adéquate pour accroître le rendement annuel.

C'est au printemps 1979 que l'affaire démarre vraiment avec le service de vrac avec épandeur, une voiture avec trailer et arroseuse. Un garage neuf pour remiser cette machinerie est devenu nécessaire; il en bâtit un et s'en sert aussi pour l'entretien général de son équipement. En plus, il ajoute la vente des tuyaux d'acier et de plastique; il offre toujours quelques nouveautés. Voilà qu'aujourd'hui c'est de plus en plus un commerce intéressant.

En janvier 1984, le garage est détruit par un incendie; le camion, la « pépinière » et les outils sont endommagés; le tout fut réparé et le garage reconstruit. En 1985, tout va de l'avant, plusieurs unités d'épandeurs et de voitures s'ajoutent chaque année. André opère son entreprise avec l'aide de son épouse Sylvie et un employé.

Voilà une entreprise qui progresse graduellement grâce à la tenacité et la persévérance de son propriétaire.

Félicitations pour le présent et bon succès pour l'avenir.

*Raconté par Sylvie et André Méthé  
et écrit par Blanche Alice Tougas*

### **Le Cercle des Fermières d'Henryville**

Le Cercle des Fermières d'Henryville fut fondé en 1939. Monsieur Sansfaçon, agronome du comté le parrainait et les buts étaient de revaloriser le travail agricole et la vie rurale, en rompant avec la monotonie, l'isolement, les préjugés et en donnant à la femme la chance d'intervenir en ce qui concerne l'intérêt moral et culturel de la famille, de l'école et de la paroisse.

Le Cercle des Fermières a su se faire une place de choix et a donné aux femmes et filles les moyens d'agrandir leurs connaissances dans tous les milieux. Avec l'évolution, les femmes ont voulu s'impliquer plus à fond en formant des comités: culturel, éducation, famille agricole, consommation, agriculture, alimentation, orientation (divers sujets d'actualité) et relations extérieures (faire connaître notre cercle et trouver une femme de défi).

Parmi nos fondatrices, on retrouve les noms des Tougas, Leclerc, Mathieu, Lemieux, Grenon, Dupont, Hébert, Dupuis et combien d'autres.

Nos présidentes furent: Lauretta Dupont, Irène Méthé, Gisèle Phénix, Micheline Giguère, Monique Latulipe, Lutgarde Vincent et Carmen Roy. Cette dernière siège avec le conseil actuel composé de Lutgarde Vincent, vice-présidente; Denise Paquette, trésorière; Thérèse Lemieux, secrétaire; Gloria Méthé, conseillère; Monique Tremblay, conseillère; Mariette Florent, conseillère.

Le cercle compte 98 membres et les réunions ont lieu le premier mercredi de chaque mois à 20 heures et toutes les dames et jeunes filles sont invitées à venir à notre local au 109, rue St-Jean pour nous rencontrer. Les métiers sont en action, c'est un rendez-vous.

*Carmen Roy, présidente*

### **Caisse Populaire de St-Georges de Henryville**

La Caisse Populaire de St-Georges d'Henryville que nous connaissons présentement, fut fondée le 7 novembre 1937, lors d'une assemblée, tenue après convocation des paroissiens. À la suite d'une conférence publique donnée par monsieur J.-B. Beaudoin représentant de l'Union Régionale de Montréal, il fut décidé, en vertu de la loi des Syndicats coopératifs de Québec, de fonder une société d'épargne et de crédit sous le nom de la Caisse Populaire de St-Georges d'Henryville.

Monsieur le curé Samuel Cusson agit comme président et monsieur J.B. Beaudoin comme secrétaire d'assemblée. Il fut résolu et adopté que la nouvelle Caisse fasse partie de l'Union Régionale de Montréal.

Puis le conseil d'administration fut nommé:

Aumônier	M. Samuel Cusson, curé
Président	M. Prémias Grégoire
Vice-président	Dr Gérard Archambault
Secrétaire-gérant	M. Joseph Leclair
Directeurs	M. Arthur Charbonneau M. Georges Fortin
Commission de surveillance	M. Télesphore Campbell M. Charles E. Fortin M. Médard Lamoureux

Commission de crédit

M. Joseph Bélanger  
M. Vincent Charbonneau  
M. Napoléon St-Hilaire

Le premier local de la caisse fut dans la maison même de monsieur Joseph Leclaire, rue de l'Église, propriété aujourd'hui occupée par monsieur Paul Mercier.

Pour l'année 1937-1938, le secrétaire reçut 50\$ pour services rendus.

À l'assemblée du 17 décembre 1940, à la suite d'une résolution du Conseil d'Administration, une augmentation de salaire de 10\$ lui est accordée plus un boni de 24\$ pour services depuis 1938-1939. Après un an d'existence, la Caisse termine avec un profit net de 10,39\$.

Le 30 novembre 1939, mademoiselle Irène Piédalue est nommée secrétaire-gérante à la succession de son père adoptif, Joseph Leclaire, décédé.

Le 20 août 1950, affiliation de la Caisse Populaire de St-Georges d'Henryville à l'Union Régionale de St-Hyacinthe.

Le 16 juillet 1957, monsieur Prémias Grégoire démissionne comme président pour raison de santé. Monsieur Alphonse Patenaude devient le deuxième président le 6 août 1957, poste qu'il occupa jusqu'au 3 décembre 1961 alors que monsieur Omer Poulin est élu président jusqu'en 1981.

À l'assemblée du 13 février 1966, il est décidé de construire un nouveau local pour la Caisse et on fait l'acquisition d'un terrain appartenant à monsieur Antonio Samson. Le 24 octobre 1966, le contrat pour la construction du nouveau local, d'après les plans de l'architecte Jacques Tougas, est accordé à monsieur Conrad Archambault. Le 22 mars 1967, avait lieu l'assemblée conjointe des trois Conseils de la Caisse au nouveau local (l'actuel) en présence de deux membres de la Fédération: Messieurs Lucien Pilon et Denis Frenière. Mademoiselle Piédalue démissionne comme secrétaire-gérante et fut remplacée, pour quelques mois, par monsieur Roger Clouâtre.

Le 19 septembre 1967, monsieur Réal Blain, employé à la Fédération, devient le nouveau gérant et resta en poste jusqu'en 1981. Le 26 février 1981, monsieur Rosaire Roy devient quatrième président en remplacement de monsieur Poulin démissionnaire. En mars 1981, monsieur Handy Slater remplace monsieur Réal Blain, jusqu'en mai 1983 alors que monsieur Richard Duchesneau lui succède jusqu'en 1984. En mars 1984, Louis-Marie Raymond devient président. Le 15 octobre 1984, monsieur

Réal Blain est, de nouveau, directeur-gérant, poste qu'il occupe présentement.

Voici des noms de personnes qui ont oeuvré à différents postes au sein de la Caisse depuis sa fondation.

Ce sont: Messieurs Antonio Coupal, Edouard Fortin, Raoul Dupuis, Michel Grenon, Jules Samson, Conrad Archambault, Alphonse Patenaude, Arthur Létourneau, Antonio Samson, Laurent Comeau, Joseph Benoit, Hervé Loiselle, Rosaire Roy, Nazaire Poulin, Ernest Racine, René Charbonneau, Roger Archambault, Bernard Labonté, Léo Charbonneau, Alcide Clouâtre, Romuald Désourdy, Omer Lagüe, Charles-Émile Thimineur, Réal Couture, Jean Méthé, Jean Vézina, Alain Dupuis, Jean-Marie Lord, Lucien Grenon, Laurent Casavant, Almanzar Coupal et madame Marie-Reine Roy.

Pour compléter ce dossier, on se doit de mentionner qu'il y avait eu une autre caisse Desjardins à Henryville fondée vers les années 1910 à la suite d'une visite de Alphonse Desjardins chez nous. À la fin des années 1920, des problèmes financiers obligèrent cette Caisse à cesser ses opérations. À cette période, c'était le curé qui devait agir comme gérant et trésorier.

*Louis-Marie Raymond, président*

### **Centre Avicole Henryville**

En 1959, Bernard Labonté, commerçant-camionneur se voit contraint d'abandonner ce dur travail pour cause de santé. Il tente de s'occuper d'aviculture. Il projette donc d'acheter un terrain dans la municipalité d'Henryville, rue Patenaude, désigné sous les subdivisions 405-406 du lot cadastral 272 appartenant à monsieur Conrad Archambault.

Il en devint acquéreur en 1959. Il construit donc un centre avicole de trois étages de haut, 100 pieds de long par 36 pieds de large et l'opération du centre commença en avril 60.

L'élevage de trois mille poussins de quelques jours, achetés de J.O. Lévesque de Bedford, fournissait amplement de travail pour un débutant. Agées de quatre mois, les poulettes qui deviendront pondeuses dans deux ou trois semaines, sont installées dans les deux premiers étages. Sur une litière de paille, les premiers oeufs ont été difficiles à découvrir; mais par

chance, dès que les poules prennent contact avec les nids mis à leur disposition, la cueillette des oeufs est beaucoup plus agréable.

Le lavage, la classification des oeufs, la mise en caisse se faisaient le soir. Son épouse trouvait quand même le temps, au retour de l'école, d'être la fidèle collaboratrice de son époux, la tâche étant trop ardue pour un homme seul.

Après deux ans, nous sommes montés à douze mille pondeuses, quatre milles par étage, trois par cage. Soigneur automatique ainsi que la laveuse et le classeur sont achetés. En 1962, il fallait des employés à temps plein, vu que nous achetions les oeufs de J.O. Lévesque et de Arbor Acres de Bedford et plusieurs aviculteurs (tel monsieur Léo Dufour de St-Sébastien) nous apportaient leurs oeufs non classés.

Les pondeuses étaient achetées de J.O. Lévesque de Bedford, de Raymond Laliberté de Honfleur, comté de Bellechasse et de Ferme Avicole Major Ltée de Green Valley, Ontario.

Les oeufs étaient distribués dans les magasins, dans les foyers qui en exprimaient la demande, au Couvent d'Henryville, de St-Sébastien, de Philipsburg, les Frères de l'Instruction Chrétienne, aux érablières environnantes, au restaurant de Cowansville «L'Oiseau Bleu», au couvoir d'Iberville, aux marchands de gros de Montréal, aux épicerie de St-Sébastien, Clarenceville et de Sabrevois, monsieur Aimé Landry.

*Voici le prix des oeufs des années 70:*

Petits ,408\$ la douzaine

moyens ,491\$ la douzaine

gros ,54 \$ la douzaine

extra-gros ,577\$ la douzaine

Les gros à deux jaunes 1\$ la douzaine.

Les fêlés trois douzaines pour 1\$.

Les Pee-Wee 15¢ la douzaine.

*Voici les noms de nos employés:*

J. Baptiste Allard

Michel Smith

Claude Barry

Marc Barry

Madeleine Patenaude

Louis-Marie Raymond

Maurice Patenaude

Jean Patenaude

Michel Barry

Alfred Raymond

Madame Servat

Madame Trudeau

Madame Louis-Marie Raymond	Lucie Archambault
Joseph Grégoire	Ruth Bessette
Charles-A. Larocque	Lise Patenaude-Ségard
Nicole Patenaude-Ryan	Suzanne Ackril
Claudette Patenaude-Fallan	Adhémar St-Hilaire
Germain Daignault	Johanne Dupuis
Rita Dupuis	Daniel Archambault
Gilles Campbell	

Malgré les difficultés et les sévères et coûteuses conditions de la FEDCO, pendant 15 ans, notre commerce a été florissant grâce à l'intérêt de nos employés et leur honnêteté et par leur aide efficace, ils nous ont aidés à traverser la crise qui rendait quasi impossible la vente des oeufs.

En 1975, un homme d'origine africaine demeurant à Montréal, du nom de Peter James et travaillant au Trust Royal était en quête d'un commerce de ce genre, pour un homme de même nationalité du nom de Vali Mohamed. Après entente, celui-ci en fit l'acquisition le 19 novembre 1974 et quelque temps après s'associa à monsieur Shiraz Panju.

Ceux-ci continuèrent le commerce pendant environ six ans. Mais le climat canadien si rigoureux les incommodait, ils ont cessé l'exploitation et vendirent la terre et le centre désaffecté à monsieur Léo Lamarre vers 1982.

*Raconté par Laurette et Bernard Labonté*

#### **Le Cercle des Jeunes Ruraux du Haut-Richelieu (CJRHR)**

Le Cercle des Jeunes Ruraux du Haut-Richelieu (CJRHR) est un organisme à but non lucratif, qui regroupe plusieurs jeunes, âgés entre 7 et 23 ans intéressés à l'agriculture et demeurant dans la région du Haut-Richelieu dont quelques-uns à Henryville.

Ces personnes, se réunissent soit pour des assemblées à caractère agricole, soit pour des activités comme une journée agricole en collaboration avec la Société d'Agriculture, la participation à l'exposition régionale de Bedford (jugements d'animaux), kiosques, voyages dans la province pour visiter de nouvelles régions agricoles et autres activités trop longues à énumérer.

Notre cercle est entièrement administré par des jeunes et, cette année, fête ses dix ans d'existence puisqu'il a été fondé en 1975 avec l'aide de l'UPA.

Le CJRHR est affilié à l'AJRQ (Association de la Jeunesse Rurale du Québec), organisme qui réunit tous les cercles de jeunes ruraux anglais et français du Québec.

*Transmis par Hélène Walaszczyk*

### **La Chorale: presque cent ans d'évolution**

Un jour (j'avais alors 16 ans), mon père me dit sans préavis: « Dimanche prochain, tu iras au chœur de chant. J'ai demandé ton admission au président et il a accepté ».

Pour les cinq frères Comeau, Laurent, Calixte, Thomas, Jean-Paul et Maurice, c'était le début d'une période harmonieuse de chant liturgique qui, pour moi plus particulièrement, devait s'avérer une forme de vocation qui ne peut être dissociée du destin puisque le point de départ remonte à ma naissance. De fait, je suis né le dimanche, 23 août 1903, 9 h 00 a. m.; une vieille dame du voisinage, habituée de la famille (madame Daniel Roy) qui assistait à ma naissance, se rendant compte que j'étais un garçon, dit à ma mère... « Réjouis-toi, Joséphine, c'est un prédestiné, naître le dimanche matin à 9 h 00, il chantera la grand-messe.» À l'époque, il n'y avait qu'une messe dominicale; elle se célébrait à 9 h 30 en été et à 10 heures l'hiver.

Il est bien évident que dans l'esprit de madame Roy, je devais être prêtre. Cependant, il faut admettre que cette noble pensée n'a pas perdu toute son originalité car si je n'ai pas chanté la messe, j'ai toutefois chanté à la messe du dimanche d'une façon continue pendant 60 ans.

La place réservée à cette longue période, si elle ne dépendait pas du destin, arrivait néanmoins à son heure, car elle assurait la relève d'un passé à jamais historique de chant et de musique sacrés qui avaient, jusque-là, répondu admirablement bien aux aspirations culturelles de la communauté paroissiale. Et je me dois d'ajouter que sa réputation dépassait les cadres paroissiaux. D'aussi loin que mes souvenirs veulent bien m'accompagner, j'y vois le docteur Théodore Phénix. Par oui-dire, je sais qu'il a joué un rôle de première importance pour améliorer la qualité du chant d'église. À cet effet, j'ai appris de son fils Charles qu'il donnait

des cours de solfège. Même que c'est de lui que je reçus ma première leçon. J'avais alors vingt ans. Mais bien avant que mes souvenirs puissent être mis à contribution, il y avait, à Henryville, du chant choral digne de mention. Pour l'affirmer, je me réfère aux témoignages de chantres plus âgés, par exemple messieurs Joseph Dupuis et Jean Grenon, ce dernier ayant parrainé mes débuts.

De ceux qui se sont succédés, autant à la direction du chant qu'à la tribune de l'orgue jusqu'en 1932, je retiens messieurs Max Frédérick, instituteur, Adrien Houle, marchand, Dalton McCarty, cultivateur et Romuald Charbonneau, commerçant. À l'orgue, madame Hortense Larocque-Houle, mesdemoiselles Flora Mathieu, Rose Hébert, Irma Adam, Gilberte Grégoire et Marie-Blanche Mathieu.

L'orgue actuel fut inauguré le jour de Pâques 1915. À cette occasion, on exécuta la messe de Ste-Cécile de Charles Gounod à quatre voix, sous la direction de monsieur Frédérick et à l'orgue mademoiselle Flora Mathieu.

Des chantres, j'y vois les Coupal, Dupuis, Fortin, Grenon, Mathieu, Phénix, Rathé, Samson, Sorel, Saint-Aubin, Comeau, etc...

Maintenant, voici comment, en 1932, j'en suis venu à accepter la fonction de directeur de la Chorale d'Henryville, de cette chorale en pleine effervescence.

Au prône du dimanche précédent, le 12 novembre 1932, messieurs Larose et Colette, respectivement curés d'Henryville et de Sabrevois, publient les bans du futur couple Lafrance-Comeau avec titres respectifs: organiste et cultivateur.

La nouvelle officiellement reconnue, la chorale d'Henryville envoie à mademoiselle Lafrance un chèque au montant de 20\$ signé Antonio Coupal, secrétaire, et incluant une lettre de voeux et de félicitations courtoisement formulée.

Bien que ravis de cette générosité, cela nous laisse un peu perplexes car, acquérir une telle somme dans le contexte économique de l'époque, nécessitait deux mois de travail à un ouvrier agricole... Y avait-il anguille sous roche?

À peine étions-nous revenus d'un voyage de noces qu'il me faut répondre à une pressante invitation. C'était le 26 novembre 1932 et à quatre semaines d'intervalle... on voulait que je dirige le chant à l'occasion de la Messe de Minuit.

J'ai eu beau protester, rien à faire. J'entends encore Eugène Roy attestant de sa fidélité. « Voyons Laurent, ta femme connaît ça, elle va t'aider et ça va marcher. » Je lui avais alors répondu : « La tienne aussi connaît ça et si nos femmes s'en mêlent, eh bien ! allons-y, c'est un gage de succès ».

Ce fut la première d'une série de 47 messes de Minuit que je devais diriger par la suite.

Et c'est ainsi qu'en 1932, je devenais, par la force des événements, l'héritier d'une fonction dont il me fallait sauvegarder le prestige. Durant cette longue période, la Chorale dut s'adapter à diverses transformations qui ont demandé beaucoup de ténacité et de courage.

Autrefois, la messe dominicale se célébrait uniquement en latin. Pour l'exécution du chant, on se servait du Paroissien noté : clef de do, clef de fa, qui était en quelque sorte une version modifiée du grégorien, mieux adaptée aux possibilités des gens de l'époque : on appelait cette version « le plain chant ».

Or, vers 1945, suivant un ordre de l'épiscopat, ce plain chant modifié fut remplacé par le grégorien authentique, édité en clef de sol. Son exécution fut possible, chez nous, grâce à la présence du frère Charles, professeur et directeur du Collège d'Henryville. Ce frère mariste, en plus d'être un excellent organiste, maîtrisait parfaitement le chant grégorien. À son invitation, nous nous rendions chaque dimanche, avant la messe, pour une répétition.

Ici, je dois remercier le Frère Provincial des Maristes qui a voulu souscrire à une requête de la Chorale à l'effet de maintenir à Henryville la présence d'une personne-ressource. C'est ainsi que nous avons pu apprécier les services des frères Jules-Joseph, Marcellin et autres.

Cela allait si bien qu'un jour, je reçois de monsieur le curé Pépin l'invitation de me rendre au presbytère pour prendre connaissance d'un manifeste diocésain dans lequel était spécifié qu'à titre de directeur, je devais m'engager à ce que la Chorale ne chante que du grégorien pour le Propre de la messe.

Et le temps passe, nous voilà rendus en 1960 alors que s'organise sur le plan diocésain l'enseignement du chant grégorien. Ces cours, au nombre de 27, répartis sur une période de trois ans, eurent lieu, en hiver, à St-Hyacinthe, dans le sous-sol de la Cathédrale, tous les soirs de 8 h00 à 10 h00, durant neuf mercredis consécutifs, sous l'habile direction de monsieur Clément Morin, p.s.s. Avec Roch Corriveau, directeur à Venise-en-Québec, j'ai suivi 25 de ces cours.

Et voilà qu'à la suite d'une ordonnance émanant du Concile Vatican II, il nous faut abandonner cette structure musicale bâtie à coup de sacrifices au profit d'une liturgie modernisée qui ne laisse au latin aucune autorité prépondérante.

Cette orientation nouvelle signifiant l'abandon des efforts constants de monsieur le curé Proulx qui, pour entraîner la foule, animait de l'ambon l'Ordinaire de la messe, en latin, du Père Jules Martel, o.m.i.

Également disparaissait le répertoire d'une douzaine de messes harmonisées tant pour les funérailles (Pérosi et Yon) que pour souligner les principales fêtes de l'année (Gounod, Salomé, Lamoureux, Délibes, Bordèse, etc.).

À la Messe de Minuit, le clou du programme était, particulièrement, le Noël de Délibes à trois voix, pour lequel nous étions chaleureusement félicités. Cette pièce avait été préparée à la suggestion de ma femme Clara. C'était un des bons souvenirs de son passage comme étudiante à l'École Normale des Dames de la Congrégation Notre-Dame à Montréal, alors qu'à titre de membre de la chorale, elle avait participé à son exécution.

Maintenant que les jeux sont faits, que l'époque du chant latin est révolu, il nous faut faire face à un nouvel affrontement. C'est un virage qui n'est pas facile. Mais heureusement, pour effectuer ce virage, il y aura la présence d'un élément nouveau. La participation des femmes qui attendaient depuis longtemps le feu vert pour entrer en action. À mon avis, il est bien établi que, si chez nous, on peut parler de succès dans le renouveau liturgique, c'est à leur généreuse contribution que nous le devons. À titre de directeur dans le temps, je veux ici les remercier chaleureusement pour ce dévouement inlassable.

Au début, il faut le dire, la Chorale ne tenait pas le coup: il nous semblait que tout s'effondrait. Cet état de fait n'était pas particulier à notre paroisse et le clergé en était conscient. Aussi, il viendra à la rescousse en mettant à la disposition de toutes personnes de bonne volonté, des cours d'initiation et de perfectionnement animés par de bons professeurs, tels chez nous, messieurs Tessier et Durand.

Cependant, si on peut conclure que si ces cours ont été valorisants sur le plan choral, on ne peut en dire autant sur le plan musical. La pénurie de documentation qui existait alors mettait continuellement à contribution les qualités d'improvisation de l'organiste.

Mais plus tard, apparaîtront des compositeurs-interprètes de prestige qui tenteront de redorer le blason de la musique religieuse. Nous connaissons John Littleton, André Dumont, o.m.i., Jules Martel, o.m.i.,

Don Mercure, o.b., les moniales de Mont-Laurier. Cependant, une très belle messe de funérailles, du Père Martel, fut hélas remplacée par des chants simplifiés.

Maintenant, dans ce récit historique, j'aimerais que le nom d'Elphège Rathé y occupe une place à la mesure de son implication au service de la religion sur le plan paroissial. Elphège était là... dans son église... espèce d'Alma Mater puisque déjà très jeune, il faisait partie de la chorale à titre de mascotte, pour y chanter pendant quarante ans les messes sur semaine, et tout ce qui en dépendait... Semaine Sainte, Rogations, Quarante Heures, retraites, Vêpres, et encore. Il était devenu le mieux préparé pour l'exécution du Propre de la messe dominicale: Introït, Graduel, Offertoire et Communion. Il était présent en toute franchise et serviabilité.

À l'instar de monseigneur Douville qui, un jour, par une marque tangible lui avait manifesté sa reconnaissance, la communauté paroissiale d'Henryville lui doit une mention d'appréciation et il me fait plaisir de le signaler.

En souvenir de ce passé, je veux ici rendre un hommage bien mérité à ceux et celles qui ont rendu possible cette harmonieuse période, incluant expressément messieurs les curés Larose, Cusson, Pépin, Proulx, Jodoïn et Pelletier ainsi que les organistes, mesdemoiselles Marie-Blanche Mathieu, Gilberte Grégoire, Bernadette Lanoue et madame Clara Lafrance-Comeau. Ensemble, nous avons fait, je crois, du bon travail.

Mais cela ne devait pas finir ainsi. Voilà que le souvenir de ce défi suscite une générosité inattendue de la part de témoins oculaires. Nous eûmes l'agréable surprise, ma femme et moi, d'être invités à une messe chantée à notre intention le dimanche 2 septembre 1979 et, par la suite, de prendre part à un succulent repas dans un décor de fête avec la libre participation de 140 convives.

Un tel geste ne s'accepte pas sans une indescriptible émotion. Aussi, c'est avec grand plaisir que nous remercions bien chaleureusement les auteurs de cette inoubliable manifestation. Parmi ceux-là, je veux mentionner messieurs Roger Archambault et Charles-Émile Thimineur, organisateur et animateur, monsieur le curé Émile Pelletier et messieurs les marguilliers Gilles Hébert, Noël Frégeau, Donald Marcotte, Antonius Keurentjes, Denis Lafrance et Jacques Patenaude. Reconnaisant aussi également le talent littéraire de soeur Yvette Martel dont l'élégante fertilité d'esprit... par un retour aux sources, a su faire revivre quelques bons souvenirs dans une adresse de circonstance lue par mademoiselle Diane Couture, maintenant organiste titulaire de la paroisse à qui nous

offrons nos meilleurs voeux d'harmonieuses années et nos sincères remerciements.

Félicitations et meilleurs voeux à madame Rita Petit-Bernard pour l'organisation d'une chorale de dames et messieurs qui assume le chant des funérailles sous la direction de madame Eugénie Hébert-Meunier.

Au soir de notre vie, ma femme et moi, tout comme l'alpiniste au sommet, nous contemplons la rude montée parcourue, heureux d'avoir participés bien modestement à une oeuvre si grandiose. Alors, un chant de reconnaissance s'élève de nos coeurs.

*Magnificat anima mea Dominum*

*Laurent Comeau*

P.S. Une anecdote: quand il n'y avait pas d'électricité, il fallait activer manuellement la soufflerie de l'orgue. Cette fois, ce fut Adrien Dupuis (prêtre) qui s'offrit pour cette tâche. La messe finie, il m'attendait pour me dire, mi-figue mi-raisin: « Je vous en ai soufflé des airs que vous ne connaissiez pas. »

#### **Claude Phénix, électricien**

Claude, fils de Charles Phénix et de Paule-Aimée Lemieux, après avoir terminé son cours primaire et secondaire, se dirigea à l'Institut de Technologie de Montréal. Gamin tenace et décidé, il voulait se spécialiser. Après quatre ans d'études, son rêve devient une réalité. Il est technicien professionnel en électricité.

Ses études terminées, il travaille à Sorel et St-Hyacinthe. Ensuite, il décide de « partir à son compte ». Agé de 25 ans à cette époque, il fallait de l'audace et de la détermination pour afficher « Claude Phénix électricien » à l'entrée de son premier atelier situé au 136, St-Georges et qui était la propriété de madame Aimé Lemieux. (Pauline Fafard).

À cette époque, Claude faisait la vente et la réparation d'articles ménagers et faisait l'électricité chez les gens qui voulaient bien lui faire confiance et en faisait la demande. Dans le temps, la seule publicité rentable était le bouche-à-oreille. Donc, il n'était pas question pour lui de se permettre une erreur. À l'époque, on pouvait s'acheter une belle cuisinière électrique pour la modique somme de 145\$.

Puis, un jour, Claude se met à réfléchir et décida que c'était beau le commerce, mais qu'il pourrait aussi fonder un foyer. Il choisit donc mademoiselle Julienne Lecomte, bibliothécaire à l'Université de Montréal, comme épouse. En 1953, Claude et Julienne ont élu domicile et commerce au 112, rue St-Paul. De leur union, naquirent quatre fils: Jean, technicien en aéronautique, Robert, étudiant en électronique et diplômé ingénieur de son, François et Serge, étudiants en électronique.

Descendant du côté maternel de familles à commerce (Les Lemieux), Claude décida de se lancer dans une autre entreprise tout en gardant en opération celle de l'électricité. C'est donc vers 1960 que « Gaz Propane Instant » vit le jour à Henryville.

C'était un commerce d'installation, de vente et de remplissage de bonbonnes de gaz liquide. La demande se faisant de plus en plus forte, il installa donc des réservoirs-citernes sur la route 133, ce qui permettait de donner un meilleur service en ayant une réserve plus volumineuse: il acheta un camion citerne de 3500 gallons pour la livraison en vrac. En 1968, on livrait 350 000 à 400 000 gallons de gaz propane liquide. En 1971, il vend son commerce à Québec Propane Inc.

Après 37 belles années en affaires « Claude Phénix Électricien » demeure toujours une entreprise reconnue. Son bureau se situe maintenant au 1031, route 133 et encore aujourd'hui, Claude se fait un plaisir de répondre à une clientèle fidèle. Son épouse a toujours été une fière collaboratrice. Ses fils prendront-ils la relève? C'est une histoire à suivre...

Hommages à nos parents

*Jean, Robert, François et Serge*

### **Le Club Age d'Or**

C'est le 18 avril 1972, qu'un groupe de gens d'Henryville se réunissait dans le but de fonder un club d'Âge d'Or. Sous la direction de madame Laurette Labonté et avec l'appui de M.D. Beaudry, président du Club de l'Âge d'Or de Farnham et de Alain Millette, responsable de loisirs.

Les résultats furent positifs, puisque le même soir naquit le conseil provisoire formé de madame Laurette Labonté, présidente, Georges Dupuis, vice-président, madame Lauretta Dupont, secrétaire, mademoiselle Georgette Coupal, trésorière et de madame Bernadette St-Hilaire, messieurs Jérôme Grenon, Lucien Grenon, directeurs.

Le but primordial de notre association est de rendre la vie agréable aux personnes du troisième âge. Uni par un esprit d'équipe, le club décida que, primordialement, il devrait avoir un local.

On décida donc de solliciter les gens de Henryville pour des prêts d'honneur de 100\$ sans intérêt afin de pouvoir réunir le montant de 5000\$, qui nous rendrait ainsi éligibles à des subventions venant de Nouveaux Horizons et des gouvernements provincial et fédéral. C'est donc ainsi que naquit le Sabot d'Or. Pour subvenir à notre local, on organisa des expositions artisanales, un bercethon, des repas communautaires et des soirées dansantes. Tout en rencontrant notre but principal de se divertir, on accumulait des fonds. En 1972, notre club comptait 60 membres; 1985, nous sommes maintenant 140, tous actifs.

En 1982, on se réunissait pour célébrer notre 10e anniversaire de fondation. Il fallait à tout prix souligner ce qu'une équipe bénévole et pleine de bonne volonté pouvait réussir.

En terminant, je voudrais vous présenter les personnes qui ont fait partie de notre conseil d'administration depuis 1971; Laurette Labonté, Georges Dupuis, Bernadette St-Hilaire, Lauretta Dupont, Georgette Coupal, Jérôme Grenon, Lucien Grenon, Léo Charbonneau, Laurent Comeau, Armand Tétreault, Jocelyne Raymond, Marie-Marthe Coupal, Eugénie Meunier, Réal Couture, Charlotte Fournier, Rita Dupuis, Louis-Marie Raymond, Marie-Louise Groulx, Gérard Fortin, Françoise Méthé, Jean et Irène Méthé, Gérard LeRoy, Jeanne Patenaude, Irène Tessier, Hélène Brouillette, Jacqueline Lanoue, Omer Poulin, Nazaire Poulin, Germaine Phénix, Rosaire Roy.

Merci à vous tous pour votre enthousiasme et votre collaboration et merci aussi aux autres bénévoles qui ont su si bien nous appuyer. C'est grâce à vous tous si notre club est en aussi bonne situation financière aujourd'hui.

*Georges Dupuis*

#### **Comité des Fêtes — Henryville 1985 Inc.**

Le 28 juin 1910, un comité de citoyens, sous la direction du maire du temps, monsieur Charles-Hormidas Thimineur, organisait les fêtes du premier centenaire d'Henryville. Plusieurs vieilles photos retrouvées nous apprennent que les notables et les commerçants de la place, s'étaient impliqués dans cette activité. Certaines personnes âgées, qui ont vécu cette fête, en témoignent aujourd'hui et nous racontent leurs souvenirs.

Cette journée se déroula, entre autre, à l'église et dans le rang des Côtes sur la propriété des Saint-Aubin, alors nommée « Au petit Côteau ». Nous reproduisons, dans cette présentation, la photo des membres de ce comité.

Inspiré des fêtes du premier centenaire en 1910, monsieur René Charbonneau, maire du village d'Henryville, me demande en 1982, d'assumer la responsabilité de l'organisation des fêtes pour le 175e anniversaire d'Henryville. À la fin de 1983, les deux municipalités du territoire d'Henryville me chargeaient officiellement de la direction des fêtes. J'accepte alors ce défi avec beaucoup de motivation et d'émotions. Je peux, par la suite, m'appuyer sur un comité formé de quatre personnes de la paroisse représentatives de divers milieux, afin d'assurer une diffusion la plus large possible du message des fêtes du 175e. On retrouve donc dans ce comité :

Micheline Meunier-Giguère, maître de poste, vice-présidente du comité et responsable du comité d'Histoire; Marie-Reine Lamothe-Roy, professeur, secrétaire du Comité; Nicole Lambert-Leduc, secrétaire-comptable, trésorière du Comité; Jacques Paquette, détaillant en alimentation, publiciste du Comité.

Se joignent à nous, à l'intérieur de ce Comité, les maires de nos deux municipalités, René Charbonneau et Henri-Paul Courmoyer. Les deux municipalités nous ont d'ailleurs clairement mandatés et nous appuient dans nos efforts.

Nos *objectifs*, inscrits dans notre charte, nous tiennent tous à coeur. Ils se lisent comme suit :

- \* discuter, établir, promouvoir et réaliser des activités à caractère patriotique, social, sportif, culturel dans notre région qui est le grand Henryville;
- \* établir certaines priorités pour les bonnes relations entre les citoyens et les organismes de notre paroisse.

À cela s'ajoutent les *buts* suivants :

- \* apprendre à mieux nous connaître et à partager notre joie et notre fraternité. En même temps, nous travaillerons tous à bâtir un meilleur Henryville.
- \* éveiller l'intérêt de chacun de nous à la richesse de notre histoire et peut-être ainsi préparer le deuxième centenaire d'Henryville en 2010.

Tous les membres du Comité souhaitent fermement que nous atteignons nos buts et les dépassions avec la participation et l'appui de notre population et nos amis de l'extérieur.

*Nicole Archambault  
présidente Comité des Fêtes —  
Henryville 1985 Inc.*

### **Le Comité des Loisirs d'Henryville Inc.**

Des loisirs à Henryville, il y en a depuis longtemps autant culturels que sportifs. Il y a eu du théâtre amateur, du patin artistique, du baseball, du ballon-balai, du hockey, du croquet, de la lutte, etc. Nous voulons dire merci à tous ces gens qui ont été des pionniers au niveau Loisirs à Henryville. Pour vous en nommer quelques-uns qui sont encore avec nous: les familles Bernard Labonté, Clouâtre, Beaudin, Auclair, Rathé, Bernard Dupuis, Roger Archambault, et j'en passe. Merci à vous tous.

En 1969, il y avait déjà un comité des Loisirs mis sur pied par messieurs Bernard Labonté, Denis Saindon, Roger Ladouceur, René Charbonneau, Oscar St-Jean qui furent les responsables de la construction du Centre Récréatif. Comme activités, il y a eu le bingo, le dépouillement d'arbre de Noël pour les enfants, les danses, les fêtes de la St-Jean-Baptiste. Ce comité était formé alors par des membres du Conseil du Village.

En 1975, un groupe à qui on doit aussi beaucoup: le comité du Club des Sportifs d'Henryville. Ils ont préparé la formation du Comité des Loisirs Inc. Ce club a eu sa première réunion le 17 mars 1975. Le président Réjean Côté, le vice-président, Yves Desjardins et le secrétaire-trésorier, Michel Lebeau ont travaillé de 1975 à 1978. Ils organisent des cours, des sports pour les jeunes et les adultes, des voyages, des danses, etc. Ils publient un journal, demandent la charte actuelle des Loisirs qu'ils reçoivent le 18 octobre 1977.

La première réunion du Comité actuel a lieu le 5 février 1978. Il y avait 19 membres-directeurs. Le premier président est Jacques Paquette et le vice-président est Réal Latulippe. La première activité organisée a été une danse le 18 mars au Centre récréatif, le prix d'entrée 4,00\$ boisson fournie. Suite à un concours dans les écoles, le Soleil a été choisi comme symbole des Loisirs; il avait été dessiné par Sylvie Corriveau. Notre journal « Le Petit Soleil » a été publié la première fois à l'automne 1978. C'est madame Thérèse Lemieux qui en avait suggéré le nom.

Le 22 novembre 1978 le Conseil du village offrait la gérance du Centre récréatif aux Loisirs pour un an; si le Comité rentabilisait le Centre, ce mandat était maintenu par la suite. Les responsables étaient Jean-Louis Auclair et André Raymond. À la réunion du 28 mars 1978, une résolution proposait la réouverture du bingo comme moyen de financement, le responsable est Jean-Louis Auclair, responsabilité qu'il a encore en 1985.

Depuis plusieurs années, la patinoire était au terrain de l'Age d'Or; à partir du 21 avril 1980, pour des raisons administratives, les Loisirs décident de s'installer chez-eux. L'emplacement choisi est en arrière de la maison de monsieur Louis-Philippe Lanoue. C'est le début du Parc des Copains.

Il y a eu par la suite, une campagne de financement et l'aménagement du terrain fait par un groupe de bénévoles et les membres du Comité des Loisirs. La bénédiction du terrain a lieu le 27 juin 1982 lors des Fêtes d'Henryville au Soleil. On doit la réalisation de ce projet à un groupe formidable de bénévoles dirigé par des responsables qui ne comptent pas leurs heures : Serges Lafrance, Georges Auclair, André Raymond, Pierre Bernard.

La reprise du feu d'artifice a lieu en 1981; Serges Lafrance est l'instigateur et le responsable; cette activité est auto-financée.

Durant cette période, le Centre récréatif est utilisé par les Loisirs et différents organismes qui en font la location. Le 1er janvier 1985, le Conseil Municipal du Village reprend la direction du Centre récréatif et le loue à un centre pour personnes handicapées «Le Jalon».

Le comité des Loisirs, en plus des sports, possède deux sous-comités : celui des Activités Sociales et depuis 1982, Henryville au Soleil à l'occasion des Fêtes de la St-Jean; les responsables de ce projet sont Nicole Archambault et son équipe. Ce comité s'occupe au niveau divertissement et financement pour le Comité. Il y a aussi le Comité des Activités Culturelles qui nous a permis d'avoir de nombreux cours : le macramé, le tricot, la cuisine, la céramique, la peinture, etc.

Voici les personnes qui ont fait partie de l'exécutif des Loisirs de 1978 à 1985. Les présidents Jacques Paquette, Yvon Roy, Pierre Bernard, Gérald Hébert. Les vice-présidents: Réal Latulippe, Diane Demers, Noël Bernard, André Raymond, Gervaise Marcotte, Claude Auclair. Les secrétaires : Yvon Roy, Yves Desgroseilliers, Jacqueline Lanoue, Diane Lemieux. Les trésoriers: René Charbonneau, Yves Desgroseilliers, Normand Roy, Pierre Bernard, Gérald Hébert, Michèle Fabry.

Il ne faut pas oublier qu'il y a de nombreux autres directeurs que je n'ai pas nommés et qui ont fait un excellent travail dans le Comité des Loisirs; nous les remercions aujourd'hui pour leur bénévolat.

Si je fais un bref bilan de l'actif des Loisirs depuis sa fondation en 1978, ceci représente beaucoup de travail et d'heures données bénévolement par ces gens d'Henryville. Au point de vue immobilisations en février 1985, un terrain de balle très bien aménagé, une magnifique patinoire et un chalet temporaire au Parc des Copains. Beaucoup de projets ont été réalisés et d'autres se réaliseront dans les années à venir.

*Gérald Hébert*

### **Commerce-Marchand de charbon, Alcide Rathé**

Alcide Rathé, fils de Norbert, cordonnier, a connu les débuts d'un commerce bien important vers 1880, celui de la vente de charbon. Transporté par train, le charbon était charroyé dans un entrepôt puis empoché et livré aux clients. Marchandise plutôt salissante, manipulée le moins possible mais qui apportait beaucoup de chaleur dans les foyers. Né en 1867, il épousa Eloïse Poutré le 22 mai 1888. Devenu veuf en 1905, il vécut avec certains de ses enfants: Laura, Berthe, Rose-Ange et son fils Elphège, jusqu'à son décès en avril 1918.

Odilon, agent d'immigration, prit la relève jusqu'en 1920. Son deuxième fils, Lionel, acheta la propriété et le commerce, excepté le lot 323 qui avait été réservé par testament à l'autre fils, Osias. Il s'occupa en plus du charbon, de la vente de grains, de transport d'animaux et général et devint agent de machinerie Massey Harris. Entre temps et plutôt pour favoriser les gens sans transport (ni métro, ni autobus ne roulait à cette époque), il faisait du « Taxi », très payant surtout durant ces années de jadis (1,25\$ pour St-Jean aller-retour). Toujours actif, ce coin de rue a connu de beaux jours et un trafic intense surtout dans le temps où la conserverie était en marche et que tous les cultivateurs arrêtaient à la balance pour la pesée des produits.

En 1946, il construisit la grande remise à deux étages; en haut, un logis et une salle qui servait aux séances et réunions diverses, en bas, salle de machineries; en plus, c'est à cet endroit que fut installée la première télévision à Henryville. Tous les jeunes et moins jeunes se réunissaient pour capter ces images, à la fois comiques parfois ridicules. Les programmes suivis étaient plutôt rares et peu de familles possédaient la télévision. Il décéda en 1955.

Madame Florenda Rathé, devenue propriétaire, a vendu à son fils Paul en 1957. Il continua le travail commencé, le transport plus général et quotidien. Il prit aussi le contrat de charrue durant quelques hivers. La vente de charbon est oubliée de nos jours; l'huile, le gaz, l'électricité remplacent ce combustible qui exige beaucoup moins d'entretien.

En 1963, Normand Dupré, à l'emploi de la Compagnie de Téléphone Continental, acheta l'entrepôt et y aménagea un atelier pour réparation de boîtes téléphoniques diverses. Aujourd'hui, à cet endroit, c'est la clinique pour chevaux du docteur Thibault.

Quatre générations prirent part à ces activités: soit l'arrière grand-père Alcide, le grand-père Lionel, le père Paul et sa fille Sylvie avec la collaboration de son époux Richard MacFarlane.

Le village de Henryville toujours assez calme, en bonne voie de réussite, est considéré assez important pour souligner encore de nos jours ces transformations vers le progrès.

*Une fille reconnaissante envers ses ancêtres  
Georgette Rathé-Ménard*

### **Commissions Scolaires**

Vers 1841, le parlement des deux Provinces Unies du Haut et du Bas Canada vote l'acte des écoles ce qui établissait, dans notre province, des écoles élémentaires. Sous le contrôle de commissaires élus par le peuple et des districts municipaux, ceux-ci prenaient la direction et l'initiative de nommer les instituteurs et de passer des règlements sujets toujours à l'approbation du surintendant. Certaines difficultés financières survinrent et le système de cotisation déplut d'abord aux Canadiens qui avaient horreur des taxes. Ils auraient préféré soutenir leurs écoles au moyen de contributions volontaires. Cette difficulté retarda, pendant quelque temps, le progrès de l'instruction publique.

Heureusement, à Henryville, une demande avait été adressée pour obtenir une municipalité scolaire catholique. Cette supplique rejetée, on procéda à l'élection de commissaires par vote local. Telle fut l'origine de la commission paroissiale; catholiques et protestants se mettent d'accord pour subvenir largement aux frais d'éducation et d'instruction des nombreux enfants en âge de fréquenter l'école. Ces écoles étaient communes aux enfants des deux origines et des deux croyances religieuses. C'est en 1845, que les écoles devinrent tout à fait indépendantes et sous le contrôle exclusif du surintendant et des commissaires.

Tout allait bien: la paroisse fut divisée en arrondissements; une excellente école modèle au village et une simple école dans chaque rang. La commission scolaire se réunissait une fois par mois; il y avait comme membres actifs: le président, le secrétaire, et quatre commissaires. Un inspecteur visitait les écoles quelques fois par année et faisait rapport au surintendant et gratifiait de bonnes notes l'institutrice ayant obtenu le meilleur résultat; le congé de « Monsieur l'Inspecteur » était bien apprécié des enfants. La paroisse ne pouvait exiger plus; tout était bien organisé et les étudiants en bonne voie vers le succès.

Un jour, le chambardement débuta avec la loi qui imposait le déplacement des élèves au village, c'est-à-dire la fermeture des écoles de campagne. Les commissaires eurent à traverser une impasse; il fallait construire d'autres écoles pour loger tous les écoliers, ce qui fut fait. D'abord, ce fut l'école Marie Immaculée pour les filles au primaire et l'école Sacré-Coeur pour le secondaire.

C'est en 1972, qu'a eu lieu la dissolution des petites commissions scolaires locales pour former l'actuelle « Commission Scolaire d'Iberville ». Monsieur Edmond Fabry, commissaire, y siège régulièrement et surveille les intérêts de la paroisse. En 1984, après avoir lutté plusieurs années pour garder ouverte l'école Sacré-Coeur au niveau secondaire, celle-ci est maintenant restreinte à l'enseignement primaire. Les élèves du secondaire voyagent par autobus à la Polyvalente à Iberville.

Adieu messieurs les Commissaires; votre tâche est accomplie; allons de l'avant vers l'avenir.

*Contribution de Edmond Fabry  
et écrit par Blanche Alice Tougas*

### **Le « Cordonnier »**

La Cordonnerie ARCHAMBAULT ouvrait ses portes en novembre 1945, alors que Roger Archambault et Flore Bombardier venaient s'installer à Henryville sur l'invitation de son frère Conrad et son cousin Gérard. Ils firent construire au 190, rue St-Georges, la première partie de la résidence actuelle, sur le bord du cours d'eau, une bâtisse de 24 x 32 pieds, qui est maintenant la résidence privée, moins la partie arrière.

Roger était apprenti-cordonnier depuis au moins cinq ans et avec un petit montant d'argent accumulé, il acheta l'équipement de base requis. Lorsque le camion arriva en novembre 1945, plusieurs curieux voulaient

voir comment était équipé un cordonnier moderne et certains disaient même: « Cela lui fera beaucoup de choses à déménager, le jeune, dans 6 mois ». On doit cependant savoir qu'il y avait alors six cordonniers à Henryville, mais tous étaient des artisans ayant aucun équipement mécanique ou électrique. La cordonnerie était alors dans ce qui est aujourd'hui le salon.

Petit à petit, Roger établit sa clientèle en faisant du travail de qualité. Au bout de quelques années, sa famille augmentant, ses besoins aussi, et ayant l'ambition nécessaire pour investir encore plus, il commença à ajouter quelques produits à sa cordonnerie. Des surplus de l'armée tels que: couvertes de laine, draps de coton, parachutes, chaussures de l'armée usagées, etc. étaient disponibles. Il y ajouta quelques lignes de chaussures de travail.

Une chambre servait alors d'entrepôt mais on était de plus en plus à l'étroit; les affaires augmentaient toujours. Roger décide alors d'y aller à fond et construisit, en 1954, l'annexe qui est maintenant la partie avant du magasin MARTIN DAN. C'était le magasin que tout le monde a connu. Les lignes suivantes étaient ajoutées: lingerie et chaussures en général, sacs d'école, avec toujours, bien entendu, le service de cordonnerie. Le 12 mars 1962, le feu détruisit tout l'intérieur du magasin. La ré-ouverture se fit un mois plus tard. La famille Archambault opéra ce commerce jusqu'en mai 1982. En 1974, sa fille Nicole venait rejoindre son père afin d'administrer le magasin suite à une défaillance cardiaque de son père. À l'âge de 65 ans, une retraite bien méritée, et après avoir offert le magasin à ses enfants, on décida ensemble de le mettre en vente.

Une autre famille d'Henryville décida de s'en porter acquéreur, soit Martin Lambert et sa mère. Ils prirent la relève, l'agrandir à ce qu'il est maintenant.

Les Archambault sont fiers d'avoir contribué à l'apport économique et social d'Henryville; ils remercient les gens de les avoir encouragés durant 37 ans. Les Lambert continuent sur la même lancée.

*Nicole Archambault*

### **Corporation Municipale d'Henryville**

Henryville, dans sa forme ancienne, s'était développé au rythme des années et certaines législations devaient réduire ses dimensions originales qui comprenaient: au nord, l'extrémité sud de la paroisse St-Athanase (Iberville) qui est maintenant le centre du village de Sabrevois; à l'est,

jusqu'au Canton de Stanbridge. Une portion de Sainte-Anne de Sabrevois, Saint-Alexandre, de Notre-Dame de Stanbridge et de Pike River étaient donc comprises dans le territoire d'Henryville. Au sud, l'ancienne ligne de démarcation entre les propriétés de Gabriel Christie et John Campbell. Cette ligne correspond maintenant aux limites du comté d'Iberville et Missisquoi. St. Sébastien était donc complètement dans le territoire d'Henryville.

Bien que Henryville existait depuis de nombreuses années et était très prospère, une loi civile demandait, en 1839, que les paroissiens adressent une requête aux commissaires civils pour établir officiellement leur municipalité. Les citoyens d'Henryville firent cette demande en 1841 et le 16 août 1842, notre demande était ratifiée.

Une autre loi modifiait cette première et le 1 juillet 1855, Henryville reçoit son incorporation et le 2 août 1855, se tenait la première assemblée du Conseil.

Les maires de la municipalité originale et maintenant de la municipalité S.D. (sans désignation ou Campagne pour nous) ont été :

1855-58	Edouard René Demers, N.P.
1858-61	Robert Wright
1861-66	Alexis Louis Demers
1866-68	Edouard Roy
1868-70	Alexis Louis Demers
1870-73	Lucien Roy
1873-75	Moïse Cyr
1875-78	Lucien Roy
1878-79	François Lafond
1879-82	Alexis Louis Demers
1882-83	André Lestage
1883-90	François Lafond
1890-92	Narcisse Demers
1892-93	Léon Bénard
1893-95	François Lafond
1895-97	Louis Lemelin
1897-1901	Noël Brosseau
1901-12	Henri Quemeneur, appelé Thimineur
1912-13	C. Hormidas Thimineur
1913-23	A.E. McCarthy
1923-29	Alfred Lemieux
1929-34	Hercule Dupuis

1934-37 Julien Samson  
1937-41 Omer Lagüe  
1941-45 François Grenon  
1945-49 Edouard Fortin  
1949-62 Omer Lagüe  
1962-66 Michel Grenon  
1966-67 Thomas Comeau  
1967-84 Bernard Lamoureux  
1984- Henri-Paul Cournoyer

Dans la présentation de l'historien de chez nous, André Charbonneau, nous apprenons l'histoire de l'évolution d'Henryville. Nous remarquons aussi que la Municipalité Village a été formée en 1927.

Depuis 1885, la Municipalité S.D. est propriétaire de son hôtel de ville situé toujours au même endroit.

*Accepté par Henri-Paul Cournoyer, maire  
Roger Clouâtre, sec.-trés.*

### **La Corporation Municipale du Village d'Henryville**

Souvenons-nous, d'abord, que le territoire de la Paroisse St-Georges d'Henryville, déjà reconnu en 1810, détaché des Seigneuries de Noyan et de Sabrevois, comprenait un plus grand territoire au début de son existence, mais fut morcelé plusieurs fois.

Depuis 1927, Henryville compte deux corporations. Suite à une solution de bonne entente, les édiles du temps ont conclu que considérant l'intérêt des villageois à voir leur territoire électrifié, sans la participation budgétaire des paroissiens hors des limites du village, il y aurait désormais deux municipalités. Celle du Village fut incorporée le 8 octobre 1927: la proclamation officielle a eu lieu le 27 octobre de la même année.

À l'époque, le Conseil municipal louait un local de la Commission Scolaire au prix de 100\$ par année. La première élection s'est tenue le 3 novembre 1927, sous la présidence de monsieur Arcade Coupal, marchand qui fut nommé par le ministère des Affaires Municipales avec monsieur Rosaire Tétrault, commis-marchand à titre de secrétaire d'élection.

Les premiers membres du Conseil furent les personnes suivantes:

Monsieur Théodore Phénix, médecin, élu maire. Les conseillers furent: Joseph-S. Leclair, maçon; Prémias Grégoire, ferblantier, Alcide

Bonneville, boucher; Romuald Charbonneau, cultivateur; Joseph-A. Dupuis, entrepreneur de pompes funèbres; Alphonse Tougas, menuisier.

À remarquer que tous avaient été élus par acclamation.

La première assemblée dudit Conseil eut lieu le 5 novembre 1927. Monsieur Arcade Coupal fut le premier secrétaire-trésorier.

Notre premier budget :

Salaire du secrétaire-trésorier: 100\$

Entretien de chemins: 50\$

Dépenses imprévues: 58\$

Les premiers trottoirs de ciments qui ont été décrétés par le Conseil du Village furent construits en 1928.

Monsieur Wilfrid Clouâtre fut engagé pour voir au déneigement de la route 7 pour l'année 1928.

Le Conseil adopte un règlement de vaccination anti-variolique obligatoire en mai 1928.

Les propos du Conseil de l'époque traitent surtout de l'installation de poteaux et lampes électriques, gravelage de chemins, clôtures, trottoirs, fossés, ponts et aide aux indigents.

En 1931, le Conseil accorde deux permis d'ouverture de salle de billard (pool) à messieurs Alphonse Tétrault et J.A. Lamarre.

En 1933, suite à un grave incendie, la Municipalité décide d'acheter des extincteurs chimiques (soda à pâte et acide sulfurique) au prix de 282,65\$.

Les premières discussions sur les égouts débutent en 1938.

Le Conseil Municipal transmet une lettre au Gouvernement Fédéral, en 1942, exprimant son opposition à la conscription.

En 1944, sur les pressions du Gouvernement, on forme un premier comité d'incendie nommé à l'époque « Comité de Protection Civile »: le chef est monsieur Gérard Ménard.

En 1945, on loue une première pompe à incendie qu'on entrepose chez Grégoire et Frères. Les pompiers sont rémunérés à 0.50¢ l'heure et les tarifs chargés lors des feux sont: pour la Paroisse d'Henryville: 4,00\$ par sortie et 3,00\$ par heure de service. Pour l'étranger 8,00\$ par sortie et 6,00\$ par heure de service.

Dans les années '40, on paie de 50,00\$ à 100,00\$ à la compagnie Provincial Transport pour le déneigement des rues. Le salaire du

secrétaire-trésorier est devenu 125,00\$ l'an. Le budget de 1945 comporte des dépenses totalisant 1269,37\$: la taxe générale est de 0,75¢ du cent dollars d'évaluation. Montant total imposable: 169 250,00\$. Aucune subvention n'est budgétée.

Le premier règlement de construction date de 1946. La construction de la route de ceinture remonte à 1947. La première dépense relative au ramassage des vidanges date de 1949.

Le comité de construction de la salle paroissiale se forme en 1945 et s'appelle le « Syndicat de la salle paroissiale d'Henryville » et devient par la suite « Comité de Régie du centre paroissial St-Georges ». La Société St-Jean-Baptiste, fondée en 1944, devient propriétaire du Centre Paroissial en 1947.

En 1949, l'hôtel de ville ainsi que le comité des incendies déménagent au Centre Paroissial.

En 1957, élection générale avec plus de douze candidats, dont deux au poste de maire. Ces élections rendues nécessaires suite à la dissolution du conseil au complet. La raison: mandats du maire et des conseillers portés de 2 à 3 ans.

En 1958, le Conseil municipal achète un premier camion auto-pompe pour combattre les incendies, bâtit un garage pour le remiser sur un terrain prêté par la Fabrique. L'Hôtel de Ville s'y installe en juillet 1959.

Le réseau d'égoûts est installé durant les années 58-59 et est terminé en 1960.

Le 30 mars 1962, le feu détruit le Centre Paroissial. Suite à cet incendie, la Société Saint-Jean-Baptiste cède ses droits et privilèges de propriété à la Corporation Municipale du Village d'Henryville, laquelle, en 1966 reconstruit le Centre Paroissial sur le même site.

Le réseau d'aqueduc est construit en 1969 et le service d'eau est accessible aux immeubles en 1970.

En 1981, la Municipalité adopte son plan d'urbanisme avec règlements de zonage, lotissement et construction.

En 1982, la Municipalité adopte un règlement pour promouvoir la construction domiciliaire sur son territoire.

En 1982, de concert avec la Municipalité d'Henryville Sans Désignation (S.D.) s'établit une bibliothèque; elle est installée à l'hôtel de ville de la campagne.

En 1984, les deux municipalités d'Henryville signent une entente inter-municipale concernant les services relatifs aux incendies.

En 1984, la Municipalité adopte un règlement pour participer à l'établissement d'un transport en commun inter-municipal.

*Maires du village d'Henryville depuis l'incorporation :*

Docteur Théodore Phénix	1927-31
Prémias Grégoire	1931-33
Arcade Coupal	1933-36 (décédé en 1936)
Auguste Tétrault	36-43
Omer Rainville	1943-49
Orpha Coupal	49-53
Hervé Loiselle	1953-55
Orpha Coupal	1955-60
Hervé Loiselle	1960-63
Normand Dupré	1963-65
Oscar St-Jean	1965-69
Jean-Paul Clouâtre	1969-78
René Charbonneau	1978 toujours en fonction

Le 5 mai 1947, le Conseil décrète le *changement de certains noms de rues* :

Rue St-André: Côté sud - Champagnat. Côté nord: de l'Église  
Rue St-Thomas: St-Jean  
Rue de l'École: St-Thomas  
Rue Connor: Phénix  
Rue St-Maurice: Patenaude

*Nouvelles rues:*

Terrain de Prémias Grégoire: rue Grégoire (ouverte en 47) prolongement en 1984;  
Terrain de Paul Boucher et Marie Coupal: Rue St-Paul (ouverte en 46);  
Terrain de Aldéi Bélanger: Rue St-Joseph (ouverte en 46);  
Terrain de madame Lionel Campbell: Rue Campbell (ouverte en 70);  
Terrain de Marie-Reine Lamothe: Rue Marie-René (ouverte en 84).

*Chefs-pompiers:*

Gérard Ménard	1944-50
Adrien Raymond	1950-70
Claude Auclair	1970-82
Serges Lafrance	1982 toujours en fonction

*Ancien chef de police:*

Adrien Raymond 1956-70.

*Secrétaires-trésoriers*

Arcade Coupal	1927-32
Oscar Grégoire	1932-41
Charles Phénix	1941-49
Fernand Coupal	1949- mai à octobre 1949
Louis Rathé	1949-juin 1956
Georgette Coupal	1956-58
Ernest Racine	1958-juillet 58
Louis-Philippe Lanoue	1958-66
Thérèse Giroux	1966-avril 1966
Yvon-Guy Racine	1966-mars 1983 (Décédé en 1983)
Claire Landry-Lafrance	avril 83- toujours en fonction

Depuis l'élection canonique de la paroisse St-Georges d'Henryville en 1833, voici la liste des Révérends Curés qui ont présidé aux destinées religieuses de notre patelin:

Abbé Jos-Jean Trudel	1833
Abbé Clément-Aubry, desservant	1833-34
Abbé Charles Léon Vinet-Souigny	1834-35
Abbé Félix Perrault	1835-42
Abbé J-Baptiste Abraham Brouillette	1842-46
Abbé Vincent Plinguet	1846-48
Abbé Joseph Dallaire	1848-50
Abbé Toussaint St-Aubin	1850-92
Abbé Isidore Bessette	1892-96
Abbé Frs-Xavier Alexis Bouvier	1896-98
Abbé Jos Antoine Foisy	1898-1907
Abbé Pierre-Charles Boulay	1907-13
Abbé P.M.T. Benoit	1913-17
Abbé Joseph-Antoine Roy	1917-24
Abbé Frs-Xavier Larose	1924-35
Abbé Samuel Cusson	1935-42
Abbé J. Alfred Pépin	1942-52
Abbé Arthur Proulx	1952-64
Abbé J. Omer Jodoin	1964-65
Abbé Émile-A. Pelletier	1965- toujours en fonction

Ceci résume l'histoire de la Corporation municipale du Village d'Henryville.

*René Charbonneau, maire*  
*Claire Landry-Lafrance, secrétaire*

### Le Couvent

Vers 1845, l'instruction populaire commençait à se développer assez rapidement dans les villes mais plus lentement dans les campagnes. De nombreux couvents, dirigés par des religieuses, s'ouvraient alors aux jeunes filles. La paroisse de St-Georges de Henryville fut favorisée, car en 1854, un citoyen généreux donnait à la paroisse un lopin de terre pour l'érection d'un couvent. Là, les jeunes filles recevaient une instruction élémentaire et une éducation supérieure.

Les paroissiens secondèrent admirablement la noble pensée du donateur, monsieur Joseph Gariépy. La jolie somme de 18000 francs fut remise entre les mains du curé St-Aubin nommé à la surveillance. Les travaux avancèrent rapidement et le 24 septembre 1862, cinq religieuses de la Présentation-de-Marie venaient prendre possession du nouveau couvent. Grande fête ce jour là; on y célébra une messe solennelle; un Te Deum de remerciement fut chanté. C'était un grand honneur pour ce coin de pays éloigné des grandes villes. Après la messe, il y eut la bénédiction de la cloche sous le nom de Marie-Véronique en souvenir d'une généreuse bienfaitrice. La nouvelle maison fut consacrée à Notre-Dame-de-Bonsecours.

Les classes s'ouvraient le 20 septembre 1863, avec 60 élèves pensionnaires. Les travaux se poursuivirent dans la chapelle inachevée et le 2 décembre, monsieur l'abbé St-Aubin vint la bénir et y célébrer la première messe. Le 25 septembre 1912, célébration du cinquantième anniversaire de fondation du couvent, fête organisée par quelques dames du village et les élèves du temps. Fait à souligner: Madame Paule-Aimée Lemieux, devenue plus tard madame Charles E. Phénix, encore parmi nous, se souvient de ces beaux jours vécus activement et joyeusement.

Plus tard, en 1937, le centenaire du 75<sup>e</sup> anniversaire; réunion des anciennes le 21 novembre, jour de la Présentation-de-Marie. Que de souvenirs évoqués!

Vers 1950-52, une grande innovation, l'institut familial vient s'ajouter à l'enseignement chez les aînées. Différents cours tels que: cuisine,

travaux à l'aiguille, tricot, couture, donnent une formation de plus en plus enrichissante.

Les 26 et 27 mai 1963, le centenaire du couvent fut célébré. Un soleil radieux était le présage d'une journée magnifique. Plusieurs invités de marque et 450 anciennes répondent à l'invitation de leur Alma Mater. Que de « t'en souviens-tu ? » sur les lèvres de ces compagnes qui se retrouvent. Se souvenir, n'est-ce pas revivre ?

Les années passent, l'enseignement est toujours aussi perfectionné, mais le nombre des pensionnaires diminue et les religieuses s'aperçoivent que les revenus ne sont plus suffisants pour boucler le budget et suffire à l'entretien et la réparation nécessaire à cette grande bâtisse. Un projet de vente est en cours, les paroissiens s'inquiètent et s'y opposent mais, les Supérieures ont définitivement mis leur projet à exécution en 1975.

Un groupe de jeunes deviennent les acquéreurs de cette belle institution. Ils veulent la transformer en centre culturel, où divers cours seraient à la disposition de la jeunesse. Ayant reçus des subventions gouvernementales, ils passent quelque temps à végéter et n'aboutissent à rien. Quel désastre ! un deuil pour notre beau village. C'est la grande noirceur, même la Vierge dans sa niche ne réfléchit plus ses rayons lumineux. Les Religieuses quittent définitivement le couvent vers la fin de mai 1975.

Le silence règne parmi les résidents du village. Personne n'ose parler d'un projet qui mijote dans la tête de nombreux dirigeants, car l'argent est en cause et des fonds sont indispensables pour rénover et transformer cette bâtisse en résidence pour personnes âgées et retraitées.

Madame Rita Petit-Bernard, qui devint propriétaire le 6 mai 1977, connut des débuts difficiles, mais grâce à la collaboration de citoyens, ce projet devint réalité, après trois ans d'attente. Tout a été refait à neuf et celles qui ont déjà fréquenté ce couvent ne le reconnaîtraient pas.

Aujourd'hui « le Castel d'Henryville » s'illumine tous les soirs, sous la protection de la Sainte-Vierge bien installée dans sa niche. La chapelle a repris sa splendeur de première jeunesse; c'est pieux et reposant d'y entrer et assister à la messe sur semaine.

La bénédiction et l'ouverture officielle par Mgr Louis Langevin le 20 septembre 1980, eut un cachet particulier, considérant la persévérance dans le travail accompli pour une si belle réussite. Les pensionnaires s'y plaisent et remercient Dieu de leur avoir procuré un gîte agréable et réconfortant et cela grâce aux multiples attentions de madame Rita Bernard, la directrice, et du personnel aimable et dévoué. Voici un résumé de l'histoire de notre couvent de Henryville.

La paroisse de St-Georges de Henryville tient à rendre un hommage particulier à la fondatrice des Religieuses de la Présentation-de-Marie « Soeur-Anne-Marie-Rivier » béatifiée à Rome le 23 mars 1982. Grâce au dévouement de ses bonnes soeurs venues de Bourg St-Andéol, le Canada, les États-Unis et plusieurs pays lointains connurent des jours merveilleux. L'avenir nous réserve probablement le bonheur de l'invoquer un jour sous le vocable de Sainte-Anne-Marie-Rivier.

*Raconté par Blanche Alice Tougas*

### **Denis Saindon m.d., 1950 à nos jours**

Après des études classiques au Séminaire de l'Assomption, et de médecine à l'Université de Montréal, le hasard et sa fiancée qui connaissait le coin, l'amènèrent à acheter la succession du docteur Archambault.

Mariés du 7 juin 1950, les jeunes époux s'installèrent dans la grande maison du docteur. Les journées n'étaient jamais assez longues. Le territoire immense, s'étendait de Pidgeon Hill, St-Armand, Phillipsburg, Notre-Dame, St-Alexandre, Pike-River, St-Sébastien, Clarenceville, Noyan, Sabrevois et j'en passe, avec château fort à Henryville. La gazoline alors, coûtait .25¢ le gallon chez « Fortin ». Les visites à domicile, 1\$ quand on pouvait payer. Au bureau, une consultation était .50¢, et tous les enfants et le mari passaient pour le même prix.

Années heureuses où l'on se donnait sans compter jour et nuit. Le bonheur était simple. La maisonnée bien remplie par quatre enfants désirés. Daniel, le fils aîné, les filles, Claude, Dominic et France.

Amant de la nature, le docteur Saindon est un artiste. La peinture et la sculpture occupent ses quelques loisirs. Il sera toujours un passionné de la belle musique, de bons livres et... de voyages quand c'est possible.

Sa génération a connu les extrêmes; l'ère de la lampe à l'huile au nucléaire; en médecine comme ailleurs. Si la santé le permet, aussi longtemps qu'on aura besoin de lui, qu'il pourra être utile et servir, au milieu des gens qu'il aime, il espère demeurer au « 222, St-Georges ».

Les grands arbres sont tombés, mais le coeur de la « vieille maison » bat toujours.

*Edith Saindon*

### **Dépanneur Gaétan Hébert**

Juillet 1971, Gaétan Hébert et sa femme Céline Phoenix, achète de Roger Ladouceur, le magasin du village d'Henryville.

À cette époque, le magasin était sur toute la surface au premier niveau. Les clients pouvaient se procurer tout ce qu'ils voulaient, de l'épicerie jusqu'à la petite vis, en passant par les articles d'école jusqu'au fer à repasser. C'était le magasin général que tous nos parents ont connu avec la vieille caisse à bouton-poussoir et la balance à peser de plomb.

Certains clients entraient pour faire leur épicerie et en ressortaient avec des jouets que leurs enfants avaient vus, des outils dont le mari avait besoin et même des cadeaux de mariage.

Un autre fait à souligner est sans doute la vitrine durant le temps des fêtes. C'était l'une des choses qui revenait à monsieur Hébert. Il y mettait de deux à trois mois à chercher la façon dont il ferait sa vitrine et l'on peut dire que c'était toujours des idées originales.

Ce fut toujours madame Hébert qui dirigea son commerce. Elle eut quelques employés qui lui aidèrent à diverses époques jusqu'au jour où, en novembre 1980, une nouvelle loi interdisait de vendre certaines marchandises après 6 heures, soit en dehors des heures normales de vente et d'avoir plus de 3 employés.

Madame Hébert peut dire qu'elle a beaucoup travaillé puisqu'en plus de ses 65 heures par semaine dans le magasin, elle avait sa petite famille à prendre soin et son ouvrage de maison à faire. Elle en a vu de toutes sortes et s'est fait demander bien des fois « Où est tel produit ? » Avec certains clients elle savait, avant même qu'il ne le demande, quelle marque de produits ils désiraient. Aussi cocasse que la chose puisse paraître, elle préparait la commande d'un certain client avant même qu'il appelle car elle savait ce qu'il achetait et c'était presque toujours la même chose. De nos jours, il se fait rare d'avoir un magasin qui livre votre commande à domicile après que vous ayez donné votre liste par téléphone. Monsieur et madame Hébert l'ont fait durant toutes les années qu'ils ont oeuvré dans leur commerce.

Les exigences changeant durant ces années, les marchands du village décidèrent de laisser leurs portes ouvertes après 6 heures. C'est ainsi que le magasin général devint dépanneur.

C'est à cette époque qu'ils convinrent de diminuer l'espace du magasin de moitié pour faire un logement.

Après 13 ans et demi de vie en commerce, ils décidèrent de fermer le magasin et de le transformer en logis en 1984.

*Raconté par Nathalie Hébert*

## Écoles du village et de la campagne

Ajoutons simplement quelques notes, de peur que ne périsse le souvenir de ceux et celles qui ont donné leur dévouement aux écoles du village et de la campagne.

En 1845, la paroisse comprenait alors quatorze arrondissements dont une excellente école modèle au village et dans tous les rangs, une école, sous le contrôle de commissaires et sous la direction de maîtresses compétentes. De 1845 à 1893, plusieurs instituteurs laïques donnent l'enseignement aux jeunes gens du village. En 1894, les Frères Maristes prenaient la direction de cette école avec 83 élèves pour deux classes.

En 1895, vu l'augmentation des élèves, on construisit une allonge. Pendant douze ans, le zèle et le dévouement des Frères furent à l'honneur. Le contrat expirait en 1905; là une mésentente entre les autorités et les Supérieurs provoqua une crise qui divisa les esprits. Les Frères partirent. On les regretta mais il était trop tard. Vingt ans plus tard, ils revinrent. La réouverture se fit en 1923; trois frères reprennent l'éducation et jusqu'en 1943, cette institution, à la grande joie du curé et de toute la population, connaît une existence modeste et laborieuse.

Soulignons ici, que les écoles de la campagne existaient toujours et étaient bien dirigées jusqu'à ce que la loi s'impose et déclare le déplacement des enfants par autobus à l'école du village.

Les écoles de campagne ferment leurs portes. Nous sommes en 1958; il devient nécessaire de construire une école centrale primaire favorisant l'enseignement aux élèves tant du village que de la campagne. Ce qui se réalisa et le 14 juin 1959, l'école Marie-Immaculée fut bénite et sous la direction des Religieuses du couvent ouvre ses portes en septembre.

L'école Sacré-Coeur reste au niveau élémentaire jusqu'en 1945, alors que pour la première fois, quatre candidats réussissent haut la main les examens officiels de 9<sup>e</sup> année. L'école compte cinq classes jusqu'en 1962. Lors de la construction de la nouvelle école, qui possède huit classes, une trentaine d'élèves et plus viennent de la campagne.

Vers 1967, les religieuses abandonnent la direction de l'école Marie-Immaculée. L'école Sacré-Coeur devient alors école mixte secondaire et Marie-Immaculée fait de même au primaire. Les deux institutions sont dirigées par les Frères Maristes jusqu'en 1972. Sur ces entrefaites, la communauté mariste réduit ses effectifs de sept à deux religieux puis à un seul.

Aujourd'hui, l'école Marie-Immaculée est fermée; l'école Sacré-Coeur loge le primaire avec instituteurs et institutrices et les élèves du secondaire voyagent par autobus à la Polyvalente.

Quel branle-bas! en 1985 « le progrès »

Autres temps! Autres moeurs !

*Raconté par Micheline Giguère  
et Blanche Alice Tougas*

### **Famille Arcade Coupal dans le domaine des assurances**

1909 à mars 1980

Monsieur Arcade Coupal, fils d'Amable Coupal, dit Lareine et de Sophie Demers, est né à Henryville le 2 octobre 1867.

Section: *Compagnie d'Assurances Mutuelle contre le feu Paroisse St-Georges Henryville*

Premier secrétaire, Arcade Coupal de 1909 à 1936

Antonio Coupal, son fils, secrétaire de 1936 à 1945

Georgette, sa fille, secrétaire de 1945 à 1975.

Section: *Agent d'assurances*

Arcade Coupal, agent de 1912 à 1936

Son fils, Antonio, agent de 1936 à 1945

Sa fille, Georgette, agent et courtier d'assurances agréé de 1945 à mars 1980.

Les citoyens d'Henryville, toujours de l'avant et prévoyants, se réunissent vers les années 1909-10 et forment la Compagnie d'Assurances de la Paroisse St-Georges d'Henryville, assurant principalement les biens des cultivateurs; dans ces années, la valeur des propriétés et des biens était peu élevée.

En 1926, la loi des Assurances, province de Québec, par une lettre de monsieur Jacob Nicol, trésorier de la province de Québec, ordonne que la Compagnie fasse les démarches et deviendra: La Compagnie d'Assurances Mutuelle contre le feu Paroisse St-Georges d'Henryville et aura droit d'assurer, dans les limites du Comté Iberville, les bâtisses, biens, animaux de ferme ou risques isolés, ne servant nullement à des fins commerciales.

Les directeurs se dévouèrent toujours bénévolement; la survie de la

compagnie comme de toutes organisations ne pouvait être autrement en ces temps de développement.

*Les présidents successifs furent :*

André Lestage, fondateur	vers 1909 à avril 1912
C. Hormidas Thimineur	avril 1912 à janvier 1932
Julien Samson	janvier 1932 à janvier 1938
Edouard Fortin	janvier 1938 à février 1940
Hormidas Clouâtre	février 1940 à septembre 1943
Edouard Fortin	septembre 1943 à janvier 1958
Bernard Lamoureux	janvier 1958 à 1979

Monsieur Bernard Lamoureux fut le dernier président de la compagnie d'Assurance Mutuelle contre le feu Paroisse St-Georges de Henryville.

Vers 1979, la fusion se fit avec la Mutuelle d'Iberville, de St-Grégoire, et de St-Jean. En 1984, la compagnie fusionne à nouveau et cette fois avec la Mutuelle de St-Césaire et le nom est maintenant: « Les Clairvoyants — Mutuelle d'Assurance contre l'Incendie » Le bureau-chef est à St-Césaire.

La fusion s'imposait, car avec les années, la demande d'assurance n'était plus la même. Autres temps, autres moeurs. Il faut s'y soumettre mais cela fait mal de voir que la Compagnie d'Assurances Mutuelle Henryville n'existe plus.

Après avoir écrit dans ces livres pendant près de quarante ans et malgré des années difficiles, un montant de réserve assez important a été accumulé.

Adieu à ces souvenirs.

*Écrit par Georgette Coupal*

#### **La fondation de l'U.C.C. en 1924 et quelques étapes de son cheminement**

Évoquer ce passé de courageuse misère de nos ancêtres, c'est d'aller faire une incursion dans les méandres d'une politique d'arrière-garde. C'est mettre les pieds dans une chasse gardée de notables scrupuleux et jaloux de leur suprématie, qui voulaient conserver un droit de regard sur tout objectif à caractère agricole et plus spécifiquement sur ceux qui évoluaient vers le syndicalisme.

À l'époque, l'hostilité reconnue de la gent politique à l'endroit d'un quelconque mouvement agraire susceptible de conduire à une amélioration pratique sur le plan collectif était si bien passé au crible, que ce qui sortait vivant de cette sélection était indubitablement voué à l'avortement à plus ou moins brève échéance.

Faut-il rappeler les échecs successifs de toutes organisations professionnelles antérieures à l'U.C.C. ?

De fait jusque là, (en 1924) malgré cinquante ans d'obstination et d'efforts soutenus, il n'y avait pratiquement rien de changé sur le plan professionnel dans le monde agricole.

Les gros poissons mangeaient encore les petits avec une voracité d'autant accrue qu'il n'y avait pas de frein à leur appétit.

Face à tant de subtilités et conscients du besoin de se doter de services professionnels capables de défendre et de promouvoir les intérêts de l'agriculture, un groupe de cultivateurs (une quarantaine) à l'instigation de deux agronomes, Messieurs Noé Ponton et Firmin Létourneau, professeurs à l'Institut Agricole d'OKA, se réunissent à Montréal, le 14 juin 1924, et conviennent, séance tenante de la formation d'un comité organisateur (dont mon père faisait partie à titre de directeur) en vue de la tenue d'un grand congrès devant avoir lieu à Québec les 1er et 2 octobre 1924, inscrivant en primeur, à l'ordre du jour, l'association professionnelle.

De fait, le 1er octobre 1924, 2400 cultivateurs, comme une levée de boucliers venant de tous les coins de la province, envahissent la salle du Manège Militaire à Québec.

Désavouée par la politique, mais approuvée par le clergé, au soir du congrès, l'*Union Catholique des Cultivateurs* était fondée sous l'appellation d'association professionnelle. Elle aura comme premier président un cultivateur de l'Ange-Gardien de Rouville, monsieur Laurent Barré. La cotisation, 0,50\$ par année.

C'est à cause de diverses contraintes politiques que le sigle de l'U.C.C. ne sera reconnu qu'en 1925 lors du deuxième congrès tenu à Montréal, auquel j'étais présent. Ce 2e congrès en fut un de confrontation.

Le haut clergé, qui jouissait à l'époque d'une influence prépondérante dans le domaine agricole, exigeait de la jeune association syndicale, la neutralité complète sur le plan politique.

Il fallait faire le tri dans les rangs des dirigeants. C'est ainsi que

Messieurs Noé Ponton et Laurent Barré durent couper les liens qui les unissaient à cette formation agricole dont ils étaient les fondateurs.

Avec Noé Ponton, disparaît Le Bulletin des Agriculteurs comme organe de défense. C'est une perte qui laisse aux dirigeants un problème dont il faut s'occuper sans retard.

Mais cette disparition ne fut que de courte durée. On se réfugie au Devoir, et c'est le 1er février 1927 que paraîtra la première page de l'Union. Cet engagement sera constant jusqu'en mars 1929 alors qu'apparaîtra la première édition de la « Terre de Chez Nous ».

Depuis 55 ans au service de la classe agricole, la Terre de Chez Nous n'a cessé de réclamer de l'autorité constituée, des mesures incitatives conformes au mieux-être de l'agriculteur sur le plan économique et social.

Combien de combats gagnés de haute lutte? Citons: le crédit agricole en 1936 après quinze ans d'efforts constants; la vulgarisation de l'enseignement agricole; la libération des charges de voirie; l'électrification rurale par le tenace Albert Rioux dans les années 40; la loi de mise en marché des produits agricoles dans les années 50; l'impôt foncier; une foule estimée à dix-huit mille personnes sur la colline parlementaire à Québec vers 1964; le zonage agricole qui a fait couler beaucoup d'encre en 1979; la reconnaissance d'un droit équitable pour les femmes engagées en agriculture.

Mais la lutte la plus spectaculaire, ce fut (à la louange du ministre Toupin aux heures de la révolution tranquille) la transformation, en 1972, de l'U.C.C. en l'U.P.A. (l'Union des Producteurs Agricoles) soit un véritable syndicat dont il faut faire partie maintenant au Québec pour exercer la profession d'agriculteur.

De cette transformation apparaît une formation nouvelle sur le plan administratif. Avec la disparition de l'U.C.C. disparaissait également les cercles paroissiaux, dont celui d'Henryville qui m'avait accaparé à titre de président de 1953 à 1973.

À ce moment, j'avais 70 ans et je croyais bien avoir largement payé mon tribut à l'agriculture. Mais non; à une assemblée tenue à St-Sébastien en mars 1973, j'ai dû accepter le secrétariat de ce nouvel organisme qui s'appellera dorénavant, « Le Syndicat de l'U.P.A. de Venise ».

Ce syndicat avait un effectif de 360 membres dont 22 administrateurs répartis dans sept paroisses.

Au cours de cette fonction qui a duré sept ans, j'ai reçu de cette jeunesse sérieuse et vigilante, dont l'âge moyen n'avait pas la moitié du mien, l'assurance d'une relève à la mesure des problèmes auxquels l'agriculteur doit se confronter.

De cette dernière phase d'action, je garde un excellent souvenir, et je fais des vœux pour que se perpétue l'enthousiasme que j'y ai vécu.

*Laurent Comeau*

### **L'histoire ancienne d'un moulin à scie**

Vers 1912, arrivait de Miranda (concession de Clarenceville), Alphonse Tougas. Accompagné de sa femme et de deux enfants en bas âge, il venait acheter de monsieur Edouard Brosseau de Henryville, une moulange et un moulin à scie situés rue St-Thomas ouest (aujourd'hui rue St-Jean), près de la voie ferrée.

La moulange a été en opération une quinzaine d'années. Le travail commençait vers la fin des récoltes de grains pour se terminer vers janvier. Le travail était continu 24 heures par jour. Monsieur Osias Rathé travaillait la nuit et le propriétaire, monsieur Tougas, durant le jour.

Vers février commençait, pour deux à trois mois, le sciage des billots, ce qui donnait de l'ouvrage à sept ou huit personnes. Chacun recevait la ridicule somme de dix à quinze sous de l'heure. Les cultivateurs apportaient les billots en voitures (bob sleigh) trainées par des chevaux. Au retour, ils rapportaient les planches taillées de différentes longueurs et largeurs, d'après leurs besoins.

Pour occuper les mois libres, monsieur Tougas avait un atelier pour réparation de voitures agricoles à chevaux. Ces voitures en bois demandaient beaucoup de réparations.

Quand les cultivateurs ont commencé avec la machinerie mécanisée, l'ouvrage devint de plus en plus rare. C'est alors que monsieur Tougas, habile menuisier, commença à bâtir des maisons, tout en gardant en fonction le moulin à scie.

Vers 1946, la maladie se fait sentir; le coeur fatigué, il dut cesser ses activités. C'est alors qu'il a vendu à monsieur Paul Boucher de Henryville, qui opéra le moulin à scie durant quelques années seulement. Monsieur Tougas décéda le 11 mai 1947 à l'âge de 70 ans.

Par la suite, durant plusieurs années, son fils Doris opéra une manufacture de portes et chassis à l'étage supérieur du moulin à scie.

Le moulin à scie est maintenant démolé et fait place à un quartier résidentiel.

*Lucette et Blanche Alice Tougas*

### **Histoire du commerce Paquette**

C'est en juillet 1957, que Viateur Paquette ouvrit sa première boucherie à Henryville, dans un local situé à l'endroit de la Caisse Populaire aujourd'hui. À l'origine, le commerce était très modeste et s'appelait la « Boucherie Moderne ». Le local avait été loué de monsieur Hébert, qui était le beau-père de monsieur Antonio Samson. Le loyer coûtait 15\$ par mois et on n'y vendait que de la viande.

Cela a demandé beaucoup de « cran » à un type comme Viateur, originaire et domicilié à St-Sébastien, d'oser ouvrir un commerce à Henryville. Monsieur Hervé Beaudoin, de St-Sébastien, se chargea de lui apprendre le métier de boucher.

À l'époque du lundi au mercredi, Viateur commerçait les animaux et s'occupait de l'abattage du boeuf. C'est son beau-père, monsieur Ernest Smith, qui opérait le commerce durant son absence. « La Boucherie Moderne » ouvrait ses portes du lundi au mercredi entre 8 h a.m. et 6 heures p.m. et du jeudi au samedi à 8 heures jusqu'aux derniers clients; c'étaient les habitudes des clients qui fixaient l'heure de fermeture. À l'époque, les hommes en majorité venaient acheter la viande.

Rita, l'épouse de Viateur, travaillait fort à préparer des produits maison, tels le boudin, la saucisse, les tourtières et la graisse en plus de s'occuper de la maison et des enfants. Le commerce était jeune; il fallait « trimer » dur du matin au soir. Rita se rappelle que les femmes de Montréal lui apportaient leurs plats vides pour qu'elle leur fasse du boudin, des tourtières et de la saucisse.

En 1957, Viateur engagea monsieur Réal Coupal, le neveu d'Orpha Coupal. Il était nourri, logé et recevait 35\$ par semaine. Il demeura à l'emploi de la « Boucherie Moderne » jusqu'en 1958; monsieur Noël Frégeau le remplaça de 1959 à 1960. Le 14 avril 1960, Viateur Paquette acheta de Vincent A. Charbonneau, la maison située aujourd'hui au 207, rue St-Georges.

Le 30 mai 1960, la famille Viateur Paquette partit donc de St-Sébastien et vint s'installer à Henryville. C'est à même la maison qu'on y installa le commerce. Monsieur André Boudriau fut engagé et travailla pour le «

Marché V. Paquette et Fils » de 1960 à 1965. Nouveau local, nouveau nom de commerce, nouvelle étape.

En 1965, monsieur Pierre Morin est embauché au commerce. Les enfants avaient grandi et s'impliquaient de plus en plus. Après l'école et durant les vacances d'été, chacun faisait ses premières armes. Guy fut le premier à laisser l'école et à travailler à temps plein au commerce. L'entreprise était passée du stage de la boucherie à celui d'une petite épicerie. Guy avait convaincu sa mère de transformer la chambre de visite et agrandir ainsi l'épicerie.

En 1970, l'épicerie prit un nouvel essor. Guy avait réussi un coup de force. Rita lui céda le salon permettant ainsi d'agrandir le local d'épicerie une seconde fois et c'est suite à ces modifications qu'en juillet 1970 «Marché V. Paquette et Fils » offrait à sa clientèle trois paniers pour faire leur épicerie, un îlot d'épicerie de 10 pieds de longueur et lançait son « premier » circulaire à Henryville. La clientèle ne cessant d'augmenter, Guy pressait ses parents ainsi que ses frères Jacques et Robert de s'unir et agrandir le commerce familial.

En 1974, malgré les craintes de Rita, un consensus intervint; Rita, Viateur, Jacques, Guy et Robert fondent le commerce situé au 1026, route 133 à Henryville. Jeudi le 11 juillet 1974, nerveux comme des jeunes premiers, la famille Paquette ouvrait la plus grande épicerie de la région; elle s'appellera « Le Roi du Steak et du Rosbif ».

En août 1975, une décision majeure était prise; l'entreprise adhéra au groupement Métro et s'appellera dès lors « Super Marché Métro Paquette ».

En 1979, Viateur Paquette forme une compagnie avec son épouse et les trois plus vieux de ses fils, Jacques, Guy et Robert, et en octobre 1980, Viateur vendit le commerce à Jacques, Guy et Robert.

En 1981, la clientèle ne cessant de croître, l'entreprise double sa superficie en alimentation pour ainsi offrir à ses clients tous les services à la fine pointe d'aujourd'hui.

Aujourd'hui en 1985, sept des huit enfants Paquette sont directement impliqués dans le travail du commerce. La huitième, Carole, a son propre salon de coiffure, tout à côté du magasin.

Votre supermarché « Métro Paquette » est fier d'être parmi les bâtisseurs de la région et s'unit avec vous tous pour un présent des plus actif et plein d'enthousiasme.

*Les Paquette*

## Meunerie Hébert Inc.

Eh oui, il s'en est passé des choses durant ces quelques années, de l'an 1935 à maintenant; 50 ans déjà. Cette petite entreprise d'Henryville a connu une grande évolution. Tout a commencé le 2 novembre 1935, alors que monsieur et madame Antonio Hébert se portèrent acquéreurs de ce petit commerce déjà existant, comprenant un abattoir, une boucherie, ainsi qu'un camion pour le transport d'animaux.

En 1945, monsieur Hébert effectuait un investissement de taille en bâtissant une meunerie d'une superficie de 2000 pi. carrés et de 45 pi. de hauteur. Tout débutait par une moulange Massey-Harris actionnée d'un moteur de 50 forces et puis d'un mixeur, et au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, d'autres machineries entrèrent en fonction telles : une mélasseuse, une rouleuse à grains et divers autres équipements. Si on voulait donner quelques chiffres de ce temps là, on pourrait dire qu'il en coûtait 10¢ le 100 lb pour faire moudre gros et 15¢ le 100 lb pour faire moudre petit. La mélasse, déjà très dispendieuse à ce temps-là, se vendait 13¢ le gallon et il coûtait 1,50\$ pour mélanger une tonne de grains, et la main-d'oeuvre était payée, à cette époque, 27\$ par semaine. Comme vous pouvez le constater, les temps ont bien changé. À cette époque, la meunerie fabriquait environ 700 tonnes par année, en plus du transport de grains et d'animaux nécessitant 2 camions et 3 employés qui pouvaient aussi aider à l'abattoir ou à la boucherie.

Gilles, le garçon de monsieur Hébert, aidait à son père depuis l'âge de 17 ans et c'est en septembre 1963 qu'il devenait propriétaire de l'entreprise paternelle. Le 16 janvier 1964, monsieur et madame Gilles Hébert furent appuyés dans leurs opérations par l'acquisition d'une franchise Shur-Gain. Il devenait ainsi distributeur exclusif de ces produits de marque de qualité. En 1964 environ, tout ce qui était de l'abattoir, de la boucherie et des autres bâtiments servant à cette fin fut démoli; le transport d'animaux en ville cependant continuait jusqu'en 1976. En 1966, ils achetèrent le terrain de Denis Samson et profitèrent ainsi de la bâtisse déjà en place afin de la transformer en entrepôt d'engrais chimiques. En 1971, la première meunerie-mobile fut achetée. Il s'agissait d'une première au Québec. Ce camion, acheté en Pennsylvanie, se rendait directement à la ferme transportant la même machinerie qu'il y avait au moulin. Il était donc possible de faire la moulée directement chez le producteur, sauvant du même coup beaucoup de manipulation de sacs pour le cultivateur. Malheureusement, deux ans plus tard, monsieur Hébert dut se défaire de ce camion.

En 1978, alors que les cultivateurs étaient peut-être plus familiarisés à ce service, voilà que la seconde meunerie-mobile fit son apparition et cette fois-là, c'était la bonne puisque la demande était si forte qu'à peine un an plus tard, en 1979, la troisième meunerie-mobile fut achetée et depuis ce temps, ces deux camions sont fort occupés. Vu l'importance de ces camions en équipements et en investissement, il fut nécessaire de transformer à nouveau l'entrepôt d'engrais chimiques en garage, en vue d'y remiser les camions et de pouvoir en faire l'entretien adéquatement. Le transport ainsi que l'entreposage des engrais chimiques furent laissés à monsieur André Méthé. Cependant, monsieur Hébert restait quand même détaillant d'engrais chimiques.

Toujours en 1978, l'acquisition du terrain de monsieur Fernand Choquette, permettait de rebâtir une nouvelle meunerie plus moderne et du fait même beaucoup plus efficace. La maison de monsieur Choquette fut ainsi transformée en bureaux et l'ancienne meunerie en entrepôt pour les sacs. La meunerie, érigée surtout en hauteur, a une superficie de 600 pieds carrés et une hauteur de 90 pieds. Le 12 juin 1979, a lieu l'inauguration officielle de la meunerie. Dès 1980, d'autres agrandissements s'imposent vu le volume important de sacs transportés de l'usine Shur-Gain, monsieur Hébert décida d'acheter quatre silos pouvant contenir de 25 à 30 tonnes chacun, afin d'ensacher les suppléments sur place. La construction d'un entrepôt supplémentaire était aussi nécessaire. Sa grandeur est de 1900 pieds carrés et d'une hauteur de 16 pieds facilitant ainsi l'entreposage sur palettes et manipulé à l'aide d'un chariot élévateur pour profiter de toute la hauteur disponible. L'achat d'une balance électronique de 40 pieds concluait les investissements faits jusqu'à présent.

Grâce à l'excellent travail de monsieur et madame Gilles Hébert ainsi que de son équipe, la Meunerie Hébert Inc. a su prospérer en grand. Avec un volume très appréciable aux États-Unis qui a sans cesse pris de l'importance depuis le mois de septembre 1983. La meunerie produit maintenant plus de 17 000 tonnes par année dont près de 7 000 tonnes aux États-Unis. Cet important volume est réparti comme suit : 85 % vrac et 15 % sac, et est rendu possible grâce à deux meuneries-mobiles, deux camions pour livraison en vrac, trois camions pour les sacs et d'une merveilleuse équipe formée de 15 employés, très bien dirigée par Gilles et Marie-Paule Hébert.

*Raconté par les enfants*

## Motel Henryville

En 1966, évaluant les besoins créés par l'Expo 67, Lionel Campbell construisait un motel de dix unités.

Il décédait accidentellement en février 1969. Son épouse, Cécile continua de s'occuper du commerce activement et en 1971, cinq unités supplémentaires s'y ajoutent.

En 1981, son fils Gilles achète le commerce; il l'opère avec succès avec la coopération de son épouse Nicole.

Ils habitent sur place et y vivent confortablement avec leurs enfants Sylvie, Simon et Stéphanie.

Il serait intéressant de noter que, durant plusieurs années, le petit restaurant qui se trouvait sur les lieux était l'ancienne gare d'Henryville. Cette gare était originellement à l'emplacement de la résidence Louis Rathé, a été déménagée à la « cannerie » où elle servit de résidence et par la suite de bureau.

Notre gare finit ses jours comme restaurant puisqu'après avoir été déménagée quatre fois, elle est maintenant le Restaurant Kitty de Sabrevois.

*Raconté par Gilles et Nicole Campbell*

## O. Coupal Inc.

Orpha Coupal, homme d'affaires bien connu à Henryville et dans les paroisses environnantes, fonda en 1914 la firme O. Coupal. Artisan en construction, il se dirigea vers des travaux assez importants, allant de la construction de ponts à celle d'édifices municipaux et gouvernementaux sans négliger la construction de résidences et de bâtiments de ferme.

Né à Henryville, le 10 février 1892, il épousait Béatrice Duquette de Notre-Dame de Stanbridge, le 7 janvier 1917. Il s'établit alors définitivement à Henryville pour y exercer son métier de menuisier charpentier. De cette union naquit sept enfants dont trois garçons: Almanzar, Fernand et Normand; quatre filles: Rita, Jocelyne, Huguette et Gaétane.

En 1922, il acheta la maison de Benjamin Therrien sur la rue St-Thomas (aujourd'hui St-Jean) où il érigea, petit à petit, son commerce d'entrepreneur en construction. Obligé de s'absenter souvent pour aller travailler au loin, il voyageait avec son cheval et sa voiture laissant sa famille à la bonne garde de son épouse. Ses journées étaient longues; levé

de bonne heure le matin et couché tard le soir, il travaillait 10 à 12 heures par jour.

Après avoir opéré quelques années seul, il engagea quelques employés pour le seconder dans ses travaux. En 1927, il construisit un atelier de menuiserie et une manufacture de portes, châssis et armoires de cuisine. Malheureusement à deux reprises, soit en 1951 et 1955 le feu détruisit cette bâtisse. Reconstituée, elle est encore en opération pour réparation et préparation du bois. Le commerce grandissant, il eut à son service, selon les contrats, parfois plus de cinquante employés.

Avec l'expérience acquise au fil des ans, en 1949, il fut élu maire du village jusqu'en 1960. Sous son mandat, le village prit l'allure d'une petite ville. C'est au cours de ces années que furent érigés l'hôtel de ville de même que le poste à incendie. On procéda ensuite à la construction des égouts et d'une usine d'épuration. Il fut préfet de comté d'Iberville durant quatre ans.

En 1962, il vendit son commerce à ses fils Almanzar, Fernand et Normand et son gendre Adrien Raymond qui, à leur tour, ont continué de faire prospérer ce commerce sous le nom de O. Coupal Inc. Les sphères d'activités du commerce se sont élargies en devenant marchand de matériaux de construction, quincaillerie, matériel électrique, plomberie; enfin tout ce qui peut entrer dans une construction moderne.

Une nouvelle réorganisation de l'entreprise se fit en 1970 avec le changement de quelques actionnaires. Normand Coupal devint le président. Avec le temps, on a délaissé la construction comme telle, pour s'orienter exclusivement vers la vente de matériaux. En 1972, on se porte acquéreur d'un second commerce à Iberville où on y installe le siège social pour centraliser l'administration. Depuis la firme O. Coupal Inc. a élargi son territoire en devenant propriétaires de différents magasins dans la région: Longueuil, Chambly, Napierville et Pierrefonds. Le nombre d'employés dépasse 125 et on y retrouve spécialement à Henryville, des personnes de 30 et 40 ans de service au sein de l'entreprise. La compagnie est maintenant sous la direction de messieurs Normand Coupal, président, Guy Doucet, Réal Latulippe, Jacques Lépine, Jean-Marc Perron. Les directeurs et leurs employés forment une bonne équipe afin de garder cette entreprise en pleine effervescence.

Félicitations et longue vie à cette entreprise qui vit le jour dans un coin du village de Henryville.

*Raconté par Almanzar Coupal  
et Réal Latulippe*

## La petite histoire des Grégoire de Henryville

Les Grégoire ont marqué la petite histoire d'Henryville de 1924 à 1964.

En 1924, notre aïeul, Alphonse-David Grégoire habitait à Chambly et il y exploitait une petite conserverie familiale, sise près de la route menant de Montréal à Sherbrooke.

À la même époque, Henryville avait pour curé un nommé Roy. Ce curé passait par Chambly pour se rendre à ses audiences avec son évêque à St-Hyacinthe. Il semblerait que la route était plus praticable en passant par là.

Lors d'un de ses voyages, il prit à bord un passager à qui il demanda ce que l'on fabriquait dans cette usine située en pleine campagne. C'est ainsi qu'il apprit que l'usine en question était la petite conserverie Grégoire.

Monsieur le curé Roy cumulait, entre autres fonctions, la gérance et le secrétariat de la Caisse Populaire de sa paroisse. Dans l'exercice de ses fonctions, il avait été dans l'obligation de reprendre la conserverie d'Henryville, laquelle était exploitée par une coopérative. Étant homme d'action, monsieur le curé Roy offrit à notre aïeul d'acheter la conserverie rendue inopérante. Après entente entre les parties, l'acte de vente fut signé en octobre 1923.

En redonnant un second souffle à cette conserverie appelée « cannerie » à l'époque, les cultivateurs qui avaient perdu lors de la reprise de leur usine par la Caisse, pouvaient donc se reprendre en ayant un débouché pour leurs légumes.

De plus, l'exploitation de cette conserverie, sous l'administration des Grégoire, devenait un apport économique assez intéressant pour la paroisse, puisqu'en période de pointe, une main d'oeuvre d'environ 250 personnes était requise.

Le dix mars 1924, la famille Grégoire arrivait à Henryville. Elle était composée du père, Alphonse-David, son épouse, une fille Aldina ainsi que trois fils, Oscar, Joseph et Albert.

Dès son arrivée, la famille Grégoire a rencontré les cultivateurs de l'endroit et elle s'est donnée pour mission de leur enseigner l'art de la couche chaude pour le départ des plants de tomates ainsi que de la couche froide pour leur transplantation avant la mise en terre définitive.

Les premières années furent consacrées à la mise en conserve de

tomates et de haricots. Comme l'exploitation de l'usine ne requérait que cinq mois de travail durant l'année, notre aïeul acheta, d'un nommé Campbell de Swanton au Vermont, des machines-outils servant à la fabrication de balais. Pour y installer ces nouvelles machines, une bâtisse d'environ dix mètres par vingt et comptant deux étages fut érigée. Vers la même époque, la conserverie et son entrepôt furent agrandis.

Après deux ans d'exploitation de l'usine à balais, des aveugles se sont lancés dans ce commerce, ce qui incita notre aïeul à cesser la production de balais. Par la suite, la vocation de cette bâtisse fut orientée vers le travail du bois. On connaissait cette bâtisse sous le nom de « shop à bois ». Le premier hiver après sa conversion, cette manufacture produisit des écosseuses à pois qui serviront à la conserverie. En effet, on ajoutait un autre produit aux tomates et haricots mis en conserve, les petits pois.

Les hivers suivants, on produisit des portes et des châssis et on s'adonnait à la menuiserie générale. Ceci permettait de conserver du travail à un certain nombre d'employés oeuvrant à la conserverie durant les trois autres saisons.

Au début des années 40, l'entreprise mise sur pied par notre aïeul embauchait une quarantaine d'hommes dont une partie travaillait à la préparation du bois de chauffage, tandis que l'autre, travaillait à l'érection de lignes de distribution d'énergie électrique, pour le compte de la Southern Canada Power, et ces équipes rayonnaient sur une vingtaine de kilomètres.

Vers les années 50, l'entreprise fit construire une usine pour laminer le bois servant à la fabrication de contreplaqué, mais la difficulté d'approvisionnement en billots à un prix compétitif obligea l'entreprise à fermer les portes de cette usine.

Le passage de l'aïeul à Henryville n'a pas laissé que des bâtisses. Effectivement, c'est à cet endroit que sa fille Aldina a épousé Jean St-Aubin et de cette union naquirent cinq enfants: Jacques, André, Madeleine, Monique et Gilles.

Quant aux trois fils, ils ont également unis leurs destinées à trois filles de la paroisse.

Du mariage de Oscar à Marie-Blanche Mathieu huit enfants virent le jour: Lise, Estelle, Pierrette, Madeleine, Réjeanne, André, Michel et Francine.

Puis Joseph épousa Sylvina St-Hilaire et ils eurent deux enfants: Gérard et Clarice.

Et à son tour Albert s'unit à Cécile Mathieu et de cette union naquirent neuf enfants: Yolande, Gérald, Normand, Denys, Lorraine, Louise, Paul, Thérèse et Diane.

*Mémoires de Albert Grégoire*

### **Société Canadienne des Postes**

C'est avec un vif plaisir que la Société canadienne des postes s'associe aux célébrations du Comité des Fêtes-Henryville 1985 Inc. à l'occasion du 175<sup>e</sup> anniversaire de cette localité, dont elle dessert fidèlement les habitants depuis 150 ans.

Un peu d'histoire...

Gabriel Christie faisait partie de l'armée britannique qui envahit le Canada en 1755. En 1759, il agissait comme lieutenant principal auprès du général Amherst. C'est à lui que nous devons le premier effort sérieux et durable de colonisation. En vue de favoriser l'établissement de nouveaux censitaires à travers les terres encore boisées, une grande route fut ouverte, permettant le passage de la malle royale, de Montréal à Boston. La malle avait ses relais au Grand Hôtel Parker. À ce même endroit, le 228 de la rue Saint-Georges, est située aujourd'hui la demeure de monsieur Serges LaFrance.

Les gens d'Henryville bénéficient des services d'un bureau de poste depuis 1832. Depuis lors, plusieurs maîtres de poste s'y sont succédés:

M. Wells, du 1<sup>er</sup> août 1832 au 1<sup>er</sup> août 1853;  
E.S. Goodnow, du 1<sup>er</sup> août 1853 au 6 août 1864;  
Charles S. Larocque, du 1<sup>er</sup> octobre 1864 au 1<sup>er</sup> juin 1865;  
Louis H. Trudeau, du 1<sup>er</sup> juillet 1865 au 1<sup>er</sup> décembre 1868;  
Edouard Lafond, du 1<sup>er</sup> février 1869 au 3 avril 1870;  
Calixte Dupuis, du 1<sup>er</sup> juillet 1870 au 31 août 1871;  
Télesphore Larocque, du 1<sup>er</sup> octobre 1871 à avril 1874;  
F. Lafond, du 1<sup>er</sup> mai 1874 au 3 mars 1902;  
Edouard Brosseau, du 1<sup>er</sup> mai 1902 au 9 décembre 1913;  
Auguste Tétreault, du 5 février 1914 au 26 octobre 1931;  
Georges Fortin, du 4 février 1932 au 30 juin 1937;  
Mme Anna Lemieux, du 15 janvier 1937 au 30 juin 1969;  
Micheline Meunier-Giguère, du 2 juillet 1969 au 13 mars 1980;  
Mme Juliette Lemieux-Clouâtre, du 14 mars 1980 au 1<sup>er</sup> juin 1980; par intérim

et Micheline Meunier-Giguère qui a repris depuis le 2 juin 1980 cette fonction.

Logé dans un édifice construit en 1965, l'actuel bureau de poste dessert une population de 475 familles et offre plusieurs services comme la poste prioritaire, la poste certifiée, le courrier recommandé, la livraison expresse, le service contre remboursement et la distribution du courrier aux cases postales et par la route rurale.

C'est avec une grande fierté que le personnel du bureau de poste de Henryville se joint au Comité des Fêtes - Henryville 1985 Inc. dans le cadre de ses célébrations.

*La Société Canadienne des postes*

### **Société St-Jean Baptiste**

On s'entend bien à Henryville. Les corporations municipales du village et de la campagne, le maire et ses conseillers se réunissent une fois par mois régulièrement. Ils visent à la bonne entente et au développement continu de ce coin de pays, sis sur les bords du Richelieu.

Vers 1944, plusieurs citoyens se réunissent, avec les membres du conseil du village, et proposent l'érection d'une société. Celle-ci doit poursuivre des buts qui seraient favorables pour les membres. Tout d'abord de s'unir et de se protéger, ensuite aider les moins favorisés, accroître l'influence de la religion catholique et de la race canadienne-française.

Après plusieurs réunions, il y eut la formation de comités qui se composaient comme suit : un aumônier, un président, un vice-président, un secrétaire-trésorier. Quelques directeurs furent élus, le choix des membres établi. La première assemblée eut lieu le 15 décembre 1944, une vingtaine de membres étaient présents. La contribution annuelle fut fixée à un dollar. Dès la deuxième assemblée, trente-six nouveaux membres adhèrent au mouvement. Celui-ci reçoit l'assentiment et l'autorisation de se former en association sous le nom de Société Saint-Jean-Baptiste de Henryville. Alors les formules nécessaires sont envoyées au protonotaire pour enregistrement de la société. C'est un succès digne de mention. Les membres deviennent de plus en plus nombreux et font de la propagande et du recrutement.

À une assemblée tenue le 21 février 1945, le projet de la construction d'une salle paroissiale fut proposé et accepté unanimement. En janvier

1946, on achète les bâtisses de camps allemands de concentration de l'Île-aux-Noix au prix de 2 500 \$, mais on devait démolir et transporter le bois pour le 31 janvier 1946. La traversée du bois se fit sans accident. Une croix placée sur le chenail par des particuliers et la confiance qu'ils ont mis en elle fut une protection sans borne. Cette croix devra être placée sur le site de la future salle en souvenir précieux. (Cependant, elle fut perdue lors d'un dégel subit).

À l'assemblée du 20 avril 1946, l'achat du terrain fut conclu au coût de 1 000 \$. C'est l'emplacement actuel du Centre Le Jalon. Malheureusement, le 30 mars 1962, un incendie détruit complètement cette belle salle paroissiale qui comprenait un théâtre avec loges, etc. et aussi une salle de quilles.

Ce n'est qu'en 1966, que les membres du conseil décident de la reconstruire. Le 26 juin 1966, eut lieu l'inauguration officielle sous le nom de « Centre Récréatif de Henryville ».

Mentionnons une autre initiative de la Société Saint-Jean-Baptiste, la formation d'une assurance mutuelle, « Comité du Souvenir » avec contribution annuelle et cotisation au décès de l'un des membres actifs. Un comité d'entraide, de sympathie et coopération fut formé pour voir au bien-être d'un membre éprouvé par la mort d'un proche. Ce fut un autre succès de cette société; soyons en fiers.

Rappelons aussi que cet organisme avait réalisé durant plusieurs années, vers la fin des années 1950, des concours de Bon Parler Français et d'Histoire du Canada.

À un certain moment, il y eut quelques difficultés à surmonter. La demande d'une fédération fit que plusieurs membres se détachèrent du groupe. Tout de même, cet organisme résiste et progresse encore. La persévérance et la patience viennent à bout de tout.

Encore une fois « Vive Henryville » et ses organisations, nos ancêtres en seraient fiers!

*Récit de Blanche-Alice Tougas  
selon les livres de la Société*

### **Le téléphone à Henryville**

Nous avons pu retracer quelque peu l'histoire du téléphone à Henryville et nous vous transmettons ces faits que nous avons entendus.

Nous savons que l'entité légale était Compagnie de Téléphone Rural de la paroisse St-Georges d'Henryville. Nous savons qu'il y avait, au départ, au moins vingt (20) personnes actionnaires et que les parts se vendaient 50\$. Certains de ses membres étaient: Alfred Lemieux, Aimé Lemieux, Albert McCarthy, Edouard Fortin, Georges Fortin, Charles-Eugène Fortin et plusieurs autres dont les noms n'ont pu nous être donnés puisque la mémoire fait défaut.

Dans les archives de la municipalité, il est fait mention qu'une demande est faite, en 1910 auprès des autorités municipales, pour établir un Central à Henryville. À cette période, la compagnie Bell amenait les lignes à un endroit donné et les résidents devaient s'organiser pour distribuer le service, l'opérer et le financer. C'est la raison justifiant la formation de la compagnie.

Le central a été à plusieurs endroits. On nous indique que le premier local aurait été dans la famille Sifroy Fortin et c'est mademoiselle Antoinette Fortin qui s'en occupait la majeure partie du temps.

On ne sait pas exactement en quelle année, mais le Central a été, par la suite, chez monsieur Henri Dupuis (père de notre quincaillier Jean-Louis) et qui habitait alors chez Frank O'Connor (résidence actuelle de Léandre Robichaud). Ils l'ont opéré environ quatre ans et madame Marie-Anne (Armand) Dupuis-Tétrault y travaillait.

Par la suite, le Central fut placé chez monsieur Charles Tassé qui l'ont opéré deux ans. On apprend ainsi que le Central était donné à contrat puisque le contrat Tassé était pour trois ans et qu'il a été résilié après une période de deux ans.

Monsieur Aimé Lemieux, actionnaire, rencontra alors madame Edmond Mathieu et lui offrit d'opérer le Central avec l'aide de ses filles. Ceci se passait en octobre 1923. Ils l'ont gardé onze ans soit jusqu'en juillet 1934. Madame Marie-Blanche Mathieu-Grégoire, qui m'a donné plusieurs précisions sur le Central, m'indique que c'était un travail bien intéressant mais aussi bien accaparant. À un moment donné, le salaire était de 425\$ par année de contrat.

Il leur fallait préparer les comptes de service et des appels interurbains à tous les trois mois et en plus faire la collection.

Elle ajoute, « Nous aimions bien nos abonnés et nous étions heureux de leur rendre quelques petits services, en certaines occasions, soit en leur donnant l'heure ou en les informant du nom de la personne décédée lorsque sonnait le glas, aussi lorsqu'il y avait un feu. C'était une partie du travail de la téléphoniste du temps passé.

En 1934, le Central quittait cette demeure pour se transporter chez Alfred Lemieux et on se souvient des demoiselles Lemieux: Georgette, Marie-Paule et Marie-Jeanne.

Les mémoires qui suivront sont transmises, en partie, par Claude Phénix et Gilles Noël.

En 1959, la compagnie était vendue à Normand Dupré et Gilles Noël, soit le 5 mai 1959, et le nouveau nom était « *Compagnie de Téléphone d'Henryville* ». Les actionnaires vendeurs étaient: Claude Phénix, Charles Phénix, Raoul Dupuis, Marie-Julie Lemieux et Antoine Lemieux.

Lors de l'achat de la compagnie, en 1959, monsieur Noël nous informe qu'il y avait, à Henryville, environ 20 lignes de téléphone et sur certaines lignes, il y avait 28 abonnés. Les lignes privées étaient très rares: le curé, le médecin, le maire étaient les privilégiés. C'était la période de l'âge d'or de la communication. Tout se savait en même temps car plusieurs ouvraient la ligne lorsque le téléphone sonnait, participaient ou écoutaient la conversation.

Le service coûtait approximativement 3\$ par deux mois et les appels à Clarenceville était de 10¢ et pour St-Jean environ 15¢.

Gilles Noël a eu plusieurs employés et les noms mentionnés sont: Micheline Raymond, Marie-Paule Raymond, Georgette Lemieux, Marie-France Coache. Certains noms qui sont retracés comme hommes d'entretien ou installateurs pour les différentes compagnies de téléphone à Henryville sont: Arthur Larocque, Armand Boutin, Hercule Dupuis et par la suite, son fils Raoul et en dernier lieu, Fernand St-Hilaire.

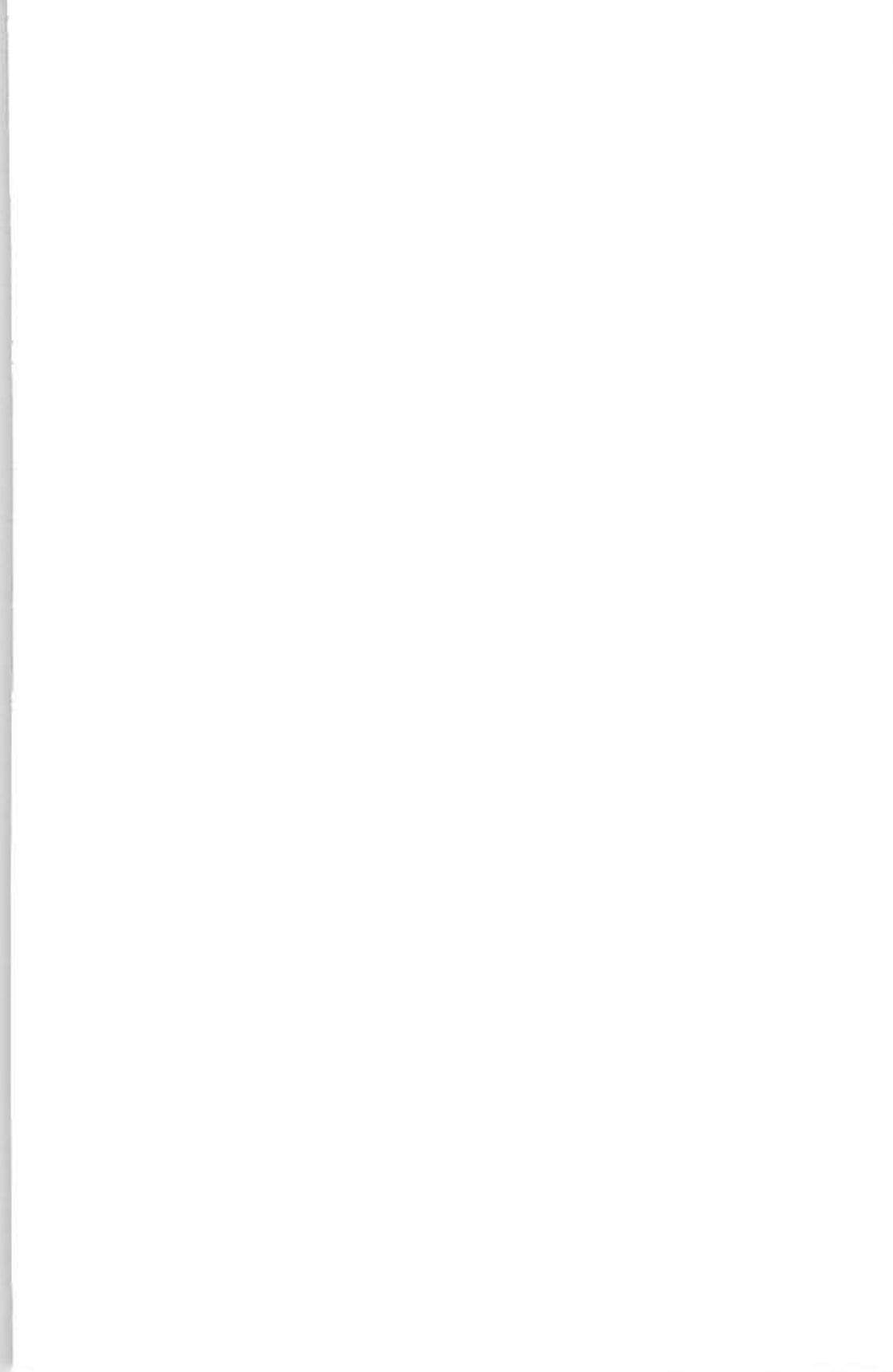
D'autres faits de ce temps: le Central était fermé la nuit ainsi que durant la grand-messe. Une raison de l'achat par Noël et Dupré en 1959, était que le gouvernement obligeait les compagnies de téléphone à donner un meilleur service aux abonnés. Comme le coût d'une nouvelle installation devait être assez important, le groupe existant a préféré vendre. En 1959, après la nouvelle installation, il y avait 150 lignes privées de téléphone dans le village et environ 300 lignes en tout. Chacun voulait sa ligne privée et les installations se sont rapidement complétées.

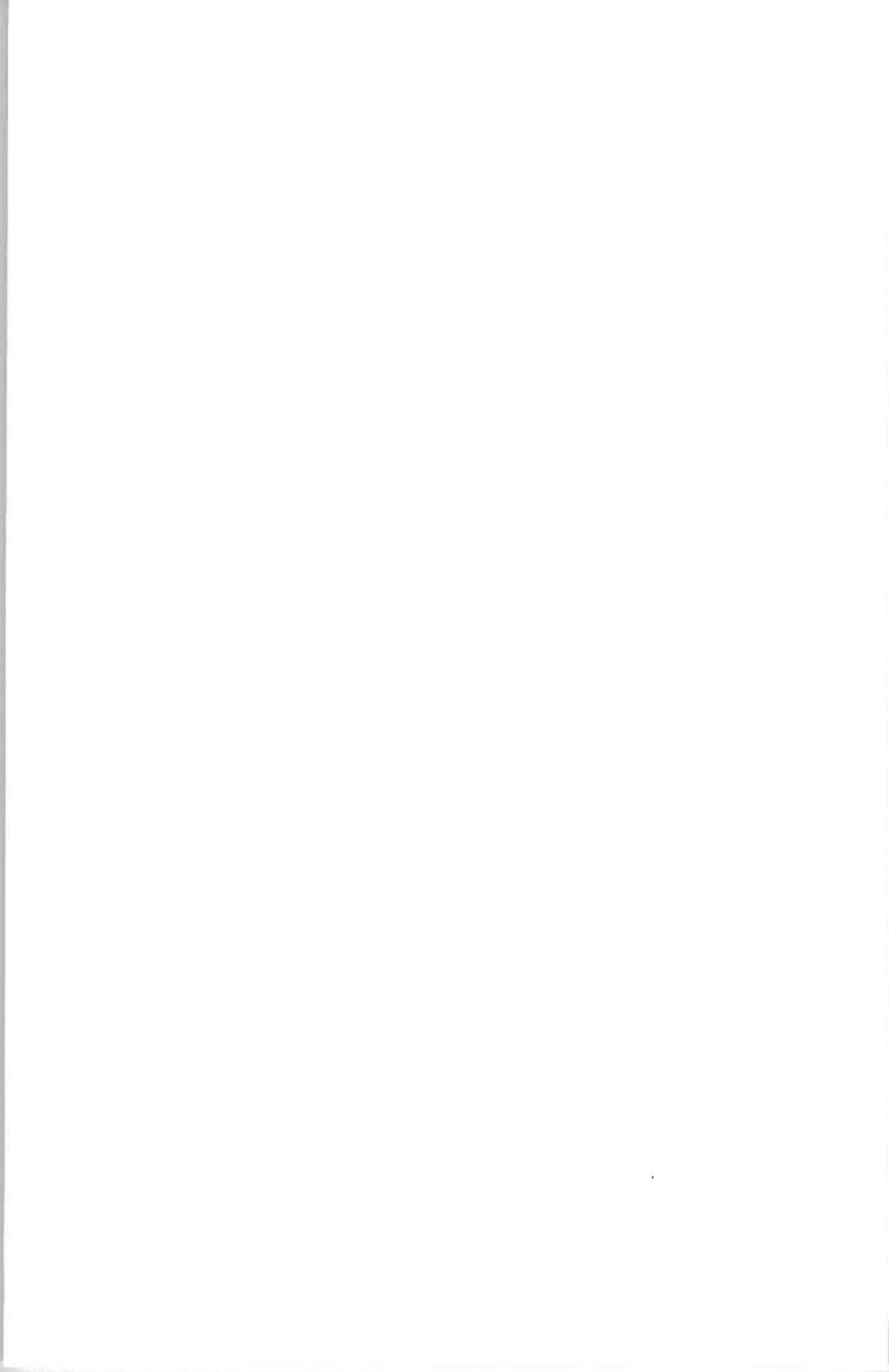
Gilles Noël et Normand Dupré ont opéré un an ensemble la compagnie et par la suite, Gilles Noël rachetait les parts de monsieur Dupré.

Celui-ci opéra alors une compagnie de réparation de téléphone et de revente sur le marché américain. On se souvient de Équipements Laurentiens.

Gilles Noël vendait à Bell Canada le 5 juin 1967 et nous avons, depuis ce temps, un nouveau poste de distribution et le service de cette compagnie de communication.

*Préparé par Nicole Archambault*







**Conseil d'administration du Comité des Fêtes —  
Henryville 1985 inc.**

Nicole Archambault, présidente

Micheline Meunier-Giguère, vice-présidente; responsable du  
comité d'histoire

Marie-Reine Lamothe-Roy, secrétaire;

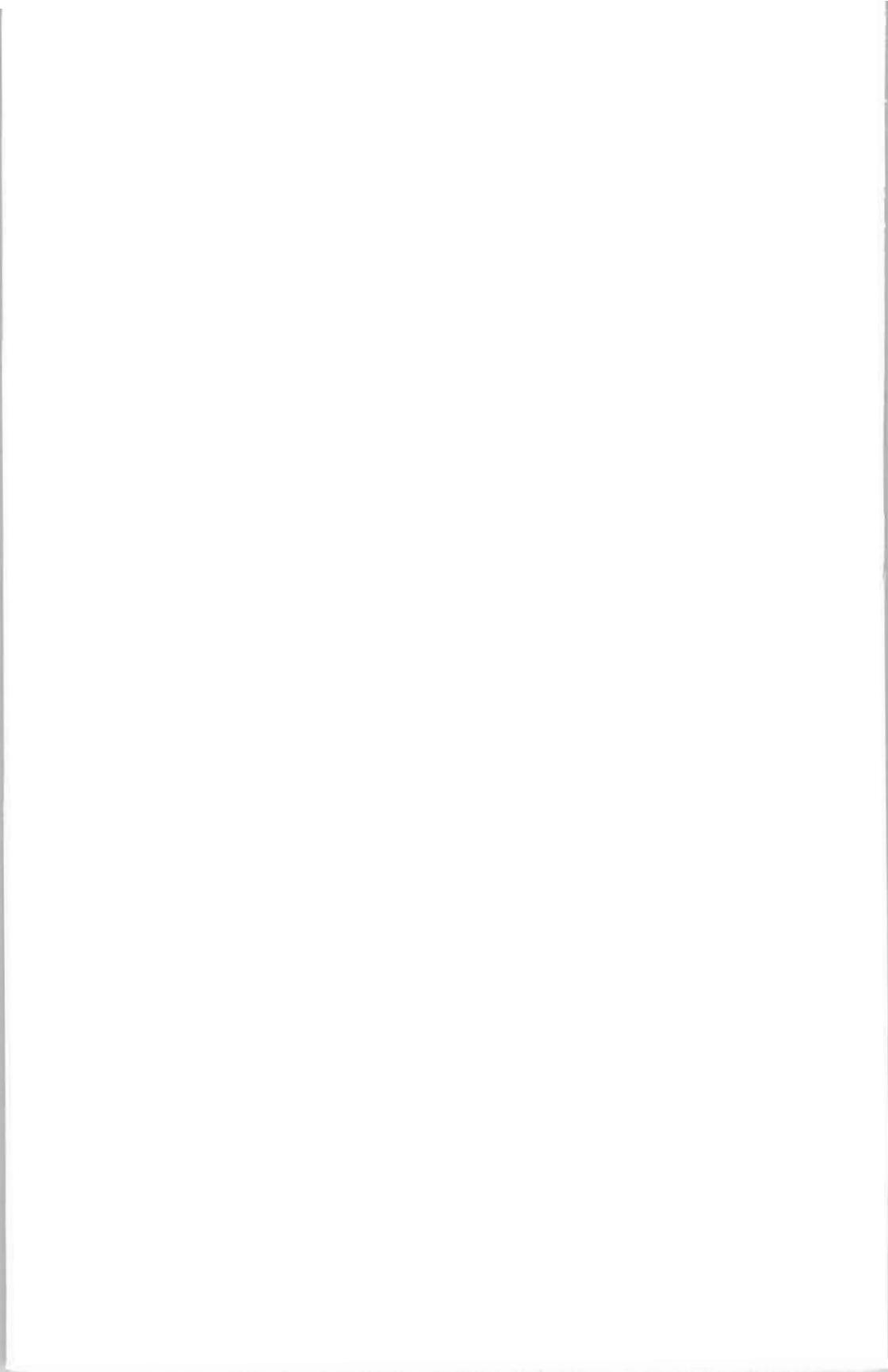
Nicole Lambert-Leduc, trésorière;

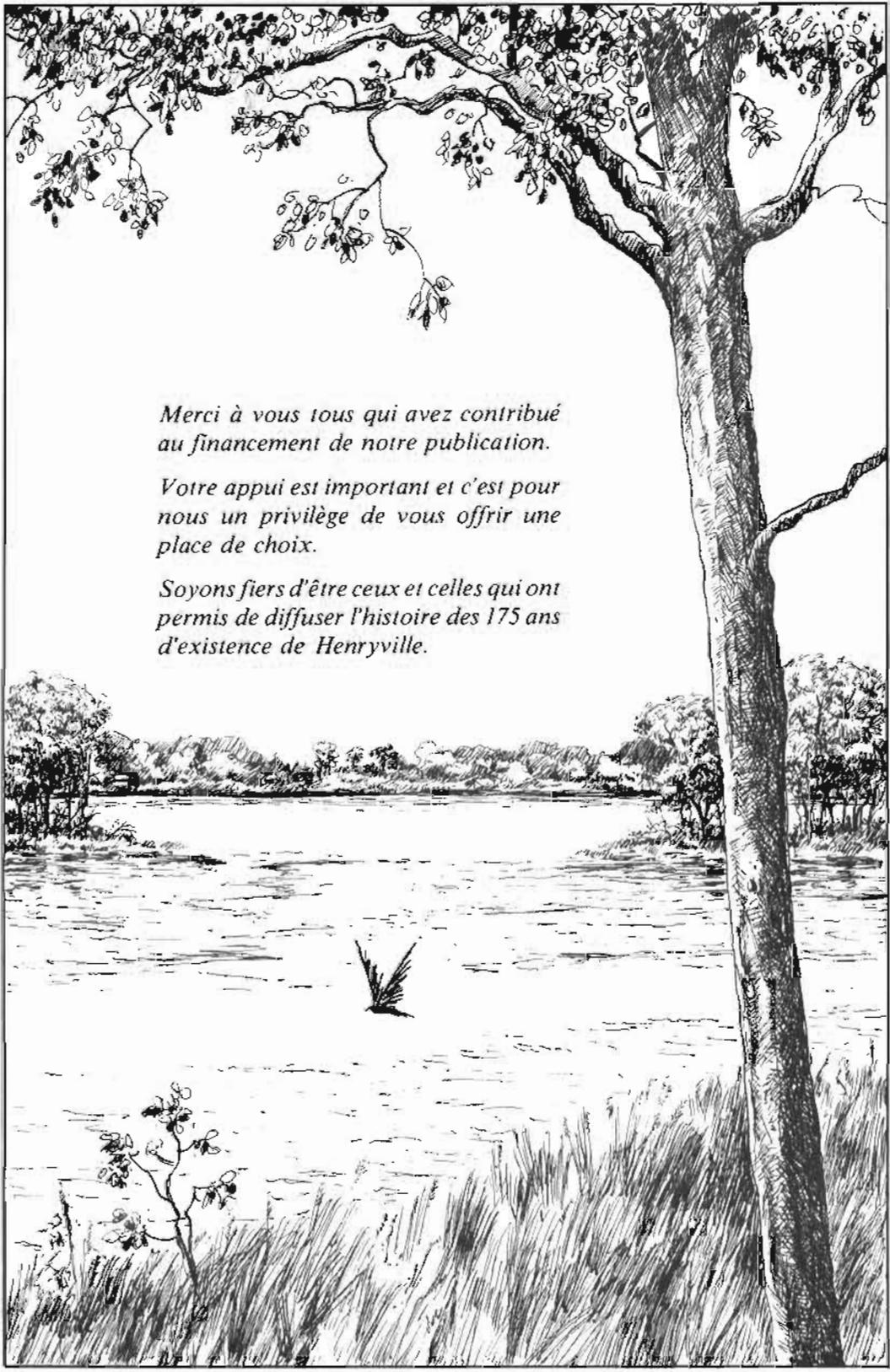
Jacques Paquette, publicité et promotion;

René Charbonneau, représentant village;

Henri-Paul Cournoyer, représentant campagne.

sous les auspices des municipalités du Village et Campagne  
d'Henryville.

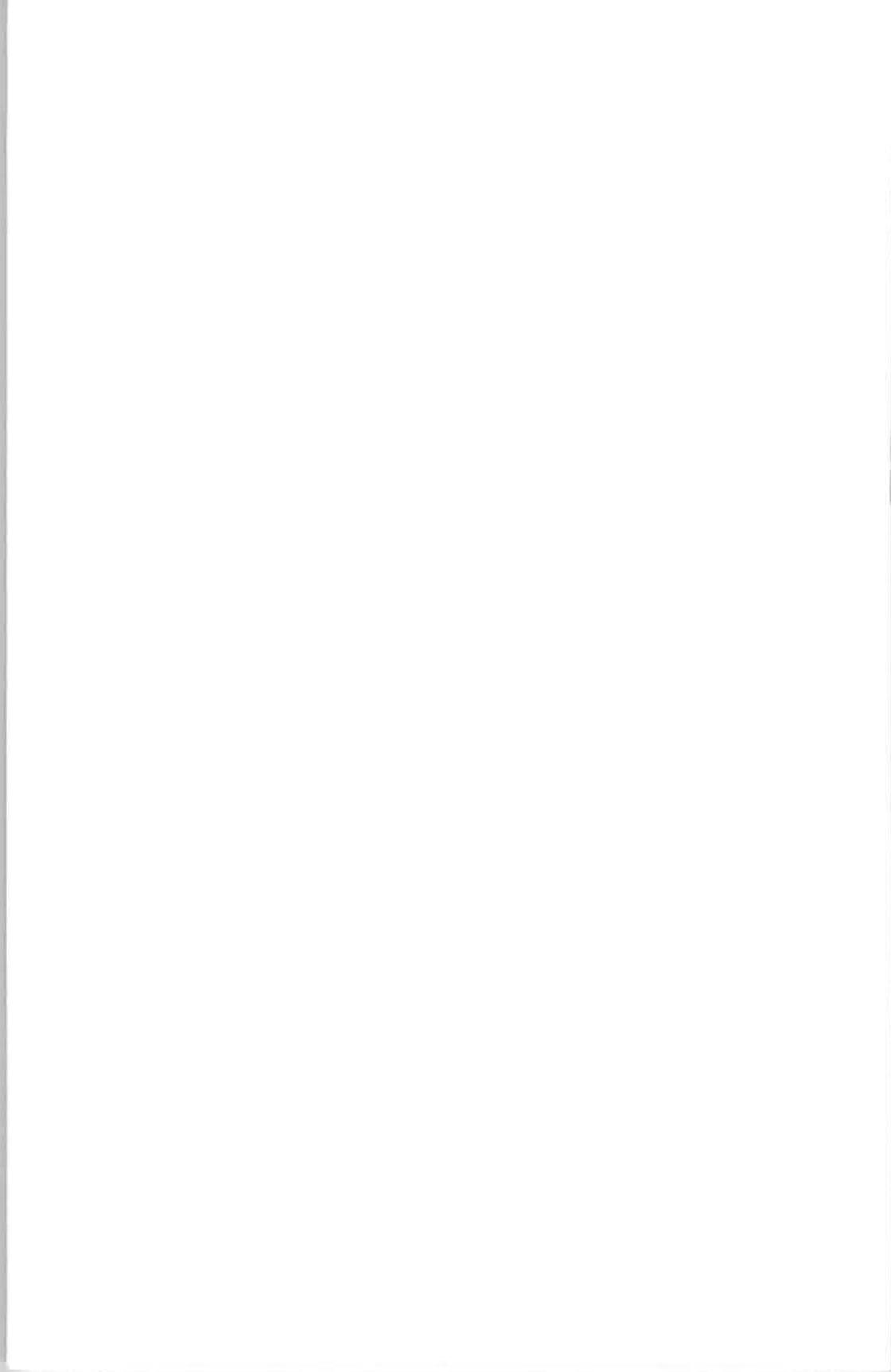




*Merci à vous tous qui avez contribué  
au financement de notre publication.*

*Votre appui est important et c'est pour  
nous un privilège de vous offrir une  
place de choix.*

*Soyons fiers d'être ceux et celles qui ont  
permis de diffuser l'histoire des 175 ans  
d'existence de Henryville.*























Aimé Belanger

Joseph Audin

Mme Jeanne Patenaud

Amos and Richard

Guilhemotte Degard

Ellen Belanger

R. J. J. J.

R. J. J. J.

Charles-André Rivinille

Alfred Belanger

Lucille B. Rozarova

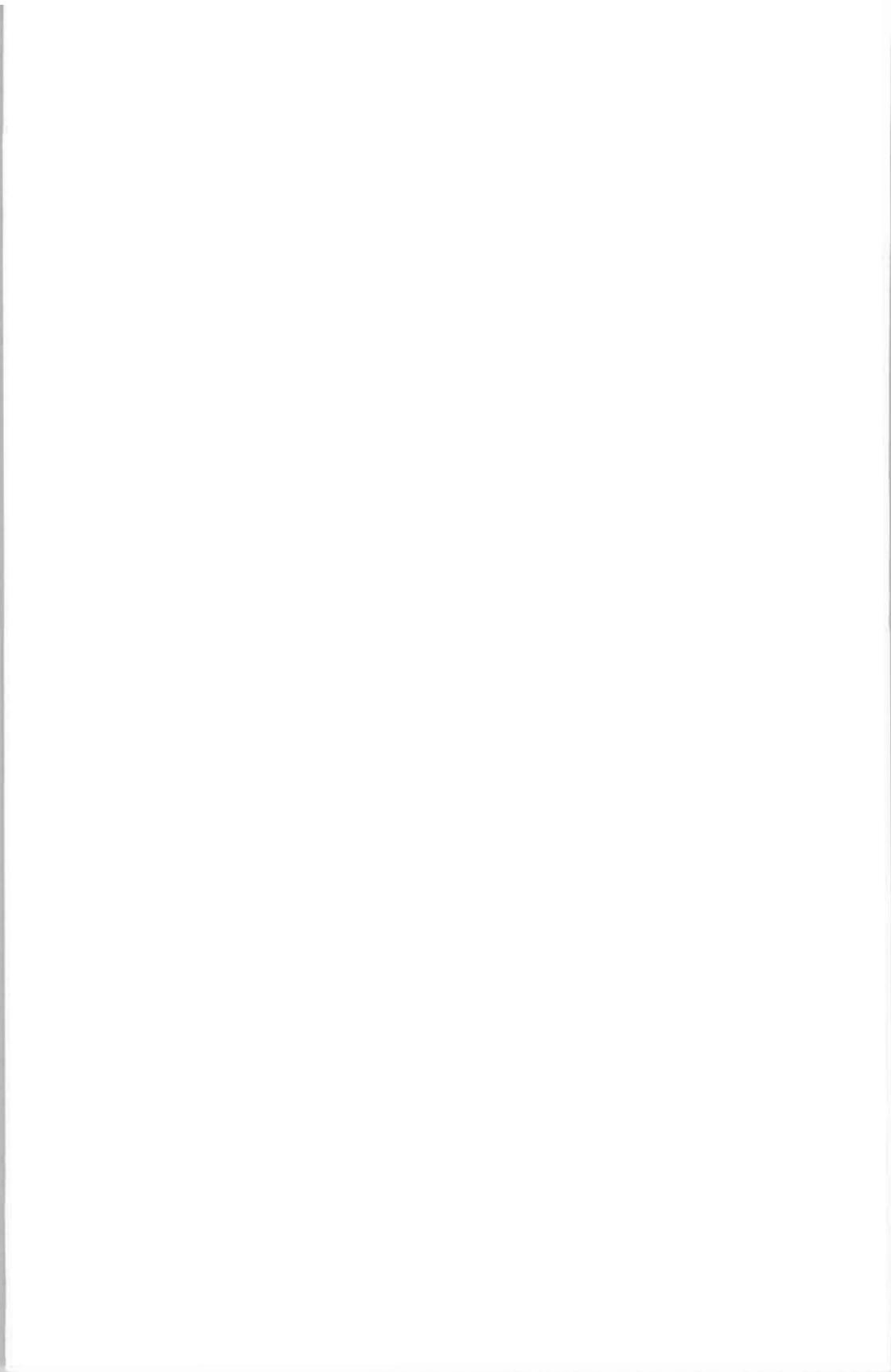
Mlle. Marie Grenon

Genevieve Belanger

1985

ceux d'ici

*Le répertoire des gens d'Henryville  
en 1985 se veut un relevé technique de  
nos résidents et nous indiquons les  
adresses civiques ainsi que le nom des  
chefs de famille.*



## Répertoire

### *Rue St-Jean*

- 54 Raymond, Jean et Lucie  
58 Lamothe, Laurent et Thérèse  
64 Lebeau, Michel et Francine  
70 Leblanc, Claude et Boulet, Danielle  
74 Tougas, Maurice et Lorraine  
82 Circé, Claude et Gisèle  
86 Belisle, Ovila et May Flore  
120 Ménard, Georgette  
150 Cloutier, Benoit et Claire  
154 Raymond, Marie-Paule  
158 Auclair, Claude et Claire  
160 Dupuis, Florent et Nicole  
59 Côté, Josephat et Gisèle  
63 Côté, Guy et Claire  
71 Coupal, Almanzor et Marie-Marthe  
73 Donalson, Lucien et Reina  
83 Tougas, Mario et Lamoureux, Carmen  
85 Tougas, Blanche-Alice  
95 Tremblay, Berthola  
101 Lanoue, Lorette et Blanche  
105 Auclair, Jean-Louis et Bernadette  
117 Barry, Lionel et Thérèse  
133 Beaudin, Josaphat et Lucille  
139 Tougas, Lucette  
141 Tougas, Doris et Simone  
145 Auclair, Georges et Hélène  
157 Frégeau, Jean-Louis et Gisèle  
161 Lafrance, Denis et Lise  
165 St-Jean, Paul et Ginette  
173 Clouâtre, Fernand et Rose  
173 Clouâtre, Jeanne d'Arc et Valeda  
189 Gagnon, André et Monique

*rue St-Joseph*

- 136 Charbonneau, René et Huguette  
140 Frégeau, Noël et Jeanne  
142 Charbonneau, Cécile  
150 Marcotte, Donald et Gervaise  
152 Roy, Gaston et Marie-Reine  
156 Giguère, Guy et Micheline  
105 Lebreux, Adrienne  
135 Caron, Guy  
137 Raymond, Adrien et Jocelyne  
141 Charbonneau, Jacques et Françoise  
143 Lamoureux, Solange  
145 Gagnon, Antoine et Jacqueline  
149 Boudriau, Jean-Yves et Gagnon, Mona  
151 Parent, Daniel et Deziel, Claudette  
155 Benoit, Eva  
159 Benoit, Fernand et Renée Berthe  
163 Nadon, Jean-Paul et Thérèse

*Rue St-Thomas*

- 104 Groulx, Marie-Louise  
108 Désourdy, Michel  
112 Grenon, Linda  
116 Lussier, Adélarde et Suzanne  
118A Thibault, Luc et Carole  
118B Plamondon, Pierre  
122 Samson, Roger et Ouimet, Guylaine

*Rue Campbell*

- 104 Lamarre Léo et Jeanne d'Arc

*Rue Phénix*

- 116 Duval, Serge et Simone  
117 Grenon, Jacques et Francine  
121 Grenon, Alain et Danielle  
137 Beaudin, Jean-Paul et Boisvert, Carole

*Rue Kennedy*

- 306 Mailhot Laurent et Thérèse  
314 Beaudin, André et Solange  
330 Roy, Denis, Carmen et Marie-Rose  
338 Roy, Rosaire et Aline

- 342 Roy, Roger et Johanne  
 346 Leduc, Serge et Lambert, Nicole  
 358 Beaudoin, Jean et Micheline  
 165 Perrault, Robert  
 175 Tremblay, Normand et Poulin, Sylvie  
 185 Bélanger, Gilbert et Bellefleur, Georgette  
 189 Ranger, Marcel et Lucille  
 221 Grenon, Léo et Simone  
 225 Charron, Jean-Paul et Cécile  
 231 Boutin, Léo et Denise  
 251 Campbell, Gilles et Nicole  
 255 Tremblay, Gilles  
 275 Boisvert, Jean-Paul et Réjeanne  
 305 St-Onge, Jean-Paul et Francine  
 325 Choquette, Louise

*rue Marie-René*

- 127 Côté, Guy et Jean, Anne  
 127 Perks, Kathleen

*rue St-Paul*

- 100 Désourdy, Françoise  
 102 Trudeau, Michel et Goyette, Mireille  
 106 Tougas, Sylvain  
 114 Phénix, Claude et Julienne  
 118 Casavant, Laurent et Antoinette  
 122 St-Hilaire, Adhémar  
 126 Labonté, Bernard et Laurette  
 113 Roy, Joseph  
 117 Ménard, André et Hélène  
 121 Dextrateur, Richard et Murielle

*Rue Champagnat*

- 190 Couture, Réal et Yvonne  
 202 Fortin, Léo et Bertha  
 208 Thimineur, Émile et Aline  
 208 Hébert, Luc et Thimineur, Lucie  
 214 Barry, Marc et Fernande  
 218 Thimineur, Daniel et Françoise  
 222 Frégeau, Gilles et Denise  
 179 Bernard, Noël et Jeannette

- 187 Tremblay, Michel et Monique  
189 Desgroseillers, Tressey  
197 Caron, Gilles et Johanne

*Rue de l'Église*

- 140 Vézina, Jean et Pauline  
144 Audette, Philippe et Pauline  
156 Raymond, André et Manon  
158 Nadeau, Bertrand et Rolande  
160 Petit-Bernard, Rita  
117 Gadoury, Jean-Pierre  
137 Lanoue, Fernand et Larivière, Claudine  
143 Mercier, Paul et Pauline  
145 Robichaud, Léandre et Laurentia  
159 Pelletier, Émile et Brouillette, Hélène  
167 Auclair, Jeannine  
169 Giroux, Thérèse

*Rue Dupont*

- 105 Hébert, Daniel et Robillard, Lucie  
121 St-Gelin, Claude et Ginette

*Rue Grégoire*

- 109 Hébert, Sylvain et Béliveau, Sylvie  
113 Delfosse André et Merk, Karine  
123 Tremblay, Marcel et Guyonne  
129 Méthé, Claude et Linda  
141 Paquette, Robert et Francine

*Rue St-Georges*

- 100 Chartier, René et Suzanne  
100A Campbell, Melly  
102 Raymond, Christian et Lemieux, Chantal  
104 Campbell, Gérald et Cadieux, Martine  
106 Pion, Jean-Guy et Pauline  
108 Pion, Alcée  
114 Lemieux, Paul-Émile et Thérèse  
120 Fortin, Paul-Émile et Gabrielle  
128 Lemieux, Sylvestre et Marie Anna  
136 Bédard Guy et Diane Plante  
144 Méthé, André et Sylvie  
156 Hébert, Gilles et Marie-Paule

- 160 Lemay, Michelle  
 162 Tougas, Jean  
 168 Clouâtre, Alcide et Blandine  
 172 Hébert, Claude et Monique  
 180 Côté, Normand  
 184 Lecompte, Michel et Désourdy, Carole  
 190 Lambert, Clément et Gilberte  
 198 Paquette, Daniel et Beaudin, Claudine  
 208 Poulin, Louis et Denise  
 222 Saindon, Denis et Edith  
 224 Thibault, Claude et France  
 228 Lafrance, Serges et Claire  
 232 Poulin, Nazaire et Doris  
 238 Provost, Stéphane et Frégeau, Monique  
 242 Melaven, François et Raymond, Monique  
 244 Tremblay, Claude et Paquette, Carole  
 248 Hébert, Aline  
 260 Rathé, Juliette  
 268 Archambault, Diane  
 274 Frégeau, Luc et Morin, Lynda  
 276 Hébert, René et Céline  
 278 Lemaire, France  
 101 Tétreault, Rita  
 103 Fortin, Jean et Jeannine  
 1-0 Rainville, Marie-Thérèse et Charles-André  
 115 Paquette, Jacques et Denise  
 117 Clouâtre, Roger et Juliette  
 121 Clouâtre, Jean-Paul et Jeanne d'Arc  
 125 Nadeau, Denis et Manon  
 127A Gagné, Laurier et Florence  
 127B Lauzé-Bourdon, Jacqueline  
 129 Samson, André et Beaudry, Sylvie  
 137 Cloutier, Martin  
 139 Desforges, Pierre  
 141 Dupuis, Jean-Louis et Marcelle  
 149 Côté, Réjean et Micheline  
 157 Lebreux, Albert  
 161 Hébert, Marie-Ange  
 169 Coupal, Georgette  
 171-1 Roy, Guy et Gemme, Chantal  
 171-2 Hébert, Mario et Fabry, Michelle

- 173-1 Beaudin, Sylvain et Hébert, Marie  
173-2 Kamulanen, Pirjo  
175 Hébert, Gaétan et Céline  
183 Samson, Lilianne  
187 Raymond, Roger et Henriette  
191 Boulet, Léo et Gabrielle  
195 Dauphinais, Edouard et Thérèse  
207 Paquette, Viateur et Rita  
211 Poulin, Omer et Rolande  
215 Lanoue, Louis-Philippe et Jacqueline  
217 Tétrault, Armand et Marie-Anne  
219 Dupuis, Paul et Thérèse  
221 Gosselin, Yvon  
231 Bouchard, Rosaire et Lise  
247 Kerouack, Jean-Pierre et Johanne  
259 Raymond, Alfred  
261 Raymond, Michel et Francine  
269 Caron, Aguelbert et Yvonne  
279 Swennen, Louis et Maria  
291 St-Jean, Rolland et Bernadette

*Domaine 14 E.P.*

- 317 Clark, James

*Montée Bullock*

- 2002 Melaven, Gilbert et Hélène  
2640 Corriveau, René et Christiane  
2750 Smith, Raymond et Irène  
2940 Asselin, Edouard et Jeannette  
2976 Goyette, Rachelle  
2994 Renaud, Jean-Bernard et Elizabeth  
2998 Lefort, Serge et Francine  
2235 Campbell, Réjean et Denise  
2241 Campbell, Donald et Eva  
2247 Campbell, Michel et Hélène  
2579 Shedrick, Florence  
2679 Thomsett, Néomi  
2679 Fafard-Benway, Alberta  
2679 Benoit, Charles  
2765 Quayle, Harold et Georgina  
2829 Vézina, Gilles et Lacroix, Francine

*Rang Faddentown*

- 350 Clément, Edgar  
451 Marchand, Jean et Messier, Ginette

*Rue Dupont*

- 839 Dupuis, Georges et Berteau, Laurée  
847 Charbonneau, Léo et Jeannette  
851 Dupont, Lauretta  
859 Méthé, Maurice et Françoise

*Rue Patenaude*

- 1039 Patenaude, Marcel et Johanne  
1051 Comeau, Jean-Guy et Marie-Claire  
1057 Patenaude, Maurice et Madeleine  
1071 Patenaude, Jacques et Claudette

*Rang Bord de l'Eau*

- 460 Girard, Roger et Gertrude  
464 Deland, Armand et Aline  
496 Leblanc, Jean-Yves et Dupuis, Yolande  
568 Govaerts, Georges et Manon  
604 Deland, Gilles et Monique  
608 Mathieu, Denis et Gertrude  
694 De Munck, Christian et Govaerts, Rosette  
750 Rhéaume, Jacques et Smaers, Ingrid  
780 Binette, Émile et Claudette  
796 Leblanc, Charles et Diane  
800 Bentamy, Albert  
896 Pelletier, Gilles et Ste-Marie, Diane  
926 Deland, Josephat et Gilberte  
962 Viero, Renzo  
1008 Samson, Yvan  
1056 Petit, Charles et Fabry, Josianne  
1150 Lapalme, Gilles et Francine  
1190 Morin, Rolland  
1200 Méthé, Irène  
1248 Dupuis, Alain et Jacqueline  
1272 Samson, Thérèse  
1348 Fabry, Edmond et Marie  
1394 Valiquette, Michel et Hélène  
1446 Samson, Réal et Dubois, Brigitte

- 1506 Hislop, Ross et Raymonde
- 2008 Campbell, Madeleine
- 1103 Moussali, Roger et Rita
- 1153 Fortin, Gérard
- 1521 Labrecque, Henri
- 1601 Samson, Jean-Paul et Gertrude
- 1733 Laroche, Yves et Benedict, Darlène
- 1805 Blais, Luc et Fabry, Andrée

*Route 133*

- 120 Vincent, Émile et Claudette
- 168 Vincent, André et Lutgarde
- 222 Barry, Jean-Louis et Louise
- 230 Leblanc, Luce
- 276 Barry, Claude et Adèle
- 298 Moreau, Gérard
- 366 Bélanger, Ernest
- 400 Dubois, Antonio et Marie-Jeanne
- 424 Poirier, Barthélémy et Cécile
- 424 Poirier, Aurèle et Clara
- 472 Wuyts, Frans et France
- 528 Wuyts, August et Isabella
- 536 Patenaude, Gérard et Maheu, Diane
- 570 St-Aubin, Jean et Aldina
- 602 Prémont, Lucien et Montigny, Lise
- 660 Hébert, Louis et Pierrette
- 680 Charbonneau, Luc et Diane
- 696 Lépine, Robert et Aline
- 774 Verhaegen, François et Campbell, Claire
- 798 Charbonneau, Claude et Noëlla
- 828 Morvan, Gérard et Huguette
- 840 Courtex, Jean et Jacqueline
- 910 Verhaegen, Joseph et Johanne
- 1030 Rioux, Réginald et Ghislaine
- 1034 Bézier, Evelyne
- 1058 Normandeau, Daniel et Goyette, Guylaine
- 17 Bernard, André et Jeanne
- 41 Choquette, Léonard et Valeda
- 73 Choquette, Léo et Jocelyne
- 265 Lemieux, Serge
- 281 Bousquet, Réal et Mariette

327 Caron, Gérard et Laroche, Pierrette  
351 Dupuis, Robert  
395 Ruscito, Mario et Mercier, Louise  
425 Frégeau, Jocelyne  
481 Léger, Louis et Karcezwski, Michèle  
491 Archambault, Daniel et St-Jean, Huguette  
509 Bigot, André et Suzanne  
523 Krix, Hans et Pencz, Katharina  
545 Deblois, Henry-Paul et Létourneau, Gisèle  
573 Vanwolveleer, Maurice et Jeannine  
607 Maduz, Fritz et Gertrude  
625 Peeters, François et Yolande  
631 Peeters, August  
681 Walaszczyk, René et Léonie  
1001 Dubois, Gilles et Charbonneau, Danielle  
1007 Dupuis, Laurier et Jeannine  
1013 Paquette, Guy et Ghyslaine  
1033 Dufour, Daniel et Tremblay, Lyne  
1035 Archambault, Nicole  
1081 Raymond, Louis-Marie et Julienne  
1189 Chamberland, Conrad et Réjeanne  
1221 Boutin, Georges  
1443 Forget, Gilles et Boudriau, Cécile  
1459 Lauzon, Pierre et Chiasson, Lucie  
1475 Lamothe, Gilles et Lucette  
1485 Lebeau, Marcel et Rita

*Rang St-Louis*

1104 Moussali, Michel et Mariette  
1146 Paquette, Jean-Claude et Charbonneau, Claudette  
285 Vincent, Ferdinand et Fernande  
327 Lévesque, Manon  
389 Goyette, Adrien et Rita  
449 Barry, Richard et Jeannine  
551 Fournier, Jacques et River, Claudine  
695 Barry, Denis et Céline  
791 Tremblay, Armand et Yolande  
881 Lemelin, Claude et Gauthier, Fabienne  
929 Lord, Laurent et Nicole  
1085 Méthé, Guy et Lord, Gloria

*Rue Champagnat*

- 1239 Campbell, Serge et Francine  
1243 Grenon, Victor, Pauline et Michel

*Rue Marie-Rivier*

- 842 Lord, Léo et Rollande  
850 Lord, Jean-Marie et Madeleine  
856 Tougas, Guy et Claudette

*Rue Phénix*

- 1216 Gauthier, Louis et Jenny  
1256 Bélanger, Rolland et May

*Rang de l'Église*

- 256 Dupuis, Normand et Ginette  
312 Meunier, Germain et Eugénie  
316 Tremblay, André  
370 Hébert, Gérald et Jeanne d'Arc  
404 Désitets, Alain et Corbeil, Louise  
450 Lavoie, Gérald et Campbell, Denise  
496 Keurentjes, Antonius et Maria  
610 Latulippe, Réal et Monique  
636 Daudelin, Paul et Gisèle  
698 Clouâtre, André et Vincent, Johanne  
774 Lemieux, Robert et Diane  
788 Rathé, Alice  
790 Fournier, Paul et Charlotte  
792 Goyette, Lucienne  
794 Desfossé, Réjean  
796 Grenon, Michel  
297 Breault, Guy et Louise  
313 Samson, Normand et Rose-Ange  
399 Goyette, Christian et Louise  
513 St-Jean, Denis et Micheline  
523 Keller Zolpan, Georges et Dupuis, Lorraine  
615 Dupuis, Bernard et Rita  
769 Dubois-Raymond, Thérèse  
781 Gagnon, Sylvain et Breton, Sylvie  
787 Coâche, Josaphat et Mériilda

*Rang des Lamoureux*

- 1468 Lamoureux, Lise  
1540 Boyer-Lamoureux, Marie-Anna  
1580 Theverer, Vitus et Clara  
1620 Clouâtre, Maurice et Raymonde  
1716 Cournoyer, Henri-Paul et Marielle  
1800 Fontaine, Jean-Paul et Lucie  
1836 Nepveu, Robert et Nicole  
1848 Florent, André et Mariette

*Rang Petit Sabrevois*

- 88 Choquette, Louis et Simone  
90 St-Denis, Donat et Rhéa  
210 Desautels, Gilles et Campbell, Michelle  
220 Comeau, Simone  
244 Mailloux, Roger et Jeanne d'Arc  
61 Vanhyfte, André et Rhais  
173 Desormiers, Jean-Louis et Ginette  
173 Desormiers, Marie Rose  
227 Comeau, Denis et Lucie  
275 Alepin, J.J. Michel et Carmen  
321 Grenon L., Mireille  
345 Dupuis, Marcel et Denise

*Rang St-Jean*

- 1129 Gaudet, Robert et Micheline

*Rang des Côtes*

- 1560 Masseau, François et Louise  
1702 Servat, Baptistine  
1864 Campbell, Jean-Marc et Rita  
1910 Grenon, Lucien et Rita  
1926 Grenon, Roger et Thérèse  
1956 Bergeron, Michel  
2018 Surprenant, Charles et Choquette, Marie-Sylvie  
2106 Shedrick, Irwin et Christine  
2106 Shedrick, Ted John et Teddy  
2186 Humanuik, Joseph et Wilda  
1305 Grenon, René et Raymond, Jocelyne

1493 Tremblay, Françoise  
1589 Luthi, Paul  
1661 Salvy, Jean  
1809 Trudeau, Normand et Lucille  
2089 St-Onge, Roger et Grenier, Huguette

*Rang Goyette*

88 Rousselle, Gabrielle et Cécile  
300 Baron, Jean-Luc et Mireille  
175 Lavigne, Daniel et Rousselle, Carmen

*Rang Melaven*

420 Schaer, Daniel et Emmy  
460 Rhéaume, Yves et Isabelle  
464 Rhéaume, Paul-Abel  
588 Rhéaume, Charles et Jocelyne  
630 Melaven, Frédérick et Archambault, Suzanne  
19 Beaudin, Bernard et Réjeanne  
355 Verville, Jacques et Poirier, Marie-France  
511 Goyette, Jacques et Germaine

*Rue Carmen*

2712 Gagnon, Yvon  
2716 Deslières, Eugène et Cécilia

*Rue Cécile*

2691 Shedrick, Jeannette

*Rue Champlain*

328 Raymond, Robert et Monique  
332 Trudeau, Marcel et Dolores  
372 Deschatelets, Yvon et Winifred  
390 Kazuk, M. et Nangraves, Berverly  
361 Bouchard, Paul et Flora  
371 Sullevan, Stewart  
381 Jacinthe, Manuel et Maria  
393 Hamilton, Irène

*Rue Dollard-des-Ormeaux*

110 Cantin, Salvador et Florida  
142 Samuels, Robert et Habel  
141 Woldhey, Herman

*Rue Lapierre*

- 223 Baron, Yvon et Alice  
235 Baron, Jean-Marc et Jeannine  
236 Dion, Alex

*Rue Lapointe*

- 141 Lapointe, Jacques et Simone

*Rue Leduc*

- 2700 Derick, Sheldon et Denise  
2712 Bowes, Michel et Micheline  
2697 Leduc, Arthur et Jacqueline  
2707 Côté, Rolland  
2715 Bowes, John et Colombe  
2725 Rousselle, Robert et Cantin, Françoise

*Rue Richelieu*

- 216 Landry, Marianna

*Rue Rousselle*

- 2722 Coallier, Alfred et Thérèse  
2722 Duquette, Gérald

*Rue St-Jean*

- 156 Verreault, Raymond et Rita  
180 Le Royer, Gérard et Pauline  
151 Berger, Maurice et Yolande  
151 Babeux, Victor et Berger Marie  
177 Williams, Charles

*Rue St-Pierre*

- 12 Auger Robert et Desmarais, Hélène  
24 Charron, Monique  
40 Asselin, Roger et Rose-Mary  
9 Poirier, Roland  
29 Lussier, Camille et Aline

*Rue Wilfrid-Laurier*

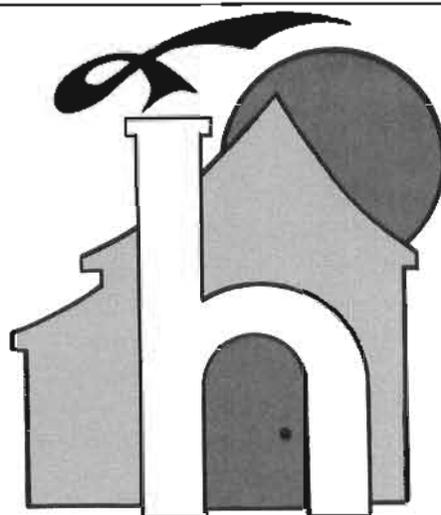
- 396 Brindamour, Roger et Bourgoin Lise

*Rue St-Antoine*

- 24 Charron, Jacqueline

*Descente Deland*  
674 Lagacé, Jacques et Denise

*Rue Brigitte*  
2723 Losier, Michel



*Les composantes de notre logo sont :*

la MAISON est le thème de notre exposition et de notre publication. Elle rappelle aussi les gens qui ont vécu et qui vivent aujourd'hui à Henryville;

la PORTE et sa POIGNÉE représentent les gens d'Henryville qui vous ouvrent leur coeur et vous offrent leur amitié. Nous vous accueillons cette année chez nous.

H signifie bien sûr HENRYVILLE mais aussi Harmonie et Humour.

le SOLEIL identifie HENRYVILLE depuis plusieurs années à travers un de ses organismes locaux actifs. Tous connaissent notre Soleil.

la FUMÉE indique que nous sommes actifs et présents; elle reflète aussi notre spontanéité puisque la fumée bouge.

*Sur le logo officiel, les couleurs sont :*

VERT pour rappeler le milieu agricole où nous sommes localisés

ROUGE pour confirmer la chaleur, l'amour et l'amitié présents chez nous.

---

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Hommages .....	7
Chante! .....	9
À propos... ..	11
L'oeuvre des générations.....	13
De l'histoire.....	19
De la cave au grenier.....	73
Des réalisations .....	251
Financement .....	311
Ceux d'ici .....	325
Logo .....	343